Rempl
R 2186

D

I

L'A

Les

Chez
le s

LA DIALECTIQUE DV SIEVR DE LAVNAY,

CONTENANT

L'Art de Raiſonner juſte ſur toute ſorte de matieres,

AVEC

Les Maximes neceſſaires pour ſe détromper des erreurs, & ſe deſabuſer des chicanes & des fauſſes ſubtilités des Sophiſtes de l'Ecole.

A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le ſecond Perron de la Ste Chapelle.
M. DC. LXXIII.
Avec Privilege du Roy.

A
MONSIEVR
L'ABBE'
HVET,
CONSEILLER DV ROY,
& sous-Precepteur de Monseigneur le Dauphin.

MONSIEVR,

Ie ne suivrois pas les regles de la Dialectique, qui aprend à faire le discernement de toutes choses; &

je n'aurois pas la juſteſſe d'eſprit qu'elle ſe propoſe pour fin, ſi je ne choiſiſſois un Protecteur auſſi éclairé que Vous, pour authoriſer le petit Ouvrage que ie prens la liberté de vous preſenter.

M'eſtant donc engagé à donner au Public l'Inſtrument neceſſaire pour travailler aux Scinces ; j'ay crû qu'il en ſeroit plus favorablement receû, s'il portoit pour recommandation le Nom d'une perſonne qui a merité l'approbation de tous les Sçavans de ſon ſiecle.

En effet, à qui pouvois-je preſenter plus raiſonnablement l'organe des Sciences, qu'à celuy qui s'en eſt ſervi ſi heureuſement, qu'il peut ſe vanter de les poſſeder toutes? & qui pouvoit mieux faire valoir l'art de raiſonner, que vous, Monſieur, dont

les pensées sont si justes, & les raisonnemens si solides dans tous les beaux Ouvrages qui sont sortis de vos mains.

Si la Logique est nommée la porte des Sciences; ie trouve que personne n'y est entré plus avant que Vous; Si on l'appelle l'œil de l'Entendement humain, ie n'en connois point de plus clairvoyant que le vostre; Si elle est le Bouclier de la Verité, personne ne l'a plus glorieusement défendu que Vous; & si enfin on la reconnoît pour le compas de l'Esprit; ie peux dire que personne ne l'a mieux tourné: de sorte que vous vous trouvez toûiours engagé à défendre une Science, qui ne vous est pas moins avantageuse, qu'elle vous est naturelle.

Souffrez donc, Monsieur, *que ie*

passe sous silence ce que ie pourrois dire de la Noblesse de vôtre Naissance, & que ie ne découvre point cét air insinuant & agreable, & toutes ces belles qualités par lesquelles vous sçavez gagner le cœur de tous ceux qui ont commerce avec Vous, afin de mieux considerer cette conception heureuse & cette iustesse d'esprit qui Vous a fait faire tant de progrés dans les Sciences.

C'est par là, Monsieur, que lors que i'avois l'honneur d'étudier avec Vous, nos Maîtres vous proposoient déia pour exemple à tous vos Compagnons, pour en faire vos Disciples; & surpris de la delicatesse de vos pensées, aussi bien que de la force de vos raisonnemens, ils en faisoient le modele & la regle des nostres. Mais comme la Logique, quel-

que parfaite qu'elle ſoit, n'eſt qu'un moyen pour rechercher la verité dans les autres Sciences, vous en avez ſçeû faire une ſi utile application dans les matieres Phyſiques, que laiſſant bien loin derriere vous tous les contemplatifs de l'antiquité; vous avez par vos nouvelles & induſtrieuſes recherches, découvert les plus ſecrets miſteres de la Nature & de l'Art.

Cela eſt ſi vray, qu'une honête curioſité vous à porté à établir à Caën dans voſtre propre Maiſon, cette floriſſante Academie de Phyſiciens & de Mathematiciens, qui y ſubſiſte toûiours pendant voſtre abſence, & qui animée de voſtre Eſprit, continuë d'y faire les ſçavantes & curieuſes experiences que vous y avez commencées.

Cependant, la Gloire que vous vous eſtes acquiſe dans cette noble partie de la Philoſophie, n'a pas eſté capable de ſatisfaire voſtre grand Genie. Vous avez crû que toutes les Sciences ſpeculatives n'êtoient pour Vous que des lumieres infructueuſes; ſi par un bon uſage de la Morale, elles n'eſtoient ſuivies de l'integrité des mœurs, & qu'elles ne fuſſent toutes rapportées à la gloire de Dieu; Vous euſſiez eſtimé, Monſieur, *toutes ces hautes cõnoiſſances, ſteriles ou criminelles, ſi vous ne les aviez employées à la dêfenſe des verités Chrêtiennes: & même ſans vous contenter d'avoir donné vos principales Etudes au Service de l'Egliſe; vous vous y eſtes donné vous-même par le genre de vie que vous avez choiſi: & vous*

avez voulu confirmer par la profession que vous avez embrassée, les verités que vous défendez par vos Ouvrages.

C'est aussi par ces deux qualités de Sçavant, & d'Homme de bien, que vous avez merité de telle sorte l'estime & la protection de l'Ange Tutelaire qui gouverne nostre Province; Qu'il auroit crû faire iniustice à vostre rare merite, s'il ne vous eût produit à la Cour du plus sage & du plus grand Monarque de l'Vnivers. La facilité & la beauté de vostre Genie, accompagnées d'une vie exemplaire & d'une pieté solide, n'y ont pas plûtôt éclaté, que la prudence de ce grand Roy vous a fait associer avec un des plus Sçavans & des plus vertueux Prélats du Royaume, pour travailler à l'In-

ſtruction d'un Prince dont la conduite doit faire un iour le bon-heur de toute l'Europe.

I'oſe dire que rien ne peut davantage contribuer à l'élevation de ſon grand Genie, que cette ſcience Organique, qui luy ſervira pour apprẽdre avec facilité l'Art de regner, & les autres Sciences Royales qui tendent à la felicité de ſes Etats. Il ne ſe trompera iamais dans ſes conſeils, & il ne ſera point ſurpris par les artificieuſes negociations de ſes Ennemis, ſi vous employez vos lumieres pour rendre la raiſon de ce ieune Prince ſi iuſte & ſi droite, qu'il puiſſe faire le vray diſcernement de toutes choſes. Peut-eſtre que le Public voyant vôtre Nom à la tête de cet Ouvrage, s'imaginera que l'experience que i'ay acquiſe en-

ſeignant la Nobleſſe Françoiſe & Etrangere depuis long-temps, m'aura engagé à produire une Logique toute nouvelle pour faire quelque choſe digne de luy & de vous: Cependant, mon deſſein n'a eſté que de faciliter les preceptes de cette Science, & de les verifier ſur le ſens Phyſique; d'y aioûter quelques nouvelles Maximes, & particulierement de la purger des erreurs & des fauſſes ſubtilités dont les Sophiſtes de l'Ecole l'ont obſcurcie. Si ie ne ſuis pas aſſez heureux pour y reüſſir, i'auray touſiours eu l'avantage de vous avoir donné des marques publiques de l'eſtime & du reſpect avec lequel ie ſuis,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant Serviteur

DE LAVNAY.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy : Il eſt permis à GILLES DE LAUNAY, Conſeiller, Hiſtoriographe du Roy, & Profeſſeur en Philoſophie, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra choiſir, *Les Eſſais Logiques*; Et deffenſes ſont faites à tous autres de faire imprimer leſdits Eſſais Logiques, à peine de trois mil livres d'amande, de tous dépens, dommages & intereſts, comme il eſt plus au long porté par leſdites Lettres de Privilege.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le le 23. Fevrier 1673.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de cette Ville, ſuivant & conformément à l'Arreſt de la Cour de Parlement du 8. Avril 1663. & aux charges portées par le preſent Privilege.

THIERRY, Adjoint du Syndic.

PREMIERE DISSERTATION

DE LA

LOGIQVE

EN GENERAL;

Et des queſtions preliminaires qui y ſervent d'entrée.

PREFACE.

IL eſt ſi important de regler la raiſon, que je n'ay pû ſuivre un meilleur ordre de doctrine, que de mettre la Logique à la teſte de toutes les autres parties de la Philoſophie, comme un moyen infaillible de connoiſtre la verité. C'eſt un inſtrument qu'il faut d'abord avoir en main pour travailler avec plus de facilité ſur les autres parties de la Philoſophie; C'eſt une regle qui nous y doit

conduire avec plus de certitude, & elle ne passeroit pas dans la pensée du grand Saint Augustin pour la porte des sciences, si elle ne leur servoit d'entrée.

En effet, le desir de connoistre la verité, que la nature a imprimé dans le cœur de tous les hommes, les excite à chercher d'abord le moyen d'éviter l'erreur, & à garder une justesse d'esprit dans le discernement du vray & du faux, par les preceptes infaillibles de cette science, qui seule a cét avantage de conserver le bon sens, & de former le jugement & le raisonnement dans les plus importantes actions de la vie.

Puisque la verité ne se fait connoître que par le raisonnement, & que nous ne raisonnons qu'en passant d'une connoissance à l'autre, par les regles que nous prescrit la Logique artificielle; elle nous sera pas moins vtile pour bien raisonner, que la Logique naturelle est necessaire pour raisonner simplement.

Avant que d'entrer en matiere, je remarqueray que plusieurs Philosophes modernes sont tombez dans un defaut, pour en éviter un autre; Parce que dans les Ecoles on perdoit trop de

temps à traiter des questions proëmiales ; ils ont crû qu'il estoit de la prudence de les retrancher tout à fait, imitant en cela ces Chirurgiens imprudens, qui pour guerir un vlcere coupent entierement la partie. C'est à la verité un grand abus qui s'est glissé dans les Colleges où l'on attend des Ecoliers, que de perdre beaucoup de temps à enseigner des questions inutiles au commencement de châque science, & particulierement de la Logique. Comme on ne sçauroit trop condamner ces Maitres qui renversent la cervelle de leurs disciples par le simple effort de ces questions barbares appellées Prolegomenes ; Je puis dire qu'il n'est pas moins perilleux de retrancher aveuglément toutes les questions qui servent d'entrée & de prelude aux sciences.

Si c'est un deffaut à un Architecte de faire le Portail plus grand que l'Edifice : ce n'en est pas un moindre que de le faire trop petit, ou de n'y en faire point du tout. C'est le defaut d'Aristote qui a commencé si precipitamment sa Logique par les Antepredicamens, qu'il a eu besoin de l'interpretation de Porphire & des Prolegomenes des Scolastiques, pour la perfection de son Organe.

Les Orateurs ont leurs exordes pour s'insinuër agreablement dans les esprits, & y gagner creance : Pourquoy donc pretendre oster aux Sciences & aux Arts liberaux, ces doctes Prefaces qui en font connoître la nature, & en découvrent si clairement les avantages, qu'ils nous font naître un desir ardent de les acquerir?

Vn galant homme de mes amis me disoit agreablement, étudiant sous un Philosophe qui les condamnoit absolument, Que le corps de sa Philosophie semblable à celle d'Aristote, estoit un monstre; puis qu'estant sans Preface, elle estoit sans teste, c'est à dire, sans sa premiere, & sa plus noble partie.

Je demeure bien persuadé par les raisons que ce Philosophe donne pour justifier son procedé, que les Arts n'ont besoin que de bons preceptes pour arriver à leur fin; & qu'on peut estre bon Architecte, bon Peintre, bon Musicien, sans connoître la nature & la noblesse de ces Arts : mais aussi il faut qu'il m'avouë, que ceux qui s'y sont appliquez ont esté persuadez de la noblesse & de l'utilité de ces professions : Ce qui me fait conclure, que ceux qui peuvent discourir aussi doctement de ces Arts, qu'ils font

adroits à y travailler, en reçoivent plus de contentement & plus de reputation.

Disons plus, la Logique qu'on definit l'Art de bien raisonner, n'est pas de ces Arts mecaniques qui se bornent dans la seule pratique, & qui n'ont que l'execution, sans pouvoir rendre raison de leurs ouvrages; C'est un Art liberal qui est d'un ordre superieur, parce qu'il joint le raisonnement à l'action : c'est un Art de Philosophie qui doit estre tout spirituel pour conduire la raison; & partant quand il examinera son ordre, son origine, son nom, son objet, sa fin & son employ, il excitera plus fortement nostre esprit à le cultiver.

CHAPITRE I.

Des noms & des definitions de la Logique.

TOus ces beaux noms & ces titres avantageux, que les Philosophes ont employez pour nous exprimer la nature de la premiere partie de la Philosophie, sont une marque évidente de sa noblesse, & des avantages que

nous en devons esperer. Ils ont crû qu'vn seul n'en faisoit qu'vn crayon imparfait & n'en disoit pas assez; c'est pourquoy ils ont choisi plusieurs termes specieux, pour découvrir peu à peu ce qu'ils ne pouvoient dire tout à la fois.

Ils l'ont appellée Logique, à cause de son employ, qui est de conduire les actions de l'esprit à la connoissance de la verité: Dialectique, pour nous donner à connoître que c'est d'elle que nous devons attendre les regles de raisonner juste sur toutes sortes de matieres: Instrument des sciences, parce que c'est par son aide qu'on peut y travailler avec perfection. Saint Augustin a dit qu'elle estoit la porte des sciences, parce qu'estant fermée, c'est à dire ignorée, l'esprit n'y trouve aucun favorable accez: mais estant ouverte, on peut penetrer par son entremise jusques dans leurs plus profondes connoissances. Epicure l'a traittée sous le nom de science canonique, en la reconnoissant pour la regle inflexible de la raison; d'autres l'ont prise pour le compas de l'Esprit, pour bien diriger ses operations vers la verité: elle est l'œil de l'ame, aussi necessaire pour sa conduite, que les yeux le sont

au corps : elle est la main avec laquelle l'entendement travaille : elle est par excellence l'art des Arts & la science des sciences, puis qu'elle fournit un moyen necessaire pour les posseder : elle est enfin la balance ou l'examen du vray & du faux ; parce qu'elle nous sert à peser tous les raisonnemens, & à discerner les bons d'avec ceux qui sont captieux.

La Logique peut estre definie une science pratique qui conduit les actions de l'esprit à la connoissance de la verité. Ou en moins de paroles, l'art de bien raisonner, ou de discerner le vray du faux ; comme la Morale est l'art de bien vivre, ou de discerner le bien du mal. Elle est appellée science, à cause de la certitude & de l'évidence de ses preceptes, qui sont connus par le raisonnement. Elle est une science pratique, puis que tout son employ consiste à regler les actions de l'esprit.

Les operations de l'esprit qu'elle dirige, sont l'objet ou la matiere qui la distingue des autres sciences : & sa fin derniere est la connoissance de la verité ; comme le but de la Morale est la pratique des vertus.

L'Ecole fait icy d'abord une grande

queſtion, pour ſçavoir ſi la Logique peut meriter le nom de ſcience; ou s'il la faut mettre au nombre des Arts: ce qui ſe peut facilement terminer, ſuivant la diviſion que chacun fait des habitudes de l'entendement, & de la definition qu'on leur donne en particulier.

Pour moy je ne fais aucune difficulté de l'appeller un art veritable, & dans la derniere rigueur; parce que la definition de l'art luy convient. L'Art ſe definit une habitude de l'eſprit, comprenant pluſieurs preceptes aſſurez pour faire quelque choſe utile à la vie. Or qui ne voit que la Logique eſt une habitude? puis qu'elle s'aprend par un continuel exercice de noſtre raiſon, qui par ſes reflexions trouve des regles infaillibles pour concevoir, juger, raiſonner, & diſpoſer par ordre toutes ſortes de matieres.

Toute la difficulté & l'embaras que l'on a mal à propos introduit ſur cette queſtion (qui n'eſt que de nom) vient de ce qu'il y a deux ſortes d'Arts; les uns qui ſont plus connus du vulgaire, ſont les Arts mecaniques qui travaillent ſur une matiere ſenſible, & perdurable aprés l'operation, comme l'Architecture; ou tout au moins ces Arts

qui sont occupez sur une matiere externe & sensible, quoy que l'ouvrage ne subsiste pas apres l'operation, comme la Musique ou la danse. Les quatre Arts que les Philosophes appellent veritablement liberaux (s'éloignant un peu de la division des Poëtes) travaillent sur une matiere interne, spirituelle & insensible, & ne laissent aucun ouvrage perdurable aprés l'action; telle est l'Aritmetique, la Poëtique, la Rhetorique, & nostre Logique, qui merite le nom d'art Architectonique & liberal en cette seconde signification.

C'est par cette distinction & par ce principe, qu'il faut expliquer favorablement Aristote, & répondre aux vaines chicanes des Sophistes.

Pourquoy la Logique sera-elle moins Art, pour appliquer ses preceptes sur des matieres plus nobles & plus relevées, telles que sont les actions de l'esprit? Vn Architecte qui travailleroit sur de l'or, & sur des diamans, pour en bâtir un Palais inestimable, seroit-il moins artisan, que s'il travailloit sur des pierres & du bois? La matiere ou l'action ne fait pas l'Art, ce sont les preceptes & l'habitude de faire adroitement quelque chose.

Il ne se faut pas plus s'offenser de

voir la Logique passer pour l'art de bien raisonner, que de voir la Morale prise par tant de celebres Autheurs pour l'Art de bien vivre; Dieu même est honoré dans les chants de son Eglise du titre de Souverain Artisan de l'Vnivers.

Ceux qui comparent la Logique avec les autres sciences ausquelles elle se rapporte, la definissent respectivement; l'organe ou l'instrument des sciences.

Quand Aristote a condamné d'absurdité ceux qui cherchent ensemble la science & le moyen de sçavoir; Il entend parler des sciences speculatives, qui ne doivent jamais estre confonduës avec la Logique qui est le moyen de les acquerir, & qui les doit preceder comme les moyens precedent leur fin.

CHAPITRE II.

De l'obiet de la Logique, ou de la matiere surlaquelle elle s'occupe.

LA Logique, ainsi que les autres habitudes de l'esprit, tire sa difference essentielle de son objet; C'est pour-

quoy il est impossible d'en bien connoître la nature par sa definition & par sa division, sans connoître à fonds la matiere dont elle traite; comme l'unique principe pour la bien examiner.

L'objet en general est la matiere sur laquelle une puissance, une habitude, ou une action s'occupe: par exemple, la verité est l'objet de l'entendement, qui est une puissance; les actions de l'esprit sont l'objet de la Logique, qui est une habitude; & le bien honneste est l'objet d'une action vertueuse.

L'objet est, ou commun à plusieurs choses, appellé materiel dans les termes barbares de l'Ecole, par exemple, les pierres sont l'objet materiel de l'Architecte & du Statuaire: ou propre & particulier à une chose seulement qui sert à la distinguer de toute autre, appellé formel: par exemple, les maisons sont l'objet particulier de l'Architecte, & les Statuës l'objet propre du Statuaire.

Les quatre operations de l'entendement bien reglées, sont l'objet formel & veritable de la Logique, & la difference essentielle par laquelle nous la distinguerons de toutes les autres parties de la Philosophie.

Pour donner un plus beau jour à cette conclusion; disons en passant quelque

chose de l'entendement que Dieu a donné à l'homme comme au Souverain de la nature, pour luy découvrir toutes les creatures soûmises à son Empire, & qu'il doit connoître pour les rapporter à la gloire de Dieu.

L'entendement est une faculté naturelle de l'ame raisonnable, qui peut recevoir & exprimer les idées de toutes choses, comme autant de fidelles copies qui servent à nous representer interieurement tout ce que nous connoissons.

Cette verité peut estre plus facilement conceuë en comparant l'ame à un Peintre; les choses exterieures qui frapent nos sens, à l'exemplaire qu'il veut representer; & l'entendement à l'Art dont il se sert pour tirer les fideles portraits de ce qu'il veut dépeindre. Cette comparaison est d'autant plus juste, que personne de bon sens ne peut douter que connoître soit autre chose que copier intelligiblement, & former les Images de toute la nature, ce qui se confirme par l'experience de la vision.

Aristote compare fort ingenieusement l'entendement à la lumiere que l'ame employe à éclairer les Images receuës des sens; de telle sorte que ces Images sensibles deviennent si lumi-

neuses & si brillantes, que leur éclat & leurs rayons passent jusques dans l'entendement, quand il en reçoit comme la representation & les couleurs; ce qui a fait dire à ce Philosophe, & apres luy à l'Ange de l'Ecolle, que l'entendement est toutes choses en puissance, & que sa vertu n'est pas bornée par aucun estre, puisqu'il envisage tout ce qui est intelligible; en un mot, Dieu & les creatures.

Ils disent que par sa connoissance il devient toutes choses & fait toutes choses; il devient toutes choses intelligiblement, & quant à la representation, puisqu'il n'est rien dont il ne devienne l'Image; il fait toutes choses, puis qu'estant spirituel il ne peut recevoir les Images corporelles des sens; il faut qu'il les exprime par luy-mesme.

C'est ce qui a donné lieu aux Peripateticiens de distinguer deux entendemens, sçavoir l'agent & le patient, qui ne sont que la mesme puissance, ou plûtost la mesme ame, entant qu'elle devient & fait toutes choses quant à la representation, & non pas reellement; car il y auroit une grande absurdité à croire que l'esprit concevant un arbre devinst reellement arbre & corporel en changeant de nature; il faut seulement

asseurer qu'il se fait arbre par l'idée spirituelle qu'il en forme pour se le representer.

Toutes les idées que nous avons des choses connuës sont dans l'entendement comme dans leur sujet, & quand il les retient pour les representer par apres, ce mesme entendement s'appelle memoire : ainsi la memoire n'est pas differente de l'entendement, à cause qu'il appartient à la mesme faculté de conserver les Images, à laquelle il appartient de les produire.

L'entendement, l'esprit & la raison se prennent icy pour une mesme chose, quoy qu'on puisse dire avec plus de subtilité, que l'esprit passe simplement pour le principe de nos connoissances, appellé des Grecs νοῦς, & des Latins (*mens*) & que la raison est ce mesme esprit en action, entant qu'il cherche la verité en passant d'une connoissance à une autre : comme l'entendement est pris pour l'esprit ou la lumiere naturelle, entant qu'elle penetre jusques à l'interieur & à l'essence la plus cachée des Estres. *Intelligere, est quasi rem intus legere, & penetrare ejus essentiam.*

L'operation de l'esprit est une action par laquelle l'ame se represente quelque chose ; ou en un mot, c'est une con-

noissance de l'ame. Pour mieux entendre cette definition qui est tres-simple & tres-facile; comparons encore une fois l'ame avec un Peintre, l'entendement avec son Art, son operation qui est de connoître & de representer, avec l'action du Peintre, & l'Image que fait le Peintre avec l'idée que nous formons; pour representer quelque chose.

Il y a quatre operations de l'esprit humain, qui luy servent comme de degrez pour monter à la connoissance de toute sorte de veritez. Ces differentes actions de l'ame consistent à concevoir, à juger, à raisonner, & à ordonner toutes choses, & la Logique à les regler par les doctes reflexions qu'on a faites dessus, comme autant de preceptes infaillibles.

La premiere action de l'esprit appellée Conception, est la simple veuë d'un objet qui se represente à nostre esprit tout d'un coup, sans qu'il en porte aucun jugement, ny qu'il en tire aucun raisonnement : comme lors que nous concevons un homme, un Soleil; Dieu mesme, ou un Ange, l'Image, la forme, la ressemblance, ou la pensée par laquelle nous nous representons ces choses, s'appelle Idée; & les mots ou les signes qui servent à exprimer nos

idées à ceux à qui nous voulons parler, s'appellent termes chez les Logiciens, à cause qu'ils terminent toutes les propositions qui en sont composées.

La seconde action de l'esprit nommée Jugement, est celle par laquelle l'homme examinant plusieurs choses conceuës par leurs differentes idées, les compare ensemble, & juge qu'elles conviennent ou repugnent entr'elles. L'assemblage ou la separation des Images, donnent lieu à l'affirmation ou à la negation de la proposition, qui sert d'interprete pour communiquer aux autres hommes les jugemens qui se font dans nostre ame. Par exemple; je conçois le Soleil & la lumiere, par deux idées differentes; & les comparant ensemble, je vois que ces deux choses sont unies dans la nature, & qu'ainsi elles doivent convenir dans l'esprit qui les unit par son jugement affirmatif, exprimé en apres par cette proposition; Le Soleil est lumineux.

Representons-nous le contraire dans le jugement negatif, où les idées des choses differentes doivent estre separées dans l'esprit, comme les choses dont on juge le sont dans la nature. Exemple, le Soleil n'est pas tenebreux.

La troisiéme action de l'esprit, qui

est le Raisonnement, se fait quand nous discourons en passant d'une premiere verité à une seconde, par la voye des consequences que nous en tirons : par exemple, l'esprit de celuy qui craint Dieu ayant connu qu'il est infiniment juste, tire cette autre verité par la voye des consequences ; donc il châtira les Pecheurs. Nos raisonnemens sont enoncés par les Argumens, dont il sera amplement traité cy-apres dans la troisiéme Partie de nostre Logique.

La quatriéme action, appellée Disposition ou methode, est celle par laquelle l'esprit, apres avoir formé differentes idées, differens jugemens, & differens raisonnemens sur quelque matiere, il les met en un bel ordre, pour developer ce qu'il veut expliquer, & pour faire connoître plus intelligiblement sa pensée. Sans le secours de cette quatriéme action de l'esprit, les Livres les plus doctes, & les Discours les plus recherchez, ne sont qu'un ridicule galimatias, plus capable de rebuter les esprits, que de les éclairer. Cette derniere action de l'esprit est enoncée par un Livre ou par un Discours entier, dont elle est l'ame & l'ornement.

Ces differentes actions de l'esprit, qui sont comme de differentes démar-

ches, par lesquelles il passe pour aller à la connoissance de la verité, qui est sa fin, sont si bien liées, que l'esprit pour imiter la nature dont il est le Peintre, passe des choses les plus simples aux plus composées : Comme il conçoit d'abord les êtres, des conceptions il en forme ses jugemens, & de plusieurs jugemens il en forme son raisonnement, comme il se sert de toutes les trois actions ensemble, pour ordonner parfaitement ses conceptions, ses jugemens & ses raisonnemens.

Le moyen que j'ay jugé le plus important pour bien traitter la Logique, est de la confronter sur la nature qui en est le veritable original, & le solide principe pour la bien appuyer : car si connoistre veritablement est representer les choses comme elles sont, & que les choses soient telles que Dieu nous les montre dans la nature par les lumieres de la Physique, peut-on mieux verifier la Logique, qui consiste à faire le portrait des choses qui sont au monde, qu'en la rapportant tres-souvent, comme je le feray, aux choses naturelles, qu'elle doit representer pour estre fidelle & veritable ? Ainsi ma pensée est, que ceux qui font des Logiques établies seulement sur des termes & des

formalitez, ne sont autre chose que des chimeres & des fantômes pour tromper l'esprit au lieu de le regler.

Reduisons donc nos actions de l'esprit au sens Physique ou naturel, & disons que l'esprit pour estre juste dans ses pensées, doit copier fidellement toute la nature. Dieu a produit une grande diversité de creatures, l'esprit par ses conceptions les produit intelligiblement par les differentes idées qu'il en forme au dedans de l'ame pour se les representer, & il les met au dehors par les termes differents dont il se sert pour les énoncer.

Dieu n'a pas seulement mis des creatures dans le monde : mais il leur a donné quelque convenance ou quelque difference entr'elles, en les assamblant ou en les divisant ; L'esprit par ses jugemens se represente cette convenance ou cette difference des êtres, en unissant dans ses jugemens, ce qui est uny dans le monde, & y separant ce qui y est separé ; Il énonce ses jugemens par des propositions qui sont les interpretes de ce qu'il a dans l'ame.

Les êtres ne sont pas seulement unis & separez ; mais Dieu a mis entr'eux des dépendances & des repugnances particulieres, en ce que les uns vien-

nent des autres, & en sont inseparables; comme les effets des causes, les conclusions des principes, & les moyens de la fin; ou bien ces êtres sont particulierement opposez entr'eux: l'esprit humain par ses raisonnemens, se represente la dépendance ou la repugnance des êtres, & les exprime par ses argumens.

Enfin, Dieu ayant disposé toutes ses creatures avec cét ordre admirable que nous voyons, l'esprit pour ne rien laisser à imiter, tâche par sa quatriéme operation énoncée par la methode, d'ordonner toutes ses connoissances, comme Dieu par sa sagesse a ordonné toutes ses creatures. C'est sur cét inébranlable fondement qu'il faut établir la Logique; & par cette veritable regle qu'il la faut conduire.

Toutes les actions de l'esprit se font naturellement, & par le seul secours de la Logique naturelle donnée à tous les hommes; Ainsi la Logique artificielle ne doit estre employée qu'à cultiver ce qui vient de la naturelle, & à empescher par ses preceptes infaillibles, que celle-cy ne vienne à se tromper.

Entre les actions de l'esprit, celles que le bon sens forme droites & justes, doivent servir de modele pour rectifier

les autres qui sont sujettes à l'erreur ; D'où vient que la Logique est un Art qui ne s'est formé que par l'observation des operations de l'esprit qui estoient droites, & de celles qui ne l'estoient pas, dont les premieres ont servy de regle, & les dernieres sont demeurées à regler.

La fin prochaine de la Logique, est la rectitude des operations de l'esprit : & sa fin derniere est d'éviter l'erreur, & de trouver la verité.

Je sçay qu'on a de coûtume de faire mille pueriles & impertinentes objections touchant l'objet de la Logique ; les uns pretendent qu'elle envisage toutes choses, ayant cela de commun avec la Grammaire & la Rhetorique, dont la matiere n'est point limitée : Ce qui doit estre entendu de l'objet éloigné dont il n'est pas icy question ; & non pas de l'objet prochain, qui sont les operations de l'entendement.

Les autres soûtiennent qu'il n'y a que l'estre de raison qui soit son objet : mais s'ils entendent autre chose que les actions que l'esprit produit, ils sortent de nostre sentiment, & s'égarent lourdement, prenant des chimeres, & des illusions pour l'objet

d'une science réelle & veritable.

Ceux qui pretendent que la troisiéme action de l'esprit doit seule estre l'objet de la Logique, ne sont pas moins dans l'erreur que les autres, en prenant une partie pour le tout; le raisonnement à la verité est son plus noble objet, mais il n'est pas l'objet entier & parfait dont il s'agit : car si la troisiéme action de l'esprit estoit impossible; pourquoy la Logique ne regleroit-elle pas nos conceptions, & nos jugemens, & l'ordre que nous devons suivre dans les sciences?

CHAPITRE III.

De la division, & de l'utilité de la Logique.

LA Logique se divise premierement en naturelle & en artificielle.

La naturelle n'est rien autre chose que le bon sens, ou cette vivacité & force d'esprit, qui nous fait naturellement & sans étude discerner la verité d'avec l'erreur. C'est un grand don de Dieu, plus asseuré bien souvent que tout l'artifice qui en est provenu. Certaines personnes sont si puissamment

éclairées par cette lumiere naturelle, qu'ils se peuvent bien passer de la Logique artificielle, & ce sont ceux qui par la force de leur genie, luy peuvent fournir de nouveaux preceptes.

L'artificielle consiste dans un choix de reflexions & de regles qu'on enseigne pour bien concevoir, bien juger, bien raisonner, & bien ordonner toutes sortes de matieres; celle-cy dépend des maîtres, & de l'étude de ceux qui la veulent acquerir pour faciliter & perfectionner leur lumiere naturelle.

Cette même Logique artificielle, se divise en celle qui enseigne, qui regarde la connoissance des preceptes, & en examine la certitude; & en pratique ou usuelle, qui les applique sur les matieres des autres Sciences: la premiere est plus proprement une Science pratique, & la derniere est veritablement un Art.

L'artificielle est encore divisée en Analitique, qui demontre la verité par des preuves necessaires, & produit la Science; en Topique, qui employe des Argumens probables pour establir l'opinion; & en Sophistique, qui se sert d'Argumens captieux, pour faire naître l'erreur.

Nous suivrons dans cette Logique la

division d'Aristote & de S. Thomas, & du plus grand nombre des Philosophes, qui suivant les quatre differentes actions de l'Esprit qu'elle doit regler, en font autant de differentes parties; dont la premiere reglera nos conceptions, la seconde nos jugemens, la troisiéme nos raisonnemens, & la quatriéme nous découvrira l'ordre que nous devons garder dans les Sciences: mais avant que d'entrer dans la premiere Partie, nous examinerons les avantages que nous en devons attendre, & répondrons à ceux qui la rejettent ou qui la mépriſent.

Quoy que nous puissions connoître aucunement la verité par les lumieres de la Logique naturelle qui se rencontre dans tous les hommes de bon sens, neantmoins il est tres-difficile, & comme impossible, que nostre entendement le fasse avec la certitude & la facilité dont il est de besoin pour acquerir les Sciences, sans les preceptes de la Logique artificielle qui le doit conduire dans ses operations. L'Art, que Plutarque appelle l'Oeil de la Nature, dautant qu'il sert à l'éclairer, doit perfectionner les lumieres qu'il y rencontre, & les conduire par une voye si seure qu'elle ne puisse tomber dans l'erreur.

Com-

Comme il arrive que les corps qui se remuënt avec plus de force & de viteſſe, ſont ſujets aux plus dangereuſes cheutes, s'ils ne ſont bien conduits; de même, les plus grands genies ſans la conduite du raiſonnement s'appuyant trop ſur leur force, ſeront ſujets à de plus frequentes & de plus dangereuſes fautes. En effet l'experience nous fait connoître que les erreurs qui ſe gliſſent dans les ſciences, & les hereſies dans la foy ne viennent point d'autre ſource, que du defaut de bien & parfaitement raiſonner ſur ces matieres; Quiconque a la raiſon juſte & inſtruite à diſcerner infailliblement le vray du faux, ſe gardera bien de tirer de fauſſes conſequences des veritables principes des Sciences, ou une fauſſe & pernicieuſe doctrine, de l'infaillibilité des principes de la foy.

Cette connoiſſance acquiſe ſemble achever en l'homme, ce que la raiſon n'avoit fait que commencer, luy fourniſſant les moiens certains de ne ſe point tromper dans ſes raiſonnemens: & veritablement, il n'y a que les intelligences comme Dieu & les Anges qui connoiſſant la verité tout d'un coup, & eſtant exempts de l'erreur n'ont aucun beſoin de cette importante partie de la

Philosophie. Quant aux hommes qui ne sont que trop sujets à se tromper eux-mêmes dans leurs raisonnemens, & encore plus à l'estre par d'autres, s'ils reçoivent pour bonnes de vicieuses consequences, on ne sçauroit assez leur persuader combien leur est utile un Art qui perfectionne leur raison, & qui leur sert à distinguer le certain de l'apparent & du faux, & que nous avons nommé pour cela, l'Organe des organes, la main de nôtre ame, l'œil de la raison & la balance du vray & du faux.

Nonobstant tous les avantages que nous nous promettons de la Logique, j'ose bien dire que ceux qui la mépriſent ou qui la condamnent sont fondez en raison; Ils voyent par l'experience, (qui est une excellente regle pour juger sainement des sciences) que ceux qui en font profession sont les plus raisonnants & les moins raisonnables des hommes, qu'ils s'égarent assez souvent dans leurs raisonnemens ordinaires, & qu'ils se rendent ridicules par les Sophismes dont ils attaquent mal à propos leurs meilleurs amis, & qu'ils n'employent que pour corrompre & obscurcir les plus riches connoissances qui se rencontrent dans les sciences.

On ne voit que trop souvent sortir de la poussiere des fausses Ecoles, une troupe d'ignorans Sophistes qui sont glorieux d'avoir consommé & perdu bien du temps à étudier & à enseigner la Logique & les chicanes qu'ils ont introduites dans tout le cours de leur Philosophie: ces gens-là qui disputent de tout & ne s'accordent jamais, bien loin d'avoir fortifié leur raison par les preceptes de cette science, ont tellement corrompu leur lumiere naturelle qu'ils se sont rendus incapables des moindres emplois de la vie civile; ce sont des formalistes impitoyables & des Pedans importuns qui ne se servent plus de leur raison que pour obscurcir la verité, & pour se confondre en confondant les autres; ils sont ingenieux pour se tromper & pour deffendre avec opiniastreté leur folie, disputant à tort & à travers, mais toûjours mal à propos de toutes choses.

La miserable chicane de cette sorte de gens n'est pas moins injurieuse à la vraye Philosophie, & sur tout à la beauté de la Logique, que celle des petits clercs & des chicaneurs l'est à la Iustice, & aux Loix qu'ils taschent de corrompre; il faut appeller de l'une au bon sens, & de l'autre au bon droit;

& il est à souhaiter que la reforme de l'une soit suivie de celle de l'autre, comme plusieurs & sages Docteurs nous le font esperer.

En effet, il n'est pas à croire que sous le regne du plus sage & du plus grand Monarque du monde, & dont la prudence a fait reformer jusques au moindre art de son Estat, cette fameuse Vniversité de Paris, ne seconde pas ses glorieux desseins, en reformant les dangereux abus qui se sont glissez dans la Philosophie Scolastique, & que par ses lumieres elle ne dissipe cette obscurité qui la fait mépriser de tout le monde.

Je comparerois volontiers les Sophistes chicaneurs aux factieux d'un Estat qui sous une fausse apparence de reformation, corrompent ce qu'il y a de plus juste & de plus beau dans le gouvernement Politique ; Ainsi. les méchans Logiciens sous pretexte de reformer la raison & les Sciences, les ont tellement renversées que non seulement la Philosophie, mais la Jurisprudence, la Medecine & la Theologie ont esté remplies d'une infinité de questions pueriles & vaines. Qu'y a-il de plus ridicule qu'un Medecin, qui dispute de la rigueur d'une definition

quand il eſt queſtion de ſauver la vie à ſon malade ? Qu'y a-il de plus faſcheux dans la Theologie Scolaſtique, que les chicanes de Logique qui couvrent de tenebres les veritez du Ciel, qui ſans ce voile ſe montreroient clairement à tout le monde ? & je me ſouviens de n'avoir pû lire ſans riſée l'ouvrage d'un vieux Juriſconſulte Allemand, qui entreprenant la refutation de la pernicieuſe Politique de Machiavel, n'a point de plus ſolides raiſons que de l'accuſer de n'eſtre pas bon Logicien, parce qu'il avoit definy les choſes & diviſé ſuivant l'uſage commun de la vie civile.

Pour ſatisfaire ceux qui condamnent ainſi la Logique, il faut les avertir qu'il y en a de deux ſortes. La premiere eſt celle dont nous maintenons les avantages, qui eſt toute occupée à donner des preceptes pour éviter l'erreur & chercher la verité; ſes maximes ou ſes preceptes ont eſté ſuivis de tous les Sçavans. Elle nous a donné des Ariſtotes, des Saints Auguſtins, des Saints Thomas, des Alberts le Grand, des Scots, en un mot des Docteurs illuſtres dans tous les ſiecles, pour s'en eſtre avantageuſement ſervis dans la profeſſion de toute ſorte de diſcipline.

Quand cette science toute noble & parfaite a degeneré, il s'en est formé par corruption une seconde chicaneuse, pedantesque, quereleuse, épineuse, ridicule & inutile; C'est la Logique des Sophistes & des fausses Ecoles, toute heriſſée d'épines, remplie de chimeres, de sophismes, & de termes barbares, en un mot pleine de tout ce qu'un honneste & sçavant homme doit ignorer pour acquerir de l'estime dans la republique des Lettres.

Si la derniere de ces Logiques a ses accusateurs, & qu'elle ne puisse estre assez décriée pour le bien des Lettres, la vraye Logique ne peut manquer de sectateurs & de personnes qui la defendent. Le defaut de l'une ne diminuë pas la dignité de l'autre; mais il luy peut servir d'ombre pour en rehausser l'esclat. La facilité que celle-cy donne pour acquerir les Sciences, les moyens qu'elle fournit pour examiner si on les possede sans erreur; la doivent faire cultiver comme une des plus necessaires connoissances de la vie humaine.

Comme il est impossible de peindre sans pinceau, parce que c'est un instrument absolument necessaire pour cette action; Il y a autant de necessité d'em

ployer l'instrument des Sciences pour devenir sçavant. Comme on décrit plus facilement & plus seurement un cercle avec un compas, qu'avec la main seule; de mesme on raisonne beaucoup plus seurement & plus facilement par les preceptes de cette science, que si l'on n'est guidé que de la seule lumiere naturelle : Et partant je conclus que comme il faut absolument de la raison pour raisonner, il faut de la conduite dans le raisonnement pour bien & facilement raisonner. On sçait à la verité quelque chose sans la Logique : mais on ne peut estre asseuré qu'on sçait parfaitement ne rendre raison de la science, que par l'évidence des conclusions qui l'établissent.

Que si l'on cultive avec grand soin la Rhetorique, parce qu'elle nous aprend à parler agreablement; quelle peine & quelle attention ne merite point l'étude de la Logique qui nous fait discourir sur toutes choses, avec certitude & doctrine, & qui preserve nôtre raison des Sophistes & des chicaneurs, & qui nous donne enfin, l'asseurance de la Science, par les regles d'une demonstration parfaite?

Pour conclure cette Dissertation preliminaire avec plus d'authorité, je la

finiray par un passage de Saint Augustin que toute l'Eglise a reconnu pour grand Dialecticien qui dit, que la Logique n'est point une frivole invention de l'Esprit humain ; mais qu'elle est puisée dans le fonds des choses naturelles, que c'est par excellence l'Art des Arts, & la Science des Sciences, à cause des avantages qu'elle a de conduire la plus noble partie de l'homme.

De peur que quelque Critique envieux ne vienne à recevoir de la main gauche ce je presente au public de la main droite, en décriant l'abus des Sophistes & les chicanes des Ecoles : je suis obligé d'avertir, que mon dessein n'est pas attaché à aucune personne, & que ce que je condamne ne sont que des abus reconnus de tout le monde, & que personne de bon sens ne prendra pour luy, puisque ces Sophistes chicaneurs ou Pedans, ne sont pas des personnes effectives, mais des idées détachées de tous sujets, que je figure par ces mots pour les attaquer, & qui ne subsistent si l'on veut que dans mon esprit.

Ainsi on ne me peut reprocher tout au plus que d'avoir accusé & condamné mes fantômes : & aprés cela, si quel-

que Scolastique s'offense, je luy pourray dire avec Seneque, *nemo laeditur, nisi à seipso.*

Quand je parle de la Philosophie des Ecoles, je ne pretends pas décrier les veritables Ecoles, j'ay trop de respect & d'estime pour la Philosophie, & pour les Philosophes de cette fameuse Vniversité de Paris; pour vouloir critiquer quelque chose dans cette utile façon d'enseigner par où il faut que tous les sçavans passent: & la reconnoissance jointe à l'inclination, m'attache trop fortement à reverer la plus illustre & la plus sçavante Compagnie qui soit dans l'Eglise & dans la Republique des Lettres, pour desaprouver une Philosophie Scolastique, qui est digne d'estre cultivée de la jeunesse, parce qu'elle luy doit ouvrir le chemin aux plus nobles Sciences qui luy sont necessaires.

C'est donc aux Sophistes qui ont degeneré de la vraye Philosophie que j'en veux; C'est l'abus des Ecoles & des Colleges que je condamne, & non pas la Philosophie Scolastique, elle est de trop grand vsage parmy les hommes pour estre mépriſée, elle sert mesme de degré aux sçavans pour aller plus loin, & pour penetrer dans les

plus profonds misteres des Sciences speculatives & morales.

Je ne croy pas m'attirer l'indignation des sçavans en décriant l'abus des Sciences & des Ecoles ; & comme ç'a toûjours esté une chose non seulement permise, mais loüable de décrier les vices des personnes, sans en vouloir aux vicieux ; & dans la Religion mesme, les plus zélez n'en décrient-ils pas tous les jours les abus par de continuelles invectives, sans qu'on puisse dire qu'ils offensent la Religion? Pourquoy donc trouveroit-on mauvais que je décriasse les abus & les erreurs qui se sont glissez dans la Philosophie Scolastique ? Comme dans la Religion les hypocrites qui cachent leurs crimes sous le voile de la pieté, doivent estre en horreur à tous les veritables Catholiques ; de mesme on ne sçauroit assez décrier ces Sophistes qui couvrent leur ignorance & leur malice du manteau de la Philosophie.

On ne doit pas moins craindre les faux Docteurs qui aveuglent l'esprit des personnes studieuses ; que les faux Propheres qui corrompent la Religion des Fidelles ; les uns sont injurieux aux veritez du Ciel, & les autres aux veritez de la Terre.

Comme la verité precedente pourra offenser les tenebreux Sophistes de l'Ecole, je prevois bien qu'elle excitera la bile de quelque vieux barbon Ibernois, qui enflé comme un balon d'avoir affligé le public de quelque immense volume de cét Art chimerique, ne manquera pas de se vouloir defendre de vive voix jusques au dernier soufle de son poumon, ou la plume à la main jusques à la derniere goute de son ancre.

Ce facheux Athlete de College accoustumé à la dispute comme Mars à la guerre, ne manquera pas de se produire avec un sourcil austere & un front ridé pour nous appeller au combat. Parlez, dira-il, Logiciens François, qui n'avez que des preceptes évidens pour raisonner, contestez ma Logique scientifique, & je vous vais non seulement répondre : mais confondre d'une maniere qu'apres vous avoir abatus, je vous veux enterrer sous la poussiere de nos Ecoles que vous attaquez. Hà bien ignorans, dira-il, qui écrivez en François, qui est une langue vulgaire, que pouvez-vous reprocher à une Logique aussi ancienne que les Colleges, deffenduë mille fois dans des Theses, & authorisée par

la ſage couſtume d'enſeigner dans le païs Latin?

S'il m'eſt permis de parler devant un ſi grand Maiſtre lors qu'il eſt en colere, (*ſi iuſſerit ſapientiſſimus, &c.*) je luy diray que le vice eſt encore plus ancien que l'abus de l'Ecole, & pour cela il ne faut pas moins s'en corriger, qu'il a les impies pour deffenſeurs, & que malheureuſement il eſt trop authorié par la deteſtable coûtume des pecheurs, & pourtant il n'en vaut pas mieux. Les Arts & les Sciences ſe perfectionnent tous les jours; Pourquoy donc ne pas abandonner une méchante methode de raiſonner ſur des chimeres, pour s'attacher à ce qui eſt utile dans cette Science?

Pourſuivez, adjoûtera-il, & voyons ſi vous ſçavez diſputer dans la rigueur des formes Syllogiſtiques, & ſi vous faites quelques objections recevables: Je jure par la toute-puiſſante Authorité du (*diſtinguo*) que je vous repondray ſur le champ en forme, ſoit, je le veux, & j'argumente en Darij que vous devez écouter comme un Mode directe de la premiere figure.

DA | Toute Science obscure & inutile, doit estre décriée.
RI | La Logique chicaneuse des Ibernois, est une Science obscure & inutile.
j | Donc la Logique des Ibernois doit estre décriée.

Cét argument proferé sans me donner la peine de prouver la mineure : il soustiendra que l'obscurité de sa Logique est une qualité qui la rend plus mysterieuse, & que c'est par ce caractere-là qu'elle ressemble mieux à la maniere de philosopher d'Aristote, qui a trouvé le secret incomparable pour luy & pour ses disciples de se sauver à la faveur des tenebres quand la raison les abandonne, & que les fideles Peripateticiens ont trop de precaution pour se découvrir à leurs ennemis quand il faut combatre dans la dispute.

Au reste qu'un peu d'obscurité dans la Logique est avantageuse aux Maîtres qui gagnent de l'argent à l'éclaircir par leurs doctes explications, & aux Ecoliers qui sont retirez d'une dangereuse oisiveté pendant six mois. J'avouë que cette réponse est recevable par la jeunesse qui a du temps &

de l'argent à perdre : mais cette methode sera odieuse à ceux qui sçauront le prix de ce qu'ils perdent, & la necessité d'estre avares du temps s'ils veulent faire un grand progrez dans les Sciences, & dans la Vertu.

Si j'ay la hardiesse de luy representer que c'est détruire l'Eloquence qu'on vient d'enseigner à des Ecoliers qui sortent de Rhetorique, que de leur remplir la teste d'une multitude de termes barbares, & d'un Latin forgé qui n'a jamais esté connu des Anciens; Il me dira que ce sont les termes de l'Art, & en un langage philosophique, inconnu à la verité dans toutes les professions de la vie civile; mais necessaire pour ne pas prophaner la sagesse à un ignorant vulgaire. Puis aussi-tost par un mépris de la belle latinité qu'il n'entend pas; il declarera que les barbarismes & les solecismes, sont les perles des Logiciens. Si cela est, j'avouë que les Ecoles sont magnifiques en ornemens Latins, dont un homeste homme ne doit pas faire gloire de se parer, ny s'efforcer d'aprendre un fatras de formalitez, de reduplications, & d'abstractions qu'il faut ignorer au sortir du College quand la prudence oblige de renoncer à tous

les termes scientifiques qui sont hors d'usage dans le commerce du monde. Pour l'utilité de la chicanne des Ecoles, il la soustiendra (*Mordicùs*) parce qu'elle ouvre l'esprit des Ecoliers. Je l'avouë, mais c'est pour le faire évaporer dans la chaleur de la dispute, ou pour y loger des chimeres. N'est-ce pas icy qu'on peut dire qu'un petit coup de hache en fait l'ouverture?

Enfin, continuera-il, la Logique, telle que je l'enseigne depuis 25. ans est la porte des sciences, pourquoy donc refuser d'y passer; parce qu'elle est heriſſée d'épines? C'est l'instrument des Sçavans; ouy, mais il est si lourd qu'on ne le peut manier: C'est le flambeau de la raison; je le veux, pourveu qu'il avouë que la lumiere en est esteinte, & qu'il n'en reste que la fumée: C'est l'œil de l'ame; ouy, mais il est louche, en faisant regarder les objets de travers. Ce sera donc au moins la balance de la verité. Pour finir la dispute, & respecter la barbe venerable de nôtre vieux Docteur, je luy accorde volontiers, que sa Logique disputatrice est une balance, & mesme si subtile, qu'il en pese le vent plustost que la verité, parce qu'il ne s'en sert qu'à balancer des questions de nom, & à distinguer des mots équivoques, qui ne sont que du vent.

PREMIERE PARTIE
DE LA
LOGIQVE
Pour la conduite de nos conceptions.

DISSERTATION II.
De la nature des Idées, & des maximes neceſſaires pour en former de veritables.

CHAPITRE I.
Des Idées en general, & des trois premieres maximes pour les regler.

QVoy qu'il apartienne à l'Animaſtique, qui eſt une partie de la Phyſique qui traite de l'ame, d'examiner à fonds les actions de l'eſprit; & de nous décou-

vrir parfaitement comment elles ſe forment, pour nous repreſenter toutes choſes ? Neantmoins je n'ay pas crû m'éloigner de mon ſujet, d'en examiner icy la nature autant qu'il eſt neceſſaire de la connoître pour appuyer les Preceptes que la Logique employe pour la regler. Car quel meilleur moyen peut-on prendre pour bien conduire nos conceptions, que de les bien connoître ? Et quoy que cette connoiſſance ſemble eſtre ſpeculative de ſa nature, elle devient pratique dans l'application qu'on en fait aux regles de la Logique.

La premiere action de l'eſprit, eſt une ſimple veuë des choſes qui ſe preſentent à noſtre ame, par l'idée que nous en formons comme un fidele portrait contretiré ſur l'objet connu. Il faut que cette premiere connoiſſance ſoit ſimple, c'eſt-à dire ſans affirmation ou ſans negation, qui ſont des marques du jugement que l'ame fait par ſa ſeconde action; comme la conſequence eſt une marque de la troiſiéme, & l'arrengement de la quatriéme.

Cette action de l'eſprit eſt fort bien appellée conception, par comparaiſon de la generation ſpirituelle ou intentionnelle avec la generation natu-

relle. Comme dans la conception d'une femme, il y a le Pere qui est l'agent; la Mere qui est le Patient; la semence receuë qui rend la Mere feconde pour produire l'enfant semblable à son Pere: il faut que dans nos connoissances, les objets connus servent de Peres & d'Agents, les facultez connoissantes, de Patients ou de Meres, & les images qui viennent des objets & qui frapent les sens, servent de semence pour rendre les facultez fecondes, & capables de former des connoissances ou concepts formels semblables aux objets connus.

On appelle encore cette même action de l'esprit, apprehension simple de l'objet; & bien que ce terme ne soit pas d'usage en François, il est bon en Latin pour faire connoître que l'esprit qui est la vraye main de l'ame, prend d'abord son objet & le fait entrer dans l'ame pour la luy representer sous la copie qu'il en a formée.

Quoy que Gassendi, Descartes & les anciens Philosophes Latins la nomment Imagination, à cause que jamais cette action de l'esprit ne se forme que par conversion de l'entendement aux fantômes de l'imagination: Nous retiendrons pourtant le mot de con-

ception, comme plus energique & plus François, laissant l'imagination pour exprimer l'action de la partie inferieure de l'ame qui nous est commune avec les bestes, qui imaginent fort bien les choses sensibles.

La premiere maxime d'un Logicien; est de sçavoir que l'esprit humain ne peut concevoir aucune chose si elle n'existe comme un être veritable; & par consequent que le neant, l'impossible, & tout ce qui n'est point, ne peut pas estre connu. La raison est que ce qui n'est point être n'est point veritable, & ce qui n'est point veritable, n'est point intelligible; & partant il ne peut estre connu, autrement il seroit & ne seroit pas intelligible, comme le demontre la Science generale.

Secondement, la connoissance se fait par le portrait ou par l'image de la chose connuë: comment donc peut-on soûtenir, que le non-être, qui n'est point en original dans la nature, pourroit estre en idée ou en copie dans les sens ou dans l'entendement? ce qui seroit tres-absurde.

Que l'on ne m'objecte point que le neant est connu par l'être, puisque rien n'est si opposé que l'être & le non-être; Ainsi on peut bien moins con-

noitre le neant par l'être, que le blanc par le noir, ou la lumiere par les tenebres, qui sont moins opposez.

Je conclus de cette verité precedente, que les negations ne se connoissent que par la destruction des idées des choses dont elles sont les negations; & les privations, que par l'opposition des perfections, dont elles marquent l'absence dans un sujet capable de les recevoir; ce qui fait que le Logicien exprime ces negations & ces privations, conformément à cette verité.

La seconde maxime est, que nous ne pouvons rien concevoir des choses qui sont hors de nous, que par le moyen des idées qui sont en nous, pour servir de copies à representer au dedans les objets exterieurs. La raison est que comme pour agir il faut estre, autrement on n'agiroit pas, puisque le neant n'agit point; donc pour que les objets connus qui sont les Agens dans nos connoissances, puissent agir sur l'ame, ils doivent estre presens à ses facultez qui servent de patiens; Or les objets ne peuvent pas estre presens à l'ame par eux-mesmes, puis qu'ils en sont separez, & que leur essence en est differente: il reste qu'ils y entrent & qu'ils y deviennent presens par l'en-

tremise de leurs idées. Ce raisonnement me semble assez convaincant pour condamner l'erreur de ces Philosophes qui croient que nostre ame connoît une infinité de choses sans avoir besoin d'en former les images, comme s'ils soûtenoient qu'elle se les representast, sans en former la representation ou l'idée. Je ne sçay pas comment les Cartesiens se peuvent tirer de ce labirinthe, quand ils soustiennent que l'esprit connoist les choses spirituelles sans en former aucun fantôme.

La troisiéme maxime est une suite de la seconde, & nous fait voir par experience, que nos idées sont la mesure & la regle de nos conceptions: parce que nous connoissons les choses clairement & distinctement, quand nous en avons formé des idées claires & distinctes; comme au contraire nos conceptions sont confuses & legeres, si les idées qui les representent sont cõfuses & foibles.

D'où vient que celuy qui a vû un homme il y a long-temps, ou qui l'a vû sans attention & comme en passant, ou une fois seulement, ne le connoît pas si parfaitement que celuy qui l'a vû depuis peu, long-temps, souvent, & qui l'a considere de prés avec attachement; parce que l'idée du

premier est foiblement emprainte dans son cerveau, qu'elle y est confuse & passagere; & celle du dernier est vive & forte.

Je conclus de cette maxime, que c'est un grand abus de se faire enseigner, ou d'étudier les Sciences confusément; car les choses qui entrent dans l'entendement & dans la memoire par des idées confuses, y demeurent & en sortent de mesme.

C'est encore de là, que l'on peut connoistre que ces devoreurs de Livres (*Helluones librorum*) qui ont mis les idées d'une infinité de sciences & d'arts dans leur teste, sans jamais se donner la peine ny le temps de les bien digerer, ne peuvent par apres parler clairement; parce que naturellement les idées confuses & mal-rangées se confondent en voulant sortir, & causent dans l'expression, ou la sterilité, ou le galimatias.

Si pourtant on leur donne du temps d'y penser quand ils ont du bon sens, une serieuse meditation du Cabinet leur donnant loisir de les ranger & de les examiner de plus prés; ils peuvent par de longues & laborieuses reflexions, mieux écrire qu'ils ne parlent.

Il s'ensuit de plus de la mesme maxime; que nos idées sont veritables

quand elles sont ressemblantes & conformes aux choses qu'elles representent, & fausses, quand elles sont dissemblables ; comme l'idée qui represente la terre ronde est veritable, & celle qui la representoit à S. Augustin (qui ne croyoit point d'Antipodes) plate par dessous, estoit fausse.

On conclut encore de la mesme Doctrine, qu'un homme est d'autant plus sçavant, qu'il a les idées de plus de choses, & que ces idées sont plus parfaites par leur clarté & leur distinction, & plus fecondes pour découvrir beaucoup de choses. D'où vient que la profonde science des grands Hommes, n'est quasi qu'une intelligence ; parce qu'ils voyent tout d'un coup dans leurs idées riches & nettes, tout ce qui precede & accompagne cette verité, & les consequences qu'on en peut tirer ; où l'ignorant qui n'a que des idées grossieres & steriles, n'y voit les choses que difficilement & avec un long & penible examen.

C'est donc un precepte pour sçavoir beaucoup de choses, & les sçavoir bien ; qu'il n'est pas tant besoin de se charger la memoire d'un grand nombre d'idées : mais qu'il en faut avoir de bien nettes, les bien imprimer dans nostre

esprit, & les perfectionner si fort par d'heureuses applications, qu'ils puissent après servir à donner des principes pour décider toutes sortes de questions, & débroüiller par leur fecondité un grand embarras d'objections particulieres. Ainsi dans les Sciences, & dans les Livres, il ne faut s'attacher qu'à former les idées des principes generaux, & des points les plus essentiels, parce que le reste est, ou de peu d'importance, ou contenu dans les principes generaux.

CHAPITRE II.

Contenant cinq Maximes pour achever de regler nos pensées.

LA quatriéme Maxime qui est tres-importante, parce qu'elle est contestée par les Cartesiens, consiste à tenir pour asseuré; que tant que l'ame est unie au corps, elle ne connoist aucune chose que par le ministere des sens externes & internes. Ce sont comme les portes de l'ame par lesquelles passent les premieres instructions qui luy viennent de la nature, quand les objets exterieurs, par une fecondité autant admi-

admirable qu'inépuisable envoient incessamment leurs images au dedans pour y estre representées fidelement, de sorte que l'entendement qui est une carte blanche, ou une table rase, ne peut avoir aucunes idées naturelles : c'est pourquoy il les doit toutes former sur celles qu'il rencontre dans le sens interne, lors qu'il se convertit aux fantômes de l'imagination qu'il éclaire, afin d'en former des copies spirituelles semblables à celles qui sont dans les sens quant à la representation seulement, & non pas quant à la nature.

Dautant que l'image des sens est corporelle, & que celle de l'entendement est spirituelle (puis qu'estant spirituel il n'est pas capable d'en recevoir de corporelles.) Il est necessaire que l'entendement tire originairement ses premieres notions des sens qui les empruntent de la nature des objets. D'où je conclus, que nostre ame tant qu'elle demeure prisonniere dans ce miserable corps, ne peut former aucune connoissance, qu'elle n'ait passé premierement par les sens, & comme parle Aristote, qu'elle ne se soit convertie vers les fantômes de l'imagination, qui luy jette les semences de tout ce qu'elle connoist.

La preuve de cette verité eſt tres-évidente pour les choſes corporelles, & elle n'eſt conteſtée de perſonne; elle eſt appuyée ſur l'experience qui nous fait éprouver que toutes les choſes corporelles frapent d'abord nos ſens externes & noſtre imagination enſuite, ce qui ſe prouve par l'experience d'un Aveugle-né qui n'a aucune connoiſſance de la lumiere & des couleurs; ou d'un ſourd qui ne peut entendre les ſons.

Si un homme eſtoit privé de l'uſage de tous les ſens (ce qui eſt impoſſible naturellement à l'égard du toucher qui eſt abſolument neceſſaire pour la vie;) il ne formeroit aucune idée; & par conſequent n'imaginant rien, il ne concevroit aucune choſe. Quand les portes de l'ame ſont fermées il en faut bannir toutes les connoiſſances, puis que l'homme n'a aucunes idées naturelles, & que tout ce qu'il ſçait il doit l'avoir receu par inſtruction, laquelle ne ſe peut faire que par le miniſtere des ſens, & des images qui ſe rencontrent dans l'imagination.

Pour confirmation de cette verité, je pourois renvoyer les Carteſiens qui la combattent, à l'inſtruction qu'ils peuvent tirer des enfans, qui aportent avec

eux dés le premier jour qu'ils viennent au monde, une ame toute spirituelle & immortele, mais sans aucune connoissance des choses spirituelles.

Si l'ame agissoit comme ils le veulent, sans le ministere & l'instruction des sens; pourquoy ne connoistroit-elle pas d'abord par elle-même, tout ce qui ne passe point par les sens? elle se cõnoîtroit, & sa pensée, elle connoîtroit Dieu, les Anges, le ouy, le non, une figure de mille Anges; des principes generaux & détachez de la matiere des suppositions, &c. Car si ces notions ne passent point par les sens externes & internes; pourquoy attendra-elle un si long-temps à raisonner & à envisager ces choses qui n'ont point besoin de toucher les sens? Pourquoy attendre que le temps & la nature ayent fortifié le temperament & perfectionné les organes des sens, si l'entremise de l'une & de l'autre est inutile?

Cette ame qui est spirituelle, est incapable de changer, & de recevoir plus ou moins de perfection en un temps qu'en l'autre; Ainsi elle doit estre aussi éclairée d'abord, si elle a en elle mesme la puissance de connoistre sans les idées des sens; qu'elle le peut-estre

aprés leur instruction ; Au contraire, l'intervention des fantômes ne serviroit qu'à la troubler, & à la destourner des choses spirituelles qui sont de son unique ressort.

Il est donc bien plus probable, puis que nostre ame ne connoist mesme les choses spirituelles qu'avec le temps & aprés plusieurs sensations & instructions qui passent par la mesme voye, de dire que rien ne peut arriver dans l'entendement, s'il n'a auparavant passé par les sens, & que le temps que nostre ame employe pour se disposer au raisonnement & à la contemplation des choses spirituelles, n'est que pour s'en instruire & s'y disposer par les idées des choses corporelles, qui sont l'unique moyen d'y arriver.

Cette verité est appuyée sur l'Ecriture qui la confirme en plusieurs endroits, comme lors qu'elle nous avertit que les veritez insensibles de la foy doivent passer par l'oüye, *fides ex auditu* ; en S. Paul, que les choses inuisibles du Ciel sont envisagées & conceuës en ce monde par les choses visibles & sensibles, *invisibilia Dei per ea quæ facta sunt visibilia conspiciuntur*, & en un autre endroit, *videmus Deum in ænigmate* ; c'est en cette vie, & en l'au-

tre, *sicuti est* ; c'est à dire, sans une image sensible ou un fantôme : & toute la Theologie tant Payenne que Chrêtienne, soûtient que Dieu Createur de toutes choses, ne peut estre connu en cette vie que par ses creatures sensibles & visibles.

Pour mieux penetrer cette verité, & pour examiner à fonds si nous connoissons quelque chose, sans en avoir une idée corporelle dans nostre imagination, voyons ce qui se passe quand nous concevons des choses spirituelles, par exemple Dieu, ne nous representons-nous pas toûjours ses divins attributs & ses perfections divines, par l'idée que nostre imagination en prend sur quelque creature ? car sans m'arrester à l'idée grossiere du vulgaire qui se represente Dieu le Pere comme un vieillard, & le Saint Esprit comme une colombe, je veux examiner les plus pures notions que la Theologie nous en puisse donner : elle ne nous represente son être que par l'idée que nous en formons sur l'existence des choses d'icy-bas ; son eternité que par la durée des creatures, dont nous retranchons le commencement & la fin ; sa puissance que par celle des Princes & des Seigneurs qui commandent icy-

bas, sa sagesse que par l'idée que nous en formons sur celle de la sagesse humaine, & la bonté même que par la bonté de la vertu morale, &c. En effet quand l'esprit des foibles qu'on instruit a de la peine à concevoir ces veritez sublimes, pour les leur mieux faire entendre, on leur dit, imaginez-vous une telle chose, pour montrer que ces hautes connoissances, quoy que spirituelles ne se forment point sans le secours de l'imagination; concevoir sans fantômes, ce n'est pas connoître humainement; c'est le privilege de Dieu & des Anges qui sont de pures intelligences: c'est pourquoy les Catesiens n'y doivent pas pretendre en cette vie. Cependant ces sublimes genies ont la vanité de croire qu'ils pensent & conçoivent les objets spirituels independanmment des sens, & comme s'ils estoiet déja détachez de la chair, ils reprochent à ceux qui avoüent de bonne foy, qu'ils ont besoin de l'imagination, pour concevoir, que ce sont des esprits grossiers & rampans Enfin ils se promettent de triompher de l'opinion receuë de tant de siecles, & approuvées presque de toutes les sectes de Philosophes, quand ils nous objectent que nous avons une claire connoissance de

l'être de Dieu, de la pensée, du oüy & du non, sans pourtant qu'on puisse dire que l'idée de ces choses ait passé par les sens externes ou internes pour venir à l'ame : Car disent ils, comment ces idées auroient-elles entré par les yeux, n'estant ny lumineuses ny colorées ? comment par l'oüye, n'ayant ny son grave ny aigu ; par l'odorat, n'ayant ny bonne ny mauvaise odeur, ny saveurs pour toucher le goût : & n'estant enfin ny chaudes ny froides, ny seiches ny humides, ny dures ny molles, elles n'ont pas pû frapper le sentiment du toucher.

Cette victoire pretenduë est bien malfondée, puisque tout ce qu'il y a au monde nous donne l'image de l'être, & que la pensée ne peut estre conceuë que par les idées & les copies, qui se forment pour representer quelque chose ; & les notions du oüy & du non, ne sont point proprement les pensées des choses, mais des notions, de l'affirmation & de la negation de nostre esprit, qui deviennent sensibles par l'union des images sensibles que nous affirmons, par le oüy, ou par la division des images sensibles que nous divisons par le non.

En verité aprés ces considerations, il me semble qu'il y a lieu d'asseurer que

les Autheurs de l'Art de penser se sont exposez à soûtenir en cecy les opinions d'un Philosophe trop détaché des sens, sans y avoir serieusement pensé; & s'ils avoient un peu mieux examiné leurs pensées, elles seroient plus justes, & les connoissant mieux ils les auroient renduës plus intelligibles en les rapportant à des Idées sensibles.

Je n'ose pas examiner plus loin l'opinion des idées; & c'est à l'occasion de la nouvelle Logique de Port Royal que je suis entré dans cette matiere, reservant à en dire ailleurs encore davantage pour détruire leur opinion Cartesienne.

La cinquiéme maxime dependante de la quatriéme, nous établit que toutes les idées qui ne passent point par les sens, sont formées sur celles qui y passent directement: c'est à dire que des idées primitives, il s'en forme beaucoup d'autres secondes, & cela en plusieurs façons.

Premierement par composition, comme lors que des idées simples & separées de l'or & d'une montagne, j'en compose l'idée d'une montagne d'or; ou celle d'un centaure par les images d'un homme & d'un cheval que j'ay mis dans mon imagination, quoy qu'elles se trouvent separées réellement dans

la nature. C'est de cette façon que l'esprit fait des êtres de raison, & qu'il se trompe en assemblant ou divisant dans son imagination, & ensuite dans ses notiõs les choses autrement qu'elles ne sont unies ou separées dans la nature.

2. Par division ou par abstraction, en divisant dans l'imagination ce qui a esté premierement uni ; comme lors qu'on separe la blancheur de la douceur dans l'idée du laict, ou que dans l'idée d'un homme, on ne retient que la partie qui represente sa teste, ou dans l'idée d'une figure à plusieurs angles, dont on n'envisage qu'un angle separément.

3. Par ampliation ou par diminution, comme lors que prenant l'image d'un homme d'une grandeur ordinaire, on la grossit pour se representer un Geant, ou bien on la diminuë pour se former un Pigmée.

4. Par translation & proportion ou ressemblance, quand on se sert de l'idée de ce que l'on a vû pour se representer une chose semblable qu'on n'a pas vüe, comme celuy qui se serviroit de l'idée du Roy pour se representer Alexandre, ou de l'idée de sa ville, pour s'en representer une autre : Ce que Virgile dans ses Eglogues fait dire agreablement à

son Pasteur en ces termes.

Vrbem quam dicunt Romam, Melibœe, putavi huic nostra similem.

Il faut icy remarquer que ces dernieres idées sont beaucoup plus defectueuses & imparfaites que les autres, que nous formons directement sur les objets qui frapent nos sens ; Ainsi celuy qui a vû un objet le connoist bien mieux que celuy qui ne se le represente que par comparaison : & toutes les choses insensibles & divines, que nous ne connoissons que par les idées de proportion, & de ressemblance, sont toûjours connuës avec beaucoup d'imperfection & d'obscurité. C'est pourquoy nous devons bien nous efforcer de pratiquer en cette vie les vertus Chrétiennes, qui nous doivent aprocher dans la gloire de ce divin Soleil de Iustice, qui dissipant les fantômes qui sont comme les nuages de nostre imagination pour le derober à nostre veuë, se fera connoistre comme il est en luy-même, & fera voir en luy comme dans un miroir ouvert à nos yeux, toutes les creatures.

Les idées primitives sont toutes particulieres, & deviennent seulement generales, par abstraction des differences, & par application de cette mesme

idée, suivant sa convenance à plusieurs choses particulieres. Exemple, l'idée de Pierre détachée de sa difference numerique, peut servir à representer tous les autres hommes, quoy qu'elle soit tres-singuliere.

Les idées plus universelles se forment en representant les plus generales convenances des êtres, toûjours par des images singulieres, mais détachées des differences.

La sixiéme maxime nous établit cette verité, que les idées des choses sont d'autant plus parfaites, qu'elles nous representent plus de choses & plus distinctement : comme l'idée qui nous represente la nature du corps humain comme l'instrument de l'ame, n'est pas si parfaite, que celle qui nous le represente avec tous ses accidens, dans laquelle comme dans une idée totale, nous connoissons par des idées partielles distinctement toutes les parties du corps humain. C'est ce qui fait que les divisions sont si utiles dans les Sciences, & que l'Anatomie qui examine piece à piece, nous represente si parfaitement & si nettement le corps humain ; que la Chimie par ses resolutions nous explique tant de misteres naturels : C'est encore par l'examen &

la division de ces idées, que les grands Peintres & Graveurs trouvent le secret de la ressemblance, & j'ay entendu dire à nôtre fameux Nanteüil qu'il divisoit l'idée d'un visage en plus de 300. parties, pour arriver à cette vive representation qui éclate dans ses estampes de taille douce.

Les idées generalles sont d'autant plus excellentes qu'elles representent plus universellement les choses, & d'une maniere plus dépoüillée de leur singularité, comme l'idée de l'homme, qui ne me representera pas seulement les Asiatiques, les Afriquains, & les Europeans; mais encore les Americains, les Polaires, & les Insulaires; est plus parfaite, que celle qui ne represente que les hommes de l'Ancien monde seulement: & quand cette idée generale est tellement détachée des differences qu'elle represente un homme sans estre ny petit ny grand, ny jeune, ny vieux, &c. elle en est d'autant plus pure & plus parfaite.

La septiéme maxime nous declare, que nous acquerons nos idées ou par la propre experience de nos sens, quand les objets sont presens; ou par doctrine, qui dépend du ministere des autres hommes de qui nous sommes instruits, ou de

vive voix en écoutant ce qu'ils nous racontent, ou lisant ce qu'ils ont écrit.

Il faut remarquer que par le moyen de la parole qui est le portrait de nos pensées, comme nos pensées le sont des choses ; & de l'écriture qui est l'image de la parolle, pour la fixer & luy donner du corps, nous formons des idées des choses qu'on nous enseigne, par rapport à celles que nous avons veuës & éprouvées nous-mesmes. Il est vray que les idées se forment plus vives par la parole que par l'écriture qui n'en est que la copie; mais quand cette parole est animée, ou que l'Ecriture est appuyée de la Peinture, la connoissance en est beaucoup plus vive & plus facile à acquerir. Il est à remarquer que les idées que nous contretirons nous mesmes sur les veritables objets, estant les premiers originaux dans nos connoissances, sont bien plus fideles, que celles que nous empruntons par ressemblance de ces premieres, pour en faire la description de vive voix ou par écrit & peinture ; Ainsi ces secondes idées qui derivent de la parole & de l'écriture, ne sont pas tant les idées des choses, que les idées des idées ; & quand nous venons à voir de nos yeux, ou à éprouver par quelque autre sens, les choses qu'on

nous a enseignées, nous trouvons bien du mécompte, & nous nous apercevons bien-tost que toutes les idées que nous en avons formé sont fort defectueuses & souvent trompeuses.

De cette verité je tire cette reflexion, qu'il vaut beaucoup mieux connoistre par soy-mesme que par les autres, & que les hommes d'étude qui n'ont pas pratiqué le monde, ny reduit en vsage les preceptes de la Morale, sont bien en peine quand ils entrent dans le commerce de la vie civile. C'est pour cette raison qu'Aristote a dit, que les écrivains Politiques ne sont pas propres à gouverner, parce qu'il y a beaucoup de difference de la doctrine à l'usage, & des lumieres à l'action.

La huictiéme maxime nous aprend qu'encore que l'experience de nos sens soit souvent une juste regle pour examiner les veritez; il faut toutesfois bien prendre garde de la corrompre par de fausses sensations, comme de prendre du cuivre pour de l'or; une tour quarrée, pour une ronde, croire qu'un baston droit est courbé, parce qu'il y en a un bout dans l'eau.

Afin que nos sensations soient legitimes, il faut que la puissance soit bien disposée, par la perfection & la santé

de l'organe, qu'elle travaille sur son propre objet, & dans une juste distance, par un milieu qui n'aporte aucun empeschement : Quand nous voulons encore mieux examiner nos sensations, il les faut examiner par la raison qui est un juge superieur pour en corriger l'abus, & quand la verité en est suspecte il les faut purger de toutes les instances ou difficultez que l'on peut aporter pour les détruire ; Enfin on ne doit point recevoir une sensation pour veritable, qu'elle ne soit tellement évidente qu'elle ne puisse estre contestée avec raison.

On ne peut donc assez se precautionner contre le temperamment, l'inclination dominante, la tyrannie des loix & des coûtumes, & les prejugez de l'opinion vulgaire qui nous obscurcissent les idées que nous devons avoir naturellement des choses.

Le temperament de certains hommes leur fera concevoir l'idée du vin comme d'une chose tres-desagreable, & à d'autres comme d'une liqueur delicieuse ; Il y en a mesme qui ont le goût si depravé qu'ils prennent des aversions pour les meilleures choses, & qui frapez des idées d'un lapin, d'un chat, d'une souris, &c. l'image qu'ils en for-

ment offense tellement leur cerveau, qu'ils s'évanoüissent tout aussi-tost. Les differents âges font prendre les choses diversement ? Les sains ont d'autres idées des viandes & des plaisirs que les malades, les enfans que les vieillards, les sanguins que les bilieux, & ceux-cy d'autres que les melancoliques ou les pituiteux, les fameliques ont d'autres idées que ceux qui sont soûs, & ceux qui ont chaud, que ceux qui ont froid; L'inclination dominante accommode toûjours les idées des choses à sa passion; comme les Amants prennent les idées des defauts de leurs Maîtresses pour des marques de beautez, & la haine par une raison contraire, fait une tache de la beauté la plus parfaite & la plus éclatante. Ce qui a donné lieu au proverbe qui dit, qu'il n'y a point de laides amours ny de belles haines.

Par la coûtume les idées fascheuses deviennent agreables, & ce qui est amer au commencement à la fin devient doux. Par la mesme coûtume les actions de nostre Païs nous plaisent, & par une injustice tout ce qui se fait chez les étrangers mesme de plus raisonnable passe assez souvent pour barbare dans l'esprit du vulgaire.

L'opinion qu'on a une fois conceuë des choſes, & les prejugez dangereux, font preſque touſiours penſer le contraire de ce qui eſt veritable; comme celuy qui croira par une vieille opinion que les Eſpagnols ſont fins & fourbes, jugera toûjours qu'ils le voudront tromper dans le temps meſme où ils luy feront des avantages.

C'eſt pourquoy, quand il eſt queſtion de former de veritables idées des choſes, il ſe faut dépoüiller de tout prejugé, du temperamment, de la paſſion, de la coûtume, des loix, & de tout ce qui peut corrompre nos connoiſſances, afin que noſtre eſprit eſtant libre & indifferent, forme les veritables & legitimes idées des choſes.

Il n'eſt pas moins perilleux de tomber dans l'erreur par l'authorité de celuy qui nous parle, qui à cauſe qu'il eſt en reputation, ou de ſçavant, ou d'homme de bien, emporte noſtre creance, & ayant eſté ou trop credule ou méchant, il ſe ſera laiſſé ſeduire pour tromper apres les autres par ſon ignorance, ou le fera à deſſein par malice.

C'eſt par ce precepte qu'on a retranché les Hiſtoires fabuleuſes de ces hommes ſans teſtes, qui avoient les yeux au milieu des épaules; de ces peu-

ples qui avoient les oreilles traînantes jusques aux pieds, ou de ces autres qui avoient les pieds d'une grandeur si prodigieuse, que se couchant sur le dos, ils se mettoient à l'ombre du Soleil par la capacité de leurs pieds; ce qui s'est trouvé tres-faux par les dernieres navigations, & par les fideles Relations qu'on nous en a données. C'est pourquoy estant tres-facile de tromper & d'estre trompé, il ne faut pas ajoûter foy legerement à tout homme qui raconte des merveilles & des choses surprenantes, soit dans l'histoire, ou dans la description de quelque païs ou de quelque avanture; mais il faut croire seulement ceux dont nous sommes asseurez de la science & de la probité, & sur tout quand ils ont vû, ou qu'ils ont esté fort circonspects à examiner les choses qu'ils nous rapportent, ou à les décrire, & sur tout quand ils en ont fait l'experience, qu'ils sont des-interessez dans l'affaire dont il s'agit, s'ils agissent sur la foy d'autruy, ou sur la leur, & ainsi d'une infinité d'autres precautions qui nous garentissent de l'erreur où nous tomberions, si nous croyions legerement, suivant l'Escriture, qui dit, que, *Qui cito credit, levis est corde*; & Epicharmus qui asseure ce que je dis

par ces termes, *Nervos & artus sapientiæ, nil temerè credere.*

DISSERTATION III.

Des Vniversaux.

CHAPITRE I.

De l'vniversel en general.

L'Universel, suivant son étimologie, est une nature commune qui se verse & se répand sur plusieurs choses, comme la nature humaine est universelle, parce qu'elle se communique generalement & également à tous les hommes en particulier.

Je souhaitterois que l'interest qui est l'ame & le motif de toutes choses dans la vie civile, le fust aussi puissamment dans la republique des lettres, afin qu'on ne s'engageât jamais dans ces laborieuses & difficiles questions dialectiques, sans estre fortement persuadé

des avantages qu'on en doit attendre. Le *cui bono* des Sages ne peut estre mieux appliqué qu'au commencement de ces épineuses altercations dont on se devroit abstenir, si elles ont plus de difficulté que d'usage.

Le fruit qu'on doit esperer de ces obscures matieres des Universaux quand on les aura bien developées, est de regler nos conceptions sujettes à l'erreur si elles viennent à concevoir toutes choses differentes, parce que la nature les a separées & mises en differents sujets ; par exemple, si nostre esprit, voyant la blancheur separée dans la neige, dans le papier, & dans le laict, qui sont differents sujets, prend de là occasion de la concevoir differente, & d'en former des idées dissemblables, il se trompe, parce qu'il faut unir toutes les blancheurs sous une seule idée de blanc ou de blancheur par le moyen de l'universel qui represente la convenance des choses, lors qu'il en forme une idée commune, laquelle sert de fondement aux notions generales sur lesquelles sont appuyées toutes les Sciences.

Le second profit qu'on reçoit de l'intelligence des Universaux est, de pouvoir definir juste toutes choses par le genre prochain & la difference essen-

tielle, & faire de belles descriptions par les proprietez & les accidens communs ; ce qui demande la connoissance de cette matiere, qui est la veritable Introduction qui nous fait penetrer la Logique du Philosophe.

Pour diviser, il faut descendre par ordre du genre dans les especes, & des especes aux individus par les differences prochaines, ou bien diviser un sujet par ses accidents, ou un accident par ses sujets, ce qui suppose encore la doctrine de l'universel aussi bien que la demonstration qui prouve une proprieté de son sujet par la veritable cause qui est son essence.

Enfin les choses universelles sont les principes & l'objet des Sciences, puisque les choses singulieres se connoissent par la seule experience ; il est donc tres important de s'attacher fortement à connoistre leur nature : elles sont le fondement des Sciences, parce qu'estre sçavant c'est avoir des principes generaux pour discerner ; & estre adroit, c'est avoir des regles generales pour pratiquer : les principes des Sciences nous rendent les matieres intelligibles ; & les preceptes des Arts nous facilitent la production de leurs ouvrages. La raison est, que les sciences & les ouvra-

ges en particulier estant infinis, on n'arriveroit jamais à les connoistre ou à les faire, sans ces notions generales qui nous rendent les choses particulieres aussi intelligibles ou possibles, que la lumiere nous rend la couleur visible.

Un certain vieux Pedant de College mal voulu de tous les Maistres de sa profession, qu'il deshonoroit avant que de commencer ce Traité des Vniversaux qu'il faisoit durer trois mois dans son cours, ne connoissoit point de plus ingenieuse raison pour encourager ses Ecoliers à surmonter les difficultez qu'il y avoit apportées d'Ibernie, qu'en disant (ce sont ses propres termes) *Agemus deinceps de universalibus, quia sæpe sæpius in nostro cursu de iis fiet mentio.* Ce beau raisonnement est aussi recevable que celuy d'un ignorant valet Anglois, qui venant faire excuse à un Gentil-homme François qui attendoit son Maistre, luy disoit pour compliment; Monsieur, mon Maistre ne peut pas venir encore, parce qu'il ne peut pas venir incontinent, & repliquoit demy heure apres, qu'il ne pouvoit pas venir incontinent, parce qu'il ne pouvoit pas venir encore.

Mais je ne vois pas que je m'éloigne de mon sujet, & qu'il est bon d'entrer

d'abord en matiere ; & dire que l'Vniverſel, qui eſt un terme qui marque une choſe commune à pluſieurs, ſe prend ordinairement en quatre façons toutes differentes.

Premierement pour une cauſe qui produit pluſieurs effets, ſoit qu'ils ſoient de meſme ou de differente nature : comme en Phyſique, nous mettrons Dieu, le Soleil, & les Cieux, au nombre des cauſes univerſelles, parce qu'ils contribuënt à la production de tout ce qui ſe fait icy bas ſur la terre ; il n'y a rien ſi ſingulier que cette cauſe univerſelle, dans ſa nature & dans ſon action. *Vniverſale in cauſando.*

Secondement pour un ſujet dans lequel ſe rencontre pluſieurs perfections. C'eſt en cette façon qu'un grand Prince en qui la nature & la bonne éducation ont mis une infinité de perfections, paſſe pour un homme accomply & pour un eſprit univerſel qui poſſede éminemment toutes choſes, *Vniverſale in ſubjiciendo.*

Troiſiémement l'Vniverſel ſe prend pour un ſigne qui repreſente pluſieurs choſes, comme le mot & l'idée d'animal qui repreſente tous les animaux, & comme un mot equivoque qui repreſente pluſieurs choſes differentes ; par

exemple ce terme de Chien, represente un poisson, un astre, & un animal domestique; *Vniversale in significando.*

Quatriémement, l'universel est pris proprement par les Logiciens, pour une chose qui est en plusieurs, & par consequent attribuée à plusieurs (car pour estre veritablement attribué à un sujet, il faut estre dans ce sujet) *pradicari sequitur esse, vniuersale in essendo, seu prædicando.*

L'Universel, que la Logique examine contient trois choses, le nom qui exprime plusieurs choses, l'idée qui represente plusieurs choses, & la nature qui est en plusieurs. C'est pourquoy les Philosophes de l'Ecolle assez portez de leur nature aux factions, se sont divisez de sentimens sur ce sujet. Les Philosophes Stoïciens rangez sous les étendars de leur Prince Zenon Cithien, ont esté les premiers à se declarer ouvertement pour combatre les natures universelles, ne pouvant rien concevoir pour universel, qu'une conception ou une idée commune, qui representoit confusément plusieurs choses singulieres.

Dans les derniers siecles, plusieurs Philosophes appellez Nominaux sous la conduite d'Ocham, ont renouvellé

&

& soûtenu la querelle des Stoiciens, n'admettant que deux sortes d'Vniversaux, l'un naturel qu'ils appellent ainsi, parce qu'il est le mesme par tout; à sçavoir l'idée ou la conception qui represente plusieurs choses, & l'autre arbitraire qui est le nom, qui sert d'instrument commun à signifier plusieurs choses, & se nomme Arbitraire dependant de la convention des hommes qui l'ont imposé, & mis en usage pour exprimer leurs pensées, & ensuite les choses.

Ces Philosophes ont raison en cecy, de dire que les noms & les conceptions sont des signes universaux qui representent plusieurs choses. En effet, puis qu'il y a beaucoup plus de choses a exprimer ou à concevoir, que nous n'avons de noms & d'idées, on a esté obligé de donner un mesme nom à plusieurs choses, & de se servir d'une mesme idée ou conception, pour assembler dans l'esprit la convenance des êtres, que la nature a separez, pour les connoistre & les exprimer plus facilement, afin de trouver les principes des Sciences appuyées sur des conceptions universelles.

Ces Philosophes de nom seulement, s'abusent pourtant dans leur opinion;

parce qu'il s'agit icy de l'Vniversel, qui est en plusieurs choses & attribué à plusieurs choses : Or ces conditions ne peuvent convenir ny aux mots, ny aux idées, dautant que le mot n'est qu'un instrument que les hommes ont inventé pour exprimer leurs pensées ; & l'idée qu'un portrait de la chose que l'esprit forme pour la connoître ; de plus le mot n'est que dans la bouche de celuy qui parle, & l'idée dans la teste de celuy qui conçoit ; C'est donc la nature qui est dans plusieurs ; & qui doit estre attribuée à plusieurs, & par consequent universelle : comme c'est la nature humaine qui est dans Pierre, dans Paul, & dans les autres hommes, qui leur est attribuée comme une chose commune, exprimée par ce nom d'homme, & representée à nostre esprit par l'idée que nous en formons. I'adjoûte que l'Vniversel est de l'essence de ses inferieurs qui sont les choses singulieres, qu'il est l'objet de la Science, qu'il est necessaire, &c. ce qui ne peut convenir ny aux mots ny aux conceptions.

Ceux qui se sont enrolez avec la milice de Platon ou d'Aristote, ont reconnu que c'estoit la nature qui estoit proprement universelle : mais d'une maniere fort differente : Car Aristote

par la nature universelle, entendoit celle qui estoit dans les choses singulieres, & Platon a reconnu sous le nom d'idées, des natures universelles separées reellement des choses singulieres.

Ce dernier Philosophe n'a pas esté surnommé le divin, pour avoir soûtenu cette extravagance, d'admettre des idées reellement distinctes & separées des choses singulieres, lesquelles estant dépoüillées de la matiere, estoient comme des moules & des sceaux, qui s'appliquoient aux choses qui estoient formées à leur imitation, & qui precedoient leur production, comme le cachet precede la figure qu'il imprime sur de la cire.

Ces idées ou natures universelles passoient dans son opinion pour les originaux de toutes choses; de sorte que toutes les creatures n'estoient que de foibles copies & des ombres de ces idées universelles; d'où vient qu'il appelloit l'idée de l'homme αὐτανθρωπον, l'homme mesme, & les hommes singuliers, comme Pierre & Paul, &c. n'estoient que des participations de ce veritable homme, qui ne se rencontroit que dans l'idée de la nature humaine.

Les Philosophes Scolastiques disputent icy avec plus de chaleur que de fruit, pour sçavoir où Platon le Pere de ces idées les a placées, ou dans Dieu, ou hors de Dieu, comme Aristote le pretend. Les uns sont pour l'affirmative, les autres pour la negative; pour moy quoy qu'il en soit, je sçay qu'elles ne peuvent estre que tres-singulieres, si elles sont en Dieu; car estant Dieu mesme, il n'y a rien de si singulier à cause de sa simplicité & de son unité; que s'il les a reconnuës hors de Dieu, estant produites & creées, il faut de necessité qu'elles soient singulieres, puisque l'existence qui est le terme de la production, rend chaque chose singuliere. Disons plus, les natures universelles de Platon sont dans les choses singulieres, elles leur sont attribuées, & sont de leur essence, qui sont des conditions qui ne peuvent quadrer avec les natures universelles qu'il a détachées des individus.

Ce qu'il y a de vray & de bon dans cette opinion depuis long-temps bannie des Ecoles, c'est que ces idées Platoniques sont en quelque façon des causes universelles, entant que Dieu s'en sert comme de divins Originaux que ce grand Architecte de l'Vnivers a

imité en produisant ses creatures qui en sont des copies, & en ce sens, il les faut raporter à la cause universelle dont il n'est point icy question.

Il est bien vray que la doctrine des idées qui est dans Platon, est une des plus belles connoissances qui soient dans la Philosophie; mais les questions qui doivent expliquer cette sublime matiere, ne sont pas de Logique, qui n'entreprend que de regler les actions de nostre entendement, c'est pourquoy nous reservons à la Science generale, à la Physique & à la Theologie à examiner cette matiere.

On ne peut assez condamner la confusion ordinaire de la Logique des Ecoles, qui va piller dans l'objet des autres Sciences dequoy faire dans la Logique un galimatias capable de confondre l'esprit de ceux qui s'y appliquent, & qui y trouvent toute autre chose que des preceptes propres à rechercher la verité. La connoissance de ces idées, & de plusieurs autres veritez éloignées, n'est pas plus necessaire pour devenir bon Logicien, qu'il est necessaire de connoistre les parens du premier homme qui a vogué sur Mer, & le nom des Charpentiers qui ont fait les premiers Vaisseaux pour devenir bon Pilote, &

bien sçavoir la Marine ; d'où je conclus que ces Philosophes-là ont la teste bien creuse, qui y logent si mal à-propos tant d'idées, & je ne serois pas exempt du defaut que je reprens dans les autres, si j'examinois les questions d'Ecole pour un autre dessein que pour les condamner, & pour détromper ceux qui y consomment beaucoup de temps inutilement.

Il reste donc à appuyer nostre opinion, conforme à Aristote sur le debris des autres, & faire voir que l'Vniversel n'estant ny le nom, ny la conception, ny les idées de Platon, que c'est la mesme nature qui est dans les choses singulieres ; par exemple, la nature humaine qui est dans Pierre, dans Paul, & dans les autres individus, ce qui est évident, parce qu'elle est en plusieurs, attribuée à plusieurs, & de leur essence.

Toute la difficulté est de sçavoir comme la nature des choses singulieres peut devenir universelle, question que l'Ecole propose en ces termes ; sçavoir si l'Universel est un ouvrage de la nature, ou une production de l'esprit humain, *à parte rei, aut per intellectum.*

Il est si facile de terminer cette question, qui a esté faite avec si peu de fondement, que je m'étonne que de grands

esprits comme S. Thomas & le Docteur Scot ayent pû partager leurs opinions avec tant de chaleur sur ce foible sujet. Car je vous prie pour cõsiderer les choses par le bon sens, & sans aucun faux prejugé de l'Ecole, qui est-ce qui ne cõnoist évidemment, que tout ce qu'il y a dans la nature est singulier, & produit par des actions singulieres ? donc comme l'universel est opposé au singulier, il ne peut estre que la production de l'esprit, qui reünit les choses singulieres, entant qu'elles sont semblables sous une idée generale qui les dépoüille de leur singularité; Par exemple, la nature humaine est singuliere & divisée dans Pierre, dans Paul, &c. L'esprit unit tout ce qu'ils ont de commun pour en faire une nature universelle, qui est l'homme en general qui convient à tous les autres hommes en particulier.

Pour mieux entendre cette verité considerons dans l'Vniversel la matiere dont il est composé, & la forme qui le rend universel.

La matiere de l'Vniversel comprend plusieurs choses singulieres à qui la nature a donné de la convenance ou de la ressemblance, comme la blancheur de la neige, du papier, & du sucre, qui

est separée dans ces differents sujets.

La forme est l'union que l'entendement donne à cette matiere sous une idée generale de blancheur qui convient à tous ces sujets particuliers.

Cecy supposé, il est aisé de connoître que la matiere de l'Universel est un ouvrage de la nature, & la forme qui donne l'union à ces choses une production de l'esprit qui n'en conçoit que la convenance, faisant abstraction de la difference.

La comparaison qu'il faut faire de l'Universel avec un bâtiment donnera jour à cette conclusion. Car comme personne ne doute que la matiere de la maison, les pierres, le bois & le fer ne soient un ouvrage de la nature, & la forme qui est la disposition que l'Architecte leur donne un ouvrage de l'Art, il n'y a pas plus de raison de douter que la matiere de l'Universel ne soit un ouvrage de la nature, & la forme un ouvrage de l'esprit; ce qui s'explique par ces mots barbares, *Universale formaliter est per intellectum, materialiter à parte rei.*

L'Universel se fait lors que l'entendement dépoüille les choses singulieres de leurs differences individuelles par l'abstraction qu'il en fait, conce-

vant leur convenance sans prendre garde à leurs differences, qu'il compare apres avec plusieurs individus dans lesquels cette nature commune se rencontre, comme la veuë separe la blancheur du lait, de sa douceur; connoissant l'une de ces qualitez sans l'autre, quoy qu'elles soient unies réellement dans l'objet: de mesme l'esprit fait son abstraction lors qu'il conçoit la convenance des choses sans leur difference, quoy que ces deux choses demeurent unies réellement dans la nature.

Jamais il n'y a eu de questions plus infructueuses & plus difficiles que celles des Vniversaux en general. C'est pourtant icy la Pomme de discorde jettée entre les Sectateurs d'Aristote, pour semer la division & les faire s'entrequereller. L'Escole des Peripateticiens se partage en deux differentes factions, comme s'il s'agissoit de l'empire des lettres. Saint Thomas se range d'un côté avec sa docte milice pour soûtenir la vraye opinion qui tient que l'Universel formellement pris est un ouvrage de l'esprit (*per intellectum*) Scot soûtient qu'il est un ouvrage de la Nature, & s'arme de mille subtilitez pour combattre l'opinion contraire; chacun a ses Partisans & ses Defen-

seurs, il en faut venir au, qui vive. Qu'en pensez-vous ? Les raisons avancées par les deux parties s'entre-chargent comme des troupes mises en campagne ; excusez l'allegorie, elle est prise des mots Latins d'un vieux Barbon qui avoit vieilly dans les combats du College, *Digladiantur hic inter se Philosophi* ; Continuons-la, & disons que leur combat est quelquefois si rude, qu'ils font voler de la poussiere aux yeux de ceux qui les écoutent ; Ils ont au lieu de trompettes, des battemens de pieds & de mains, pour sonner la retraitte & marquer les triomphes ; on les void dans l'ardeur de la dispute suer de toutes parts & s'écrier dans le choc, comme faisoient autrefois les Barbares quand ils combattoient ; il n'y a point d'oreilles delicates, que la barbarie de leurs termes ne soit capable d'écorcher, quand ils disputent de leurs Chimeriques opinions, avec autant de chaleur qu'ils défendroient les veritez de la Religion.

Depuis que les Ibernois sont partis du Nort pour introduire dans la Philosophie ces ridicules questions, & ces disputes impertinentes qui n'ont jamais rien decidé ; on n'y a jamais trouvé le mot fin, ny découvert par cette

querelleuse methode aucune verité. Scot est-il assez subtil pour nous faire croire que la Nature rend les choses universelles ? Nous pourroit-il produire un animal au monde, qui contint réellement tous les autres animaux ? Où le logeroit-il ? N'épouventeroit-il pas le monde, par la grandeur d'un tel monstre ? L'Affrique n'en a jamais produit de tel toute monstrueuse qu'elle est. Comment peut-il soûtenir que la mesme nature humaine réelle & specifique n'est point distinguée dans Jesus-Christ, & le traître Judas ? ce qui s'ensuivroit si la nature humaine estoit réellement universelle.

L'Escole ne fait pas une question plus raisonnable, quand apres avoir définy l'Universel, ce qui peut estre attribué à plusieurs, elle vient apres à demander, si quand on l'attribuë réellement, il perd son universalité ; comme si l'homme dont l'essence consiste à pouvoir raisonner, perdoit son raisonnement quand il vient à raisonner actuellement ; & que la puissance fût détruite par l'acte qui l'établit, contre la maxime constante de la Philosophie, *à potentia ad actum valet consequentia.*

Il est temps de finir ces questions frivoles & inutiles, que j'ay voulu expli-

quer à dessein seulement de desabuser ceux qui y perdent le temps, qui seroit plus utilement employé dans une infinité de questions importantes Morales & Physiques qu'on neglige dans les Ecoles pour s'embarasser dans ces impertinentes chicanes qu'un esprit bien fait doit considerer comme des pierres d'achopement où se heurtent tous les Sophistes & les esprits mal faits, accoustumez pour l'ordinaire à remplir leur esprit de tout ce qu'un honneste & habile homme doit ignorer. On appelle cela laisser les roses & cueillir les épines.

CHAPITRE II.

De l'Vniverſel en particulier.

CE qu'il y a de plus avantageux dans la doctrine des Univerſaux, c'eſt de les connoiſtre en particulier, comme Porphire Autheur de cette matiere, qu'il a écrite pour ſervir d'introduction à la Logique d'Ariſtote, les a traitez. C'eſt pourquoy il faut d'abord en apporter une exacte diviſion.

L'UNIVERSEL, eſt ou
- Eſſentiel qui eſt, ou
  - Une partie de l'eſſéce, ou
    - Commune à des choſes de differente nature, le Genre.
    - Propre à des choſes pour déterminer le gẽre, la difference.
  - toute l'eſſence des choſes ſingulieres, & qui convient à tous les individus, l'Eſpece.
- Accidentel, ou
  - Neceſſaire & reciproque avec ſon ſujet qui vient des principes eſſentiels. Le Propre.
  - Contingent & d'inégale étenduë avec ſon ſujet. L'Accident.

Quoy qu'il y ait cinq Vniversaux comme la division precedente le justifie par les cinq differentes natures qui peuvent estre attribuées à plusieurs; Il est pourtant constant qu'à l'égard de leur étenduë ou universalité, il n'y en a que deux qui sont le genre & l'espece, ausquels les autres se rapportent estant de necessité tous genres, ou especes, suivant leur maniere d'estre en plusieurs. Tous les Philosophes tombent d'accord de cette verité, quoy qu'ils n'y prennent pas garde, en divisant les differences, les propres, & les accidens, en generiques & specifiques; mais cette reflexion a plus de delicatesse que d'utilité. Il importe grandement pour bien sçavoir la Logique de reduire ses preceptes au sens Physique pour en connoistre mieux la valeur & l'usage; Car la Logique qui regle nos connoissances, doit verifier ses preceptes sur la nature des choses comme elles sont réellement dans le monde, autrement elle feroit de fausses copies des estres, & qui seroient sans aucun fondement, à cause que la verité est dans l'esprit par rapport à son objet.

Disons donc que comme il y a une matiere commune à tous les estres Physiques, qui est le fondement de

leur convenance, la Logique en fait le portrait par le genre qui exprime une chose commune à des natures differentes; par exemple, l'animal à l'égard de l'homme & de la beste.

Cette matiere commune est determinée, distinguée, & annoblie par sa forme; de mesme le genre, par la difference, qui le determine & le limite à une certaine espece. Exemple, le raisonnable, la matiere & la forme font le tout Physique, ou l'essence de la chose, & la Logique en fait le portrait par l'espece. Exemple, l'homme à l'égard de Pierre & de Paul. Les choses naturelles ont leurs accidens propres & inseparables, qui sont des suites necessaires de l'essence, cette proprieté est exprimée en Logique par le propre.

Les mesmes choses estant revestuës d'accidens contingents, la Logique prend l'accident Logique pour l'exprimer par le mesme terme; ainsi le genre marque la convenance des estres; la difference, ce qu'elles ont de determiné; l'essence, leur nature; le propre, les proprietez qui la suivent, & l'accident, exprime les accidens dont elle est revestuë.

Du Genre.

LE genre n'est rien autre chose qu'une partie de l'essence commune à des choses de differente nature, comme l'animal à l'égard de l'homme & de la beste, la couleur à l'égard du blanc & du noir. Le Logicien s'en sert pour exprimer la convenance des choses qui sont de differente nature.

Le genre se divise en plusieurs especes, par le moyen de ses differences qui le determinent à estre une telle nature. Il ne contient ses especes & ses differences qu'en puissance seulement. C'est à dire, qu'il leur peut estre attribué comme une chose plus generale : il les contient confusément, en ce qu'il peut estre connu sans ses especes & ses differences ; car on peut bien par abstraction de l'esprit concevoir l'animal en general, sans concevoir ny l'homme ny la beste, ny le raisonnable, ny l'irraisonnable.

Il ne faut pas pourtant penser que la difference constitutive & essentielle qui établit le genre, n'y soit contenuë actuellement & essentiellement ; par exemple, le sensitif dans l'animal, car comment concevroit-on l'animal sans

concevoir un vivant sensitif par son essence?

Le genre est ou souverain & generalissime, quand il n'en a point au dessus de soy & qu'il se communique à tous les autres genres qui sont au dessous de luy, comme la substance en general à l'égard de toutes les substances. La quantité à l'égard de toutes les quantitez particulieres, & ainsi des autres categories: ou subalterne & moyen, quand il y a des genres au dessus, & au dessous de luy comme le corps vivant dans la categorie de la substance: ou inferieur & dernier, qui a tous les autres genres au dessus de luy, mais qui n'en a aucun au dessous. Exemple, l'animal, à l'égard de l'homme & de la bonté.

Il faut encore observer que les genres subalternes & derniers sont genres & especes, genres au respect des inferieurs, & especes au regard des genres superieurs.

Tout cecy peut estre facilement entendu par la comparaison d'une race. Par exemple. Prenons depuis Adam jusques à Noé, & supposons qu'il n'ait point eu d'enfans. Adam est pere seulement, ses descendans sont peres & fils tout ensemble, jusques à Noé qui

dans nostre supposition seroit fils seulement, & ne seroit pas pere; de mesme dans la division suivante nommée Arbre de Porphire dans les Ecoles, la substance est genre seulement; c'est à dire, genre souverain, & l'homme espece seulement; le reste des attributs essentiels contenus entre ces deux degrez sont genres & especes tout ensemble à l'égard de leurs inferieurs & superieurs. La suivante division de la substance en abbregé est icy necessaire pour l'intelligence des Universaux. On a de coustume de la nommer l'Arbre de Porphire, comme il se verra dans l'Estampe cy-apres.

De la Difference.

LA Difference est cette partie de l'essence qui sert à déterminer le genre, & qui avec luy compose l'essence. Par cette définition on peut condamner la fausse division des Ecoles qui se fait en difference essentielle, propre, & accidentelle; car les deux dernieres differences ne sont point compriſes sous le second Universel, mais elles se rapportent au quatriéme & cinquiéme.

La difference est, ou generique, par

laquelle un genre est distingué de l'autre, comme corporel, sert à discerner les corps des esprits ; ou specifique, qui distingue une espece de l'autre. Exemple, le raisonnable rend l'homme different de la beste.

Je ne fais pas icy mention de la difference numerique, ou individuelle, qui sert à établir & à rendre les choses singulieres ; car il n'est icy question que de la difference universelle. Les differences ont cela de particulier, qu'elles divisent les genres superieurs, en établissant les especes inferieures par leur opposition, qui est le fondement de la division. Ces mesmes differences doivent estre positives & réelles, quoy que l'esprit humain tres-borné dans ses connoissances, se contente d'en établir une par la negation de l'autre, comme il arrive en divisant l'animal en raisonnable & irraisonnable, & l'estre en increé & creé, alors la difference negative dans le nom seulement doit estre positive dans l'espece qu'elle établit veritablement comme une partie de son essence ; car la negative qui est un non-estre, ne peut établir l'estre.

Les differences essentielles & specifiques sont cachées si avant dans le

fonds des estres, & nostre esprit est fort attaché aux dehors & aux accidens qui les environneut, & qui pour estre plus sensibles entrent plus facilement dans ses pensées. C'est pourquoy on les connoist rarement, & de tous les animaux avec qui nous avons une nature commune, & qui sont tous les jours devant nos yeux, nous ne connoissons encore que la difference essentielle de l'homme: Mais quand on ignore la difference essentielle, on met en sa place les proprietez, qui en sont des suites necessaires, ou à leur défaut, un grand nombre d'accidens qui servent à distinguer une chose de toute autre, & à la définir ou décrire.

Les differences essentielles aussi-bien que les proprietez ne reçoivent ny plus ny moins, c'est ce qui me fait dire qu'un homme n'est ny plus ny moins raisonnable ou risible que l'autre, quant à l'essence ou à la puissance de raisonner ou de rire.

De l'Espece.

L'Espece contient toute l'essence de ses inferieurs, & sert à exprimer une nature commune à tous les individus, qui la participent. Exemple, l'hom-

me à l'égard de Pierre, de Paul, & des autres hommes, ou le cheval à l'égard de tous les autres chevaux.

C'est une maxime indubitable, que l'espece ne reçoit point le plus & le moins. Exemple, tous accidens qui se rencontrent dans un sujet ne changent point l'essence ; ainsi le Geant & le Nain sont de la mesme espece, & participent également l'essence de la nature humaine qui est commune à l'un & à l'autre pour les rendre également hommes.

Les Philosophes chimeriques continuent leurs impertinentes questions aussi bien sur l'Vniversel en particulier, qu'en general, lors qu'ils demandent icy si une espece peut estre conservée dans un seul individu, & le genre dans une seule espece ; question aussi ridicule que de demander, si on peut faire une communauté d'un seul homme, une armée d'un seul soldat, ou une Republique d'un seul Citoyen ; d'où vient que ces faux Doctes font soûtenir à leurs Ecoliers, que le Soleil, la Lune, le Monde, le Phœnix, s'il y en a un comme le rapporte Herodote, sont des especes, & des natures universelles. Ce qui paroist manifestement faux à tous les esprits de

bon sens, qui les voyent tellement singulieres & déterminées à une seule chose, incommunicable à toute autre, qu'il est impossible de les concevoir comme des estres, qui marquent necessairement l'universalité & la convenance de plusieurs choses separées dans la nature.

Si quelque esprit bien fait, & qui se soit défendu de leurs piperies, les veut desabuser & leur prouver manifestemẽt qu'ils sont dans des erreurs grossieres, de prendre un opposé pour l'autre, confondant ce qui est universel avec ce qui est singulier; alors ils se veulent sauver par les faux-fuyants d'un miserable *distinguo* de College mal entendu, & encore plus mal appliqué, disant, qu'à la verité ces choses ne sont pas universelles physiquement ou réellement, mais bien logicalement & par le discours de la raison, qui est la mesme chose comme s'ils disoient phantastiquement & faussement. Car, je vous prie, un esprit bien reglé par la Logique, & veritable dans ses conceptions, peut-il se representer les choses comme elles sont, se representant des choses veritablement singulieres comme des choses universelles? Une connoissance de cette nature, est une fausse & vaine

conception de ce qui n'est pas, & ne peut estre. Car la nature ne peut souffrir la pluralité des choses susdites qu'elle a renduës singulieres, comme l'experience le démontre.

S'il est vray que les individus sont les inferieurs de l'espece, il en faut dire un mot en passant. Les choses singulieres telles que sont toutes les creatures dans le monde, sont appellées par les Logiciens individus, parce qu'elles ne sont point divisées en elles-mesmes, & qu'elles sont divisées de toute autre chose. Par exemple, Cesar est divisé de Scipion, & indivisible en soy-mesme par sa propre individuation qui le détermine & qui le rend incommunicable à tout autre homme qu'à soy-mesme, parce que Cesar ne sera jamais Scipion, & Scipion sera toûjours different de Cesar.

Il y a deux sortes d'individus, l'un est determiné & limité, comme Pierre, l'autre est vague & sans détermination comme quelque homme, un cheval. Celuy-cy, quoy qu'il ne contienne essentiellement qu'une seule chose, peut pourtant estre attribué à plusieurs, mais separé, & l'un apres l'autre; ce qui a fait tomber certains Ergoteurs de College dans cette erreur de soûtenir que

cet individu vague estoit universel; ce qui enferme une contradiction manifeste dans les termes qui servent à proposer la question.

Je croy que ceux qui ont obscurcy la Logique de telles chicannes, ont le mal-heur de ne faire presque jamais aucune question qui ne soit une marque de leur aveuglement & de leur folie.

Je supplie icy le Lecteur de se ressouvenir que ces Nations barbares, & ces peuples du Nord, qui inonderent l'Empire Romain, y porterent avec eux non seulement la desolation & la corruption des bonnes mœurs, mais ils y semerent encore la barbarie par tout.

Je vous asseure qu'il n'en est pas moins arrivé dans l'empire des lettres depuis que les Ibernois peuples du Nord & Oysons sauvages, sont venus ravager & gaster ce qu'il y avoit de bon sens & de belles & utiles connoissances dans la Philosophie: depuis ce temps le royaume des Sçavans est au pillage & tout desolé, les Muses y sont deshonorées, les honnestes gens offensez par la dureté des termes qu'on y employe, les tenebres y sont si épaisses, que toute sorte d'extravagance s'y sauve à la faveur de l'obscurité.

Le

Le langage ordinaire de ces Dogmatiſtes qui devroit eſtre le plus clair & le plus expreſſif y eſt devenu le plus ſterile & le plus ſauvage de tous, la Sçience n'y paroiſt plus dans ſon jour. On a tant querellé la verité dans les Ecoles depuis quelque temps, on luy a tant fait voler de pouſſiere aux yeux, & tant battu des mains pour l'épouventer, & la faire ſortir, qu'apres toutes ces huées, elle a eſté obligée pour ſa ſeureté & ſa conſervation de ſe retirer chez les honneſtes gens du monde, chez les Sçavans du Siecle, d'établir ſon ſejour dans le Cabinet des gens de Lettres, où elle trouve de la douceur, de la civilité, & du repos; on la traite civilement, on luy parle agreablement, & cette curioſité honneſte avec laquelle on l'interroge, luy fait découvrir mille belles queſtions inconnuës dans les Colleges. Vn galant homme de mes amis diſoit, qu'elle eſtoit allée demander juſtice à ce grand Chancelier Protecteur de l'Academie Françoiſe; qui l'a favorablement écoutée, & qui l'a recommandée à cette ſçavante & Illuſtre Compagnie dont il eſt le Chef. Auſſi-toſt ils luy ont donné des ornemens; & elle ſe trouve ſi bien chez les Curieux Phyſiciens, & dans pluſieurs

autres belles Assemblées de Sçavans, qu'elle y demeurera eternellement.

Du Propre.

LE Propre ou la proprieté est un accident qui vient des principes essentiels de son sujet, dont il est inseparable, & qui s'attribuë universellement & reciproquement avec l'espece à laquelle il convient, exemple; Le risible à l'égard de l'homme, ou la convenance à l'égard du bien; car on dit fort bien que tout homme est risible, & que tout ce qui est risible est homme; que tout bien est convenable, & que ce qui est convenable est un bien.

Quoy que le Propre soit réellement inseparable de son sujet, neanmoins l'esprit par abstraction le peut separer en concevant l'essence simplement sans s'attacher à cette proprieté, comme il est facile de se representer l'homme comme un animal raisonnable, sans se representer qu'il est risible. Il ne faut pas dire la mesme chose des genres, des differences & des especes, lesquels comme parties essentielles, entrent dans la conception de leurs inferieurs.

Le Propre dans une signification moins exacte, se peut prendre en qua-

tre manieres, dont les trois premieres sont differentes de celle qui constitue le quatriéme Vniversel, dont il est icy question.

La premiere signification nous donne une proprieté qui convient à toute une espece, mais non pas à elle seule. Exemple; La Proprieté que l'homme a d'estre mortel, qui luy est commune avec les autres choses vivantes.

La seconde façon nous donne une proprieté qui convient à la seule espece, mais non pas à tous ses individus, comme à l'homme d'estre Orateur, Philosophe, ou Medecin.

La troisiéme façon nous marque une sorte de proprieté qui convient à une seule espece & à tous ses individus; mais non pas en tout temps, comme à l'homme de devenir blanc dãs la vieillesse, qui est suivie de la froideur & de la secheresse de son cerveau, & au Cygne de chanter en mourant: que s'il se rencontre quelques animaux qui blanchissent, comme les chevaux gris & les oyseaux dans les païs froids; cela est extraordinaire & ne doit point tirer à consequence contre cette troisiéme proprieté de l'homme, qu'il n'est pas question d'établir icy en Logique, mais seulement de recevoir pour un exple.

La quatriéme & derniere proprieté dont nous entendons icy parler, & qui comme nous venons de dire, se prend seule pour le quatriéme Vniversel, est celle qui convient à toute l'espece, à elle seule, & toûjours, comme la puissance de rire à l'homme, de hannir au cheval, ou de croacer au corbeau; ce qui ne se doit entendre de l'acte qui suit cette puissance de rire, puis qu'elle est un pur accident. Si on dit de quelques hommes cõme on a dit de M. Crassus, qu'ils n'ont jamais ry, ils n'ont pas esté pour cela moins risibles de leur nature; que Democrite ou Lepide, ces grands rieurs de l'antiquité.

Les trois premieres proprietez doivent estre rangées avec l'accident commun, puis que le veritable caractere du quatriéme Vniversel, c'est de convenir universellement & reciproquement à son sujet, ce qui ne convient à aucune de ces trois premieres proprietez.

De l'Accident.

L'Accident est ce qui se rencontre dans un sujet, qui ne fait pas partie du sujet, & qui en peut estre separé sans sa destruction, & qui est pour l'or-

dinaire contingent & toûjours d'inégale étenduë. Exemple. La blancheur à l'égard de la muraille, la ſcience à l'égard de l'homme.

S'il ſe rencontre des accidens inſeparables, comme la blancheur de la neige, & la noirceur du corbeau, il ſuffit pour eſtre reduits ſous le cinquiéme Vniverſel, que ces accidens ſoient d'inégale étenduë avec leur ſujet.

La mort, la maladie, le peché, un embraſement, les tenebres, &c. que le vulgaire appelle des accidens, ne ſont que des privations qui ſe doivent ſeparer de l'accident qui eſt un eſtre poſitif & veritable.

C'eſt aſſez traité des Vniverſaux, & des chicanes qu'il a fallu condamner. Je m'apperçois qu'il me ſeroit dangereux de tomber dans les défauts que je condamne, en attaquant ſi ſouvent les erreurs des Ecoles, & que je pourrois reſſembler à ces Medecins qui prennent des maladies contagieuſes en travaillant à les guerir, ou à ces hommes qui ſe ſoüillent en voulant nettoyer les autres: ma Logique ſe trouveroit ſi heriſſée d'épines & ſi couverte de pouſſiere ſi je continuois, que je me trouve obligé contre mon premier deſſein, d'épargner la refutation d'une

infinité d'erreurs qui tombent assez d'elles-mesmes, & de plusieurs questions qui deviennent ridicules, par le simple estat de la question.

DISSERTATION IV.

Sur les Categories d'Aristote.

CHAPITRE I.

De l'utilité, de la définition & du nombre des Categories.

L'Incomparable Aristote reconnu dans tout le Christianisme pour Prince des Philosophes, ayant fait dessein de faire part à sa posterité de toutes les riches connoissances qu'il possedoit, n'a pas crû pouvoir donner une plus belle entrée à sa Philosophie, que de mettre à la teste de sa Logique, & de tous ses autres Ouvrages, ce celebre traité des Categories. C'est pourquoy les fideles Peripateticiens les ont receuës en ho-

ritage comme les plus precieux meubles du Licée, & comme un riche tresor qui contient en abbregé toutes les Sciences humaines. Ce sont, disent-ils, les dix bastions ou ramparts qui servent à flanquer l'ouvrage d'Aristote, & qu'il faut conserver & défendre avec autant de chaleur que l'on feroit la Patrie & les Autels.

Il ne pouvoit à la verité plus heureusement commencer ny pour luy ny pour ses Sectateurs, que par la découverte de l'Estre en general, & de toutes ses parties, qui sont clairement & nettement distinguées par les Categories. Quiconque en aura une parfaite connoissance, y rencontrera expliqué par ordre & sans confusion, le grand nombre des creatures differentes que Dieu a mises dans l'Univers, & il y trouvera le moyen de les discerner si nettement, que l'esprit ne les confondra jamais: mais descendant des choses generales aux particulieres, & remontant des particulieres aux generales, il acquerrera par ce moyen la facilité de bien concevoir toutes choses.

Ces considerations ont obligé le Philosophe à commencer par les Categories pour découvrir à l'entendement

comme en abbregé & d'une premiere veuë toute l'étenduë des choses intelligibles où il se doit appliquer. C'est pourquoy comme elles sont la premiere partie de la Logique; elles servent à regler nos conceptions, qui pourroient tomber dans l'erreur, si nous ne separions par les Categories les choses differentes que la nature a confonduës & mises dans un mesme sujet.

En effet, il semble que la nature ait eu envie de cacher un si noble tresor qu'est la verité, & que pour nous mieux tromper, elle ait formé deux desseins opposez, l'un en separant les choses semblables dans differens sujets; & l'autre en assemblant dans un mesme sujet des choses differentes.

Ces deux surprises sont également dangereuses pour nous tromper; afin d'éviter la premiere nous avons eu recours aux Universaux, qui ont uny les choses semblables que la nature a separées; pour éviter la seconde, nous avons besoin des Categories, qui separent dans nostre esprit les choses differentes que la nature a conjointes.

Si les Categories sont necessaires pour bien concevoir en separant les choses differentes que la nature a con-

fonduës, elles ne sont pas moins necessaires pour bien juger & pour former de veritables propositions ; car quel moyen plus asseuré peut-on prendre pour voir si une chose convient ou ne convient pas, que par les divisions generales de l'estre appellées Categories ? Outre cela la convenance & la difference qui s'y rencontrent si clairement, nous avertissent quand nous devons faire des propositions affirmatives ou negatives.

Quant au raisonnement, il ne dépend pas moins des Categories qui nous apprennent par les exactes définitions & divisions des choses, à choisir des moyens pour bien démontrer toutes sortes de conclusions ; enfin, la Methode s'en sert tres-avantageusement pour la resolution & pour la composition des matieres qu'elle veut ordonner.

Celuy qui voudra connoistre exactement les avantages & le fruit, qu'on doit attendre des Categories bien entenduës, doit considerer que l'esprit humain n'a que deux obstacles qui l'empeschent d'arriver à sa fin, qui est de connoistre parfaitement la verité ; sçavoir, la multitude des estres creez & leur confusion naturelle. Pour

éviter ces deux empeschemens, il faut se servir des Categories qui nous font éviter la multitude en rapportant toutes choses à l'estre general, & puis à la substance, & à l'accident, & apres aux dix genres souverains qui comprennent par ordre cette infinité de choses differentes dont la nature est remplie. Mais de peur que dans ces reductions generales ou assemblages de tant de choses differentes, il ne se rencontrât de la confusion, l'esprit a disposé les choses dans un si bel ordre par les Categories, qu'on ne doit plus craindre de les confondre, tant à cause de leur ordre, que des differences qui servent à les distinguer.

Disons donc que l'esprit fait par les Categories ce que fait un fameux General d'armée par les regles de l'Art militaire; quand il y a une nombreuse armée à conduire laquelle est composée de plusieurs Nations differentes. Par exemple. Supposons qu'il y ait un seul Monarque absolu dans toute l'Europe, comme on le peut esperer de nostre invincible Louys Dieu-donné, lequel apres avoir formé le genereux projet de détrôner le Turc, d'arborer la Croix sur toutes les terres Mahometanes, ait fait assembler une armée

d'un million d'hommes, composée de toutes les dix Nations qui partagent l'Europe.

Ce sage Conquerant rencontreroit dans la conduite d'une telle armée, deux obstacles, la multitude de tant d'hommes de differentes Nations & de divers langages, & leur confusion; Pour éviter cette multitude & confusion, l'Art militaire, qu'il sçait mieux que tous les autres Monarques du monde, luy feroit reduire toute cette armée sous le commandement d'un sage Chef qui en seroit le Generalissime, comme nous l'aurions en sa magnanime personne. Il pourroit partager apres le commandement à deux Generaux invincibles tels que sont le Prince de Condé, & le Mareschal de Turenne, qui pour mieux commander cette armée auroient dix Lieutenans generaux sous eux, Chefs de chaque Nation, Françoise, Espagnole, Italienne, Allemande, &c. qui se feroient obeïr par autant d'Officiers subalternes qu'il en seroit necessaire pour porter les premiers ordres à toute cette nombreuse milice, & la rendre victorieuse en executant les ordres d'un si illustre Conquerant.

Il en est de mesme de nostre esprit

c'est un Conquerant qui veut soûmettre la verité à ses connoissances; mais pour y arriver, il se trouve embaraslé d'une multitude effroyable, & d'une horrible confusion de choses differentes, il faut qu'il surmonte ces deux obstacles. Pour détruire le premier qui est la multitude, il rapporte toutes choses à l'estre en general, qu'il fait Generalissime de toutes ses connoissances; il luy soûmet deux Generaux, la substance & l'accident, qui ont pour Lieutenans generaux autant de genres souverains, qu'il y a de Categories, qui de peur de confusion contiennent par ordre & dépendance les genres subalternes, les especes & les individus.

C'est donc ainsi que dans la guerre & dans la recherche de la verité on a trouvé le secret d'éviter la multitude & la confusion qui nous empeschent de faire reüssir nos desseins.

Aristote & plusieurs grands hommes apres luy ont fait une si grande estime des Categories, qu'ils ont bien osé dire, qu'avec elles on peut devenir sçavant, & que sans ce secours, on ne le peut; & le Philosophe qui en est l'Autheur se vante entre toutes les connoissances qu'il a euës, principalement de l'ordre avantageux des Categories;

parce qu'elles contiennent dans leurs divisions, non seulement toutes les choses qui sont au monde tant en general qu'en particulier, mais encore les termes dont tous les discours & les livres sont remplis : avec toutes les conceptions que l'esprit est capable de former.

Pour moy je suis d'avis que ceux qui n'ont pas le temps d'apprendre toute la Logique, doivent au moins sçavoir les Categories pour se rendre toutes sortes de matieres intelligibles, & pour les pouvoir developer plus facilement.

Cependãt il ne faut pas tant vanter les Categories, qu'on nous fasse la reproche que l'on faisoit au Peripateticien Herminus, en luy disant, qu'il parloit si avantageusement des Categories, qu'il meritoit bien dix Categories, c'est à dire, dix accusations touchant cette doctrine, qui n'est pas sans reproche.

Il est temps de commencer les Categories, on ne sçauroit assez tost posseder les bonnes choses, il faut que nôtre esprit impatient moissonne abondamment dans une si riche matiere dans laquelle toutes les creatures sont contenuës comme dans un cercle, & qu'apres les tenebreuses questions des

Universaux, il viennè dans le beau jour que luy peuvent rendre les Categories; pour un peu de travail, on emportera une tres-ample recompense; en un mot, par les Categories on débroüillera le cahos & la confusion de toutes les connoissances humaines.

Categorie, est un terme Grec, qui en la Langue originelle signifie accusation. Les anciens Philosophes s'en sont servis pour exprimer les divisions generales de l'estre en toutes ses parties, parce qu'en ses divisions les choses y sont mises dans un si beau jour, qu'elles s'accusent elles-mesmes, & disent ce qu'elles sont. Comme dans nos accusations nous voyons un ordre & une liaison des procedures, pour mettre au jour les actions criminelles qui sont cachées: de mesme ces divisions disposent les choses naturellement cõfuses & embroüillées dans un si bel ordre, & avec une si forte liaison, qu'il faut de necessité qu'elles se produisent & se fassent clairement voir à l'esprit. Dans cette disposition-là les choses naturelles quoy que muettes, ne laissent pas de parler par le langage des termes qui servent à les exprimer, & qui sont comme des inscriptions pour nous dire ce qu'elles contiennent.

Categorie dans son exacte définition n'est rien qu'une exacte division d'un genre souverain en toutes ses parties, ou bien un ordre de plusieurs choses de mesme nature contenuës sous leur genre souverain, comme sous leur principe de connoissance. Par exemple, toutes les substances en particulier sous la substance en general, toutes les qualitez sous la qualité, toutes les actions sous l'action en general, &c.

Les Philosophes ont suivy deux grands chemins qui sont battus de tout le monde, pour arriver à la découverte de la verité plus seurement. Le premier est des Universaux ; Le second est des Categories ; par l'Universel ils ont ramassé la convenance des estres créez pour en faire des genres & des especes ; par les Categories ils ont cherché la difference des choses pour les distinguer en certains ordres ; & dans ces ordres ils ont encore mis des convenances qu'ils ont divisées par des differences pour mieux expliquer la nature des choses ; semblables en cela à de parfaits Anatomistes, qui pour mieux examiner la structure & la composition du corps humain, le diviseroient & en mettroient à part toutes

les parties de mesme nature, comme les chairs, les os, les muscles ensemble, & apres regarderoient la diversité de toutes ces choses ensemble l'une apres l'autre, distinguant par ordre tous les os, toutes les veines & tous les nerfs en faisant voir leur disposition naturelle, & de quelle maniere ils sont distinguez; C'est ce qui arrive dans les Categories, où toutes choses sont si justement ordonnées & partagées, que l'esprit les discerne facilement.

Le nombre des Categories est fort contesté dans l'Ecole, les uns n'en admettent qu'une, qui est celle de l'estre en general, comprenant sous cette division generalement toutes les choses qui ont existence, mesme Dieu qui en est le Createur. C'est l'opinion de Raimond Lulle & de plusieurs autres; quelques-uns ne comprennent en cette division que l'estre creé seulement.

La seconde opinion admet deux Categories, l'une qui comprend la substance & l'autre l'accident, comme deux genres souverains, reduisant la quantité, la qualité, l'action, la passion, la relation, l'où, le quand, la scituation & l'avoir sous l'accident en general; d'autres n'en veulent que trois; la substance, l'accident, qui com-

prend la quantité & la qualité, & les modes ou manieres d'estre, qui comprennent les autres accidens impropres; d'autres en font quatre, sçavoir la substance, la quantité, la qualité & la mode.

Pitagore reduisoit tout à deux Categories, l'une du bien, l'autre du mal: mais il se trompoit, parce que le mal qui n'est rien, n'a pas besoin de Categorie.

Le nombre ordinaire est moins appuyé de la raison que de l'authorité d'Aristote, qui a admis dix Categories; sçavoir de la substance, de la quantité, de la qualité, de la relation, de l'action, de la passion, du lieu, du temps, de la scituation & de l'avoir. La raison de ce nombre est que la nature a assemblé & confondu dix choses differentes dans chaque sujet. Par exemple, dans Pierre, qui y doivent estre distinguées, de peur que nostre esprit ne se trompe en concevant l'une pour l'autre, car il y a des choses qui sont essentielles au sujet; comme d'estre substance, corps, vivant, animal, homme, Pierre, cela se met dans la Categorie de la substance. Il y a des accidens qui donnent de l'étenduë au sujet, c'est la quantité: il y en a

qui le perfectionnent ou le déterminent, ce sont les qualitez ; qui le font agir, c'est l'action, pâtir ou recevoir, c'est la passion ; estre dans un espace déterminé, c'est le lieu ; estre dans un temps, c'est le quand ; qui marquent le rapport & l'ordre des parties de son corps, c'est la scituation, & les choses qui sont autour de luy, c'est l'avoir ; ajoûtez que toutes les questions qu'on peut faire sur les choses singulieres, & tous leurs attributs se rapportent à ces dix Categories, dans lesquels ils sont contenus par ordre.

Il est pourtant vray qu'il n'importe pas quel nombre on fasse des Categories, pourveu que l'on divise exactement toutes choses, que ce soit par une seule division, par deux, par trois, par quatre, ou par dix, qui est le nombre le plus receu des Peripateticiens : cela est indifferent pourveu que l'esprit distingue & separe ce qui doit estre distingué. Revenons à nostre comparaison precedente des Categories avec une armée ; qu'on n'en fasse qu'une à l'égard du Generalissime, deux à l'égard des deux Generaux, ou dix Corps d'armée separez, eu égard au Lieutenant General de chaque Nation ; tout cela est indifferent pourveu qu'on

remporte la victoire; de meſme qu'il importe peu au Logicien quel nombre de Categories il établiſſe, pourveu qu'il évite l'erreur & la confuſion, & qu'il découvre la verité qui eſt la victoire que ſon eſprit ſe propoſe pour le fruit de ces diviſions, qu'il nous faut maintenant examiner apres avoir expliqué en peu de mots les Antepredicamens d'Ariſtote, qui ſont comme les Enfans perdus qui precedent l'armée Peripateticienne, comme les Poſtpredicamens ſont le bagage, ou les Goujats qui la ſuivent.

Apres avoir accordé par grace aux Peripateticiens de l'Ecole, la diviſion de l'eſtre en dix genres ſouverains pour trouver le cher nombre des dix Categories, qui eſt neceſſaire pour ſauver l'authorité de leur Maiſtre Ariſtote, ils ne manqueront pas de nous vouloir perſuader que l'eſprit y pourra loger clairement & ſans confuſion les idées de toutes choſes.

Cependant à conſiderer les conditions qu'ils requierent pour qu'un eſtre ſoit eſtablé dans quelqu'une des Categories (excuſez le mot d'eſtablé puis qu'il eſt du Philoſophe Ammonius) je trouve qu'ils donnent temerairement l'excluſion à pluſieurs choſes, & qu'ils

sont fort injustes dans la distribution de leurs départemens.

Premierement ils ont si fort reserré les Categories, qu'ils n'y peuvent loger l'estre en general, l'unité, la verité, la bonté, & tous les autres termes transcendentaux qui conviennent à toutes les Categories, & ne sçauroient entrer dans aucune; d'où vient qu'on leur peut reprocher qu'ils les ont laissez toûjours errans & vagabons comme esprits folets, qui n'ont pas esté encore ces precipitez. Que leur ont fait les Antepredicamens pour estre éternellement à la porte des Categories, & les Postpredicamens pour estre toûjours à la suite des mesmes Categories, sans jamais pouvoir entrer dans leurs Palais?

Les negations, les privations, les centaures, les chimeres & tels autres animaux fantastiques qui ne sont pas incomus dans les Colleges, se voyant exclus des dix Categories qui ne reçoivent que des estres réels, solliciteront quelque charitable Professeur Ibernois de leur excogiter une onziéme Categorie pour leur servir d'habitation ou d'Hospice au défaut des Palais d'Aristote. En effet, la raison des Peripateticiens a grand tort de

placer avantageusement dans les Categoriés les estres réels qui ne sont que ses enfans adoptifs, pour en bannir toutes les fixions & les dénominations qui sont ses propres enfans, qui doivent bien heriter d'une nouvelle Categorie pour leur conservation.

J'entens les parties soit essentielles comme le corps & l'ame, ou integrantes, comme la teste, les bras, le cœur, qui demandent à joüir du privilege de leur tout, dont elles ne sont pas differentes pour entrer directement dans les Categories, & n'y estre pas mises (*reductitiè*) comme des brebis égarées, qu'on ramene dans leur troupeau à coups de foüet : Quel affront est-ce que les differences ont fait à la raison, à qui elles donnent le discernement de toutes choses pour estre seulement placées dans les Categories (*indirectè*) c'est à dire de travers?

On n'a garde d'y souffrir les termes équivoques, parce que ce sont des fourbes qui cachant plusieurs natures differentes sous un mesme nom, pourroient surprendre & tromper les Peripateticiens ignorans. Leur Politique Dialecticienne les oblige d'en bannir les Villes, les Royaumes & les Empires, parce que ce sont des

estres par accident.

Tous les reproches precedens, ne sont rien en comparaison de l'injustice que les Philosophes de l'Ecole font à Dieu, qui est veritablement par tout, & pourtant qu'ils ne peuvent souffrir dans la Categorie de la substance, quoy qu'il subsiste par soy, & que les substances créés ne subsistent que par son moyen. Quoy ils pretendront parce que la substance Divine est infinie ou immense, qu'elle ne pourra compâtir avec des substances bornées? Et moy je répons que c'est à cause de l'immensité de Dieu, que non seulement il est en luy-mesme: mais qu'il est encore dans tout estre creé. J'ajoûte de plus, que comme les Categories ne sont que dans l'esprit, il ne fait aucune injure à Dieu, en le concevant par une idée commune avec les creatures, qui servent de portraits pour nous representer ce divin Original. D'où je conclus que le Logicien ne fait non plus de tort à Dieu en le mettant au nombre des substances Categoriques, que le Physicien en le mettant au nombre des causes, & des moteurs des choses naturelles.

Quand je vois les Aristoteliciens refuser le droit de Citoyen Categorique à tant de sujets, je pense qu'ils

font grand tort au Prince des Philosophes, qui avoit assez d'ambition pour n'estre pas faſché de voir accroistre son empire en naturalisant dans les Categories ce que ses Sectateurs en bannissent.

Quant à la distribution des Categories, la substance a juste raison de se plaindre qu'estant le seul estre solide, & veritable, la base, l'appuy, & le fondement des accidens (supposé mesme qu'il y en ait) cependant elle n'aura qu'un seul département; & l'accident, non content d'estre à ses pieds ou à ses costez quelque foible qu'il soit, il levera la teste, & par une fecondité injurieuse à la substance, produira neuf genres souverains, qui dans l'esprit des Peripateticiens iront du pair avec elle, & ne se voudront loger que dans des lieux separés; c'est bien à ces miserables, (où quand, scituation & avoir) à faire insolemment comparaison, & à vouloir vivre Aristocratiquement avec la substance leur souveraine. Rendons à chaque chose l'honneur qui luy appartient, & finissant de condamner ces inepties, examinons les Antepredicamens d'Aristote.

CHAPITRE II.

Des Antepredicamens, & de la Categorie de la substance.

ARISTOTE attend sous le nom d'Antepredicamens les termes dont la connoissance est necessaire pour l'intelligence des Categories ou predicamens. Il en admet quatre, les Paronimes ou dénommez, les Sinonimes ou univoques, les équivoques & les Analogues, dont il nous faut traiter separément.

Lors qu'il compare la substance avec les accidens qu'elle soûtient, il a consideré qu'elle en emprunte son nom; c'est pourquoy il a traité des Paronimes ou dénommez, comme l'homme docte emprunte son nom de la doctrine.

La dénomination est ou interne ou externe; l'interne est celle qui se tire d'une forme qui est dans le sujet dénommé, comme le vertueux prend son nom de la vertu qu'il possede interieurement; mais si nous disons qu'il est honoré des hommes, cette dénomination luy convient par un honneur qui est

est dans ceux qui l'honorent, & non pas en luy.

Toute denomination externe en suppose une interne, comme un homme ne peut estre appellé honoré, s'il n'y en a d'autres qui soient appellez honorans.

Jamais un sujet ne reçoit une nouvelle dénomination sans recevoir un changement par la forme que l'on exprime dans cette nouvelle dénomination. Ex. un homme ne peut estre appelé docte, s'il ne reçoit la doctrine, ny honoré s'il ne reçoit des honneurs. Il s'ensuit de cette reigle que l'on ne peut donner veritablement une dénomination, vulgairement appellée qualité, sans un fondement : C'est donc abusivement qu'en France on appelle les Gentilshommes Marquis ou Abbez, quand ils n'ont ny Marquisats ny Abbayes.

Le nombre de ces trois termes, les Equivoques, les Synonimes & les Analogues, se prouve en cette façon ; quād un terme est attribué à plusieurs, il leur convient à l'égard du nom & de la signification, & alors ils se nomment Synonimes ou vnivoques, comme l'homme à l'égard de Pierre & de Paul : ou bien il y a un mesme nom & une signification differente, & alors il s'appelle equivoque comme le mot de Chien, à

l'égard d'un animal & d'un Astre : si un mot commun à plusieurs choses, a une signification en partie semblable, & en partie differente il s'appelle Analogue.

Il y a de deux sortes de termes analogues, de proportion, & d'attribution. Les analogues de proportion sont des termes dont la signification est fondée sur la comparaison ou la convenance d'une chose avec une autre. Exemple, le mot de pied à l'égard d'un animal, d'un banc ou d'une montagne. Les Analogues d'attribution, sont des termes qui sont attribuez à plusieurs choses par rapport à une premiere, à laquelle ils cõviennent proprement, comme le mot de sain convient proprement à l'animal, qui est le seul sujet de la santé, quoy qu'on l'attribue à la Medecine qui la rétablit, & au coloris qui la manifeste.

Il faut remarquer icy que tous les termes Metaphoriques que l'on tire de leur propre signification, pour les attribuer à d'autres sujets, soit par necessité quand les mots propres manquent, soit par ornement quand l'expression est plus noble, ce qui est tres-commun aux Orateurs, sont des termes analogues par proportion & comparaison

d'une chose avec une autre. Ex. un homme docte est appellé la lumiere de son siecle, parce qu'il éclaire l'esprit, comme la lumiere éclaire les yeux.

Il ne faut jamais mettre des choses equivoques dans une mesme categorie, parce que ce seroit tomber dans la confusion que l'on y pretend éviter.

Le plus excellent precepte que nous puissions tirer de cette matiere, c'est de diviser toûjours les mots equivoques en toutes leurs significations, de peur que l'esprit ne tombe dans la confusion de concevoir une chose pour l'autre.

Categorie ou division de la substance.

LA substance est un estre qui subsiste par soy-mesme, c'est à dire independemment d'un autre estre creé, & & qui est le sujet des accidens; exemple, l'Homme, l'Ange, le Ciel, la terre.

Les proprietez de la substance sont, *Primò*, de ne point estre dans un sujet, parce qu'elle est elle-mesme le sujet des accidens. *Secundò*, de ne recevoir ny plus ny moins, comme un Elephant n'est pas plus substance qu'une mouche, quoy que ce soit une plus grande substance. *Tertiò*, de n'estre point contraire par elle-mesme avec une autre

substance, mais par des qualitez opposées, c'est pourquoy les substances du feu & de l'eau ne sont contraires que par leurs qualitez de chaud & de sec, de froid & d'humide. *Quartò*, d'estre la base & le premier sujet de tous les accidens qu'elle soûtient.

Tous les attributs d'une mesme Categorie, par exemple tous les attributs essentiels, qui sont renfermez dans la Categorie de la substance, ne sont point differens réellement, mais ils sont distinguez par l'esprit qui conçoit une mesme substance singuliere par Ex. Pierre à differentes reprises par tous ses genres & ses differences essentielles, que l'on appelle degrez Metaphysiques, parce que l'esprit s'en sert comme d'échelons pour monter des choses particulieres aux generales, & descendre des generales aux particulieres.

Il faut remarquer qu'Aristote divise encore la substance en premiere, qui est la singuliere, comme Pierre, ou seconde, qui est l'universelle, comme l'homme, l'animal.

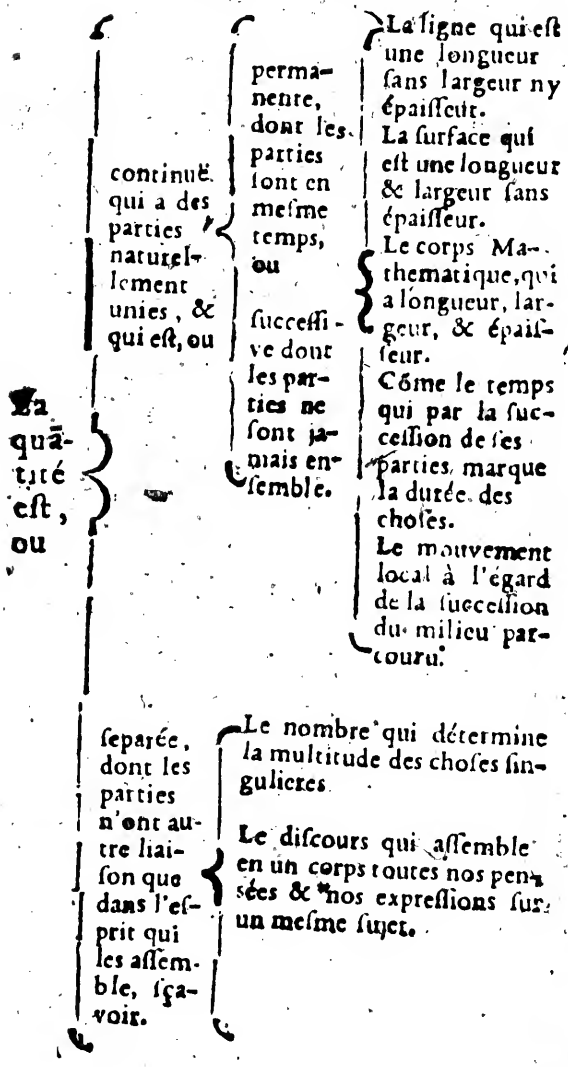
La Logique dans les Categories n'a pour but que de diviser les choses suivant l'opinion d'Aristote, la plus vrayssemblable & la plus connuë; car l'examen de la matiere & de la verité de ces

divisions est purement de la Physique, qui nous déterminera à ce que nous en devons croire, & qui pourra bien retrancher plusieurs membres de ces divisions: Mais il faut en Logique parler moins exactement pour avoir lieu de donner des preceptes.

Categorie de la Quantité.

LA quantité est un accident qui convient seulement aux choses corporelles pour leur donner de l'étenduë; c'est à dire pour faire que les parties soient les unes hors des autres.

Les proprietez de la quantité sont de rendre les corps divisibles, impenetrables, mesurables, & égaux ou inégaux, suivant qu'ils ont une mesme ou une differente quantité.


La quantité est, ou
continuë qui a des parties naturellement unies, & qui est, ou
permanente, dont les parties sont en mesme temps, ou
successive dont les parties ne sont jamais ensemble.
La ligne qui est une longueur sans largeur ny épaisseur.
La surface qui est une longueur & largeur sans épaisseur.
Le corps Mathematique, qui a longueur, largeur, & épaisseur.
Cõme le temps qui par la succession de ses parties, marque la durée des choses.
Le mouvement local à l'égard de la succession du milieu parcouru.
separée, dont les parties n'ont autre liaison que dans l'esprit qui les assemble, sçavoir.
Le nombre qui détermine la multitude des choses singulieres.
Le discours qui assemble en un corps toutes nos pensées & nos expressions sur un mesme sujet.

Categorie de la Qualité.

COmme toutes les substances sont composées de deux parties, sçavoir de la matiere & de la forme, aussi ont-elles deux accidens differens, dont l'un répond à la matiere & en dépend, qui est la quantité, & l'autre répond à la forme qui est la qualité : mais comme la forme perfectionne la matiere, les qualitez qui en sont une suite, nous marquent les perfections d'un sujet, l'annoblissent, & le déterminét. Exemple, la vertu, la science. Les trois proprietez de la qualité sont : de recevoir plus & moins ; d'estre contraires, & de rendre les choses semblables ou dissemblables.

Il n'y a aucune Categorie dont l'usage soit plus grand que de la qualité ; car chaque substance en ayant de particulieres, & souvent en renfermant un grand nombre, il est important par une exacte division ou Categorie de les mettre par ordre dans son esprit, pour les connoître clairement & entieremét.

Toutes les qualitez servant d'instrumens aux substances pour executer ce qui se fait icy-bas, il n'y a aucune matiere, dont on parle si souvent que de celle-là ; Ie croy qu'on ne la peut mieux diviser que suivant l'ordre de nos connoissances.

De la Categorie de l'Action & de la Paſſion.

L'Action eſt un accident ou un mode par lequel une cauſe produit ſon effet ; comme la paſſion eſt un moyen par lequel un effet eſt produit de ſa cauſe : ainſi la connoiſſance de l'un renferme la connoiſſance de l'autre, puis qu'il y a autant de paſſions que d'actions.

L'action venant d'un principe qui la produit, eſtant receuë dans un ſujet qui la ſouſtient, & regardant ſon terme qu'elle produit dans le temps, on la peut diviſer à l'égardde ſon principe, de ſon ſujet, de ſon terme, & du temps.

- de ſon principe, eſt ou
  - naturelle qui ſe fait sãs regle & ſans art, il y en a autant que de choſes qui agiſſent, n'y ayant rien qui n'ait ſes actiõs particulieres ; & dans les choſes animées, autant que de puiſſances, & meſme davantage.
  - Artificielle, qui ſe fait avec des preceptes & des regles, & dont il y a autant de differentes qu'il y a d'arts dans les Eſtats.

- L'action à l'égard
  - de son sujet, est ou
    - Immanente ou interne, qui est receuë dans le sujet qui la produit, cõme se nourrir, voir, raisonner.
    - Passagere ou externe, qui est receuë hors du sujet qui la produit, cõme l'action du feu est receuë dans le bois.
  - de son terme est ou
    - Substãcielle ou
      - La generatiõ, qui la produit.
      - La corruptiõ, qui la détruit.
    - Accidentelle, qui tend ou
      - à la quantité, l'accroissemẽt, la diminution &c.
      - A la qualité, l'alteration.
      - Au lieu, le mouvement local.
  - du temps est ou
    - momentanée, qui se produit en un instant, cõme l'illumination de l'air.
    - Successive qui se produit peu à peu, comme l'échauffaison de l'air.

Categorie ou division de la relation.

LA relation est le rapport d'une chose avec une autre. Exemple, la paternité est le rapport du Pere avec le fils.

Dans toute relation il y a necessairement trois choses à considerer, sçavoir les deux termes qui ont un raport mutuel ensemble, & pour ce sujet s'appellent les relatifs. Ex. le Pere & le fils; & la cause qui fait naistre le rapport, comme la generation qui est entre le Pere & le fils, qu'on appelle le fondement: le premier des deux termes s'appelle le sujet de la relation, & le second s'appelle simplement terme.

La proprieté des relatifs est d'estre en mesme temps & dans la nature & dans l'esprit, & de ne pouvoir estre l'un sans l'autre.

La relation est fondée, ou
- dans l'essence, qui fait que les choses sont de mesme ou de differente nature.
- Dans la qualité qui fonde le rapport des semblables ou dissemblables.
- Dans l'action & la passion telle qu'est la relation, qui est entre le Pere & le fils, fondée dans la generation active & passive.
- Dans la mesure & la chose mesurée, comme la relation qui est entre la faculté & son objet qui en est mesuré.

Pour les quatre dernieres Categories qui sont, l'où, le quand, la situation, & l'avoir, il suffit d'en faire la description avec Aristote, laissant le reste à l'usage du monde, & des sciences particulieres qui en traitent amplement. Où, est la designation du lieu, comme estre à Rome.

Quand, est la designation du temps, comme hier, & aujourd'huy.

La situation est la disposition des parties par rapport au lieu, comme estre debout ou assis.

Avoir, sert à exprimer ce qui est autour de nous pour nous servir d'ornement ou d'habit.

CHAPITRE III.

Des Postpredicamens.

PAr les Postpredicamens nous entendons la connoissance des termes dont l'explication suit celle des Categories, & comme nous avons consideré les choses absolument dans les Categories; nous les considererons icy respectivement en les comparant pour trouver leur distinction, leur opposition, leur ordre, & leur changement.

La distinction est differente de la separation réelle, & est plûtost opposée à l'identité & à l'unité qu'à l'union; c'est pourquoy deux choses réellement unies & inseparables, ne laissent pas d'estre distinguées quand l'une n'est pas l'autre, comme l'ame & le corps, quand bien ils seroient inseparables, ils ne laisseroient pas d'estre distinguez comme l'on a de coûtume de distinguer la figure de la chose figurée.

Pour mieux entendre la distinction & la division, il faut dire que l'unité est ce qui fait qu'une chose est indivisée en elle-mesme, & qu'elle est divisée de toute autre.

Il y a plusieurs distinctions, dont la plus evidente est la distinction réelle qui est indépendante de l'esprit, comme la distinction qui se rencontre entre un homme & un cheval, entre le corps & l'ame: La virtuelle ou formelle qui se rencontre entre deux choses qui n'ont point d'autre difference réellement, sinon que l'esprit les conçoit en deux fois; comme l'animal & le raisonnable dans l'homme; la Justice & la misericorde dans Dieu.

La distinction réelle se subdivise en distinction réelle d'une realité majeure, que nous pouvons appeller recipro-

que, laque
choses qui
l'une de l'
& l'ame,
stinction
appellée M
tre un esti
sa modific
peut estre
sans son a
estre recip
ny l'actio
gure sans

La dist
ordinaire
nostre esp
chose, par
tout d'un
l'excellen
ferens ; c
nous disti
buts divir
plicité m

Il y a q
voir le
sont oppo
tifs, & les
oppositio

que, laquelle se rencontre entre deux choses qui peuvent exister séparément l'une de l'autre, comme entre le corps & l'ame, le Ciel & la terre : & en distinction réelle d'une realité mineure, appellée Modale, qui se rencontre entre un estre absolu qui peut estre sans sa modification, comme la substance peut estre sans ses accidens, la main sans son action; mais l'accident ne peut estre reciproquement sans la substance, ny l'action sans la main qui agit, la figure sans la chose figurée.

La distinction formelle est fondée ordinairement ou sur la foiblesse de nostre esprit, qui distingue une mesme chose, parce qu'il ne la peut concevoir tout d'un coup, ou qu'elle produit par l'excellence de son estre des effets differens ; c'est sur ce fondement que nous distinguons dans l'esprit les attributs divins dans Dieu, qui est la simplicité mesme.

Des Opposez.

IL y a quatre sortes d'opposez, sçavoir les contraires & les relatifs qui sont opposez positivement ; les privatifs, & les contradictoires qui ont une opposition negative.

L'opposition est la repugnance particuliere qui se rencontre entre deux termes, elle est en cela differente de la distinction qu'elle est seulement la difference de deux termes qui n'ont point de repugnance particuliere, comme l'homme & le Lion sont deux termes differens, appellez dans l'Ecole *disparati*, mais le chaud & le froid sont deux opposez.

Les contraires sont deux qualitez qui se détruisent mutuellement l'une l'autre, & se chassent d'un mesme sujet dans lequel elles sont incompatibles à l'égard du mesme temps, de la mesme partie & dans le dernier degré. Exemple, le chaud & le froid; le vice & la vertu.

Il y a des contraires qui n'ont point de milieu, comme sont le vice & la vertu; & alors l'un des deux doit convenir necessairement à son sujet. Il y a d'autres contraires qui ont un milieu, comme la tiedeur qui est entre le chaud & le froid; & alors il n'est pas necessaire que l'un des deux convienne à son sujet.

C'est une loy des qualitez contraires, que si l'une peut estre receuë dans son sujet, l'autre y peut estre aussi receuë. Exemple, si l'homme est capable

de vertu, il l'est du vice ; mais il faut que l'une des deux qualitez contraires ne convienne pas necessairement à son sujet. Exemple, le feu qui est necessairement chaud, ne peut estre susceptible du froid.

L'opposition relative est celle qui se rencontre entre deux choses qui ont un rapport different, comme l'opposition qui est entre le Pere & le fils, qui fait que l'un est tellement different de l'autre, qu'il ne peut jamais changer de rapport, comme un Pere ne peut jamais estre le fils du mesme homme dont il est le Pere.

L'existence & la connoissance d'un des relatifs suppose l'existence & la connoissance de l'autre. Exemple, dans le Pere & le fils.

L'opposition privative est celle qui est entre une perfection, & la privation de cette perfection-là, qui est l'absence d'une qualité deuë à un sujet. Exemple, la veuë & l'aveuglement, la lumiere & les tenebres.

C'est une maxime qu'il n'y a point de retour de la privation d'une puissance naturelle à son habitude, comme celuy qui est aveugle ne peut naturellement recouvrer la puissance de voir.

L'opposition contradictoire, qui est

la plus grande de toutes, est celle qui se rencontre entre l'estre & le nõ-estre. Entre les contradictoires il n'y a point de milieu, c'est pourquoy de deux propositions contradictoires, l'une est toûjours vraye & l'autre fausse.

Des manieres de preceder.

TOut ordre suppose des parties qui precedent, d'autres qui accompagnent, & d'autres qui suivent.

Il y a quatre façons de preceder : en temps, comme Adam a precedé tous les hommes; en dignité, comme un Souverain precede ses sujets ; par nature, comme toute cause precede son effet, le Soleil precede la lumiere: & par ordre de doctrine, en ce sens la Dialectique precede toutes les autres parties de la Philosophie, parce qu'elle est un moyen pour les acquerir.

Il faut remarquer que toutes les questions qui se font pour l'ordre de dignité, sont fondées sur la perfection particuliere de chaque chose, & comme il n'y a que Dieu qui ait toutes sortes de perfections, il n'y a que Dieu qui soit absolument au dessus de toutes choses ; mais comme il a départy à ses creatures des perfections singulieres, il n'y en

a point qui suivant sa propre excellence ne doive estre preferée respectivement à toute autre.

Il nous reste à parler des differens mouvemens des choses qui sont renfermées dans la division de l'action qui nous fait connoître les quatre changemens, celuy de la substance par la generation & la corruption, de la quantité par l'augmentation & la diminution, de la qualité par l'alteration, & du mouvement local par le changement d'espace.

SECONDE PARTIE
DE LA
LOGIQVE.

DISSERTATION V.

Des Propositions qui servent à enoncer les jugemens que l'esprit forme de toutes les choses qu'il a conçeües.

LE jugement est la seconde action de l'esprit, par laquelle, apres avoir conçeu deux choses par les idées qu'il en a formées, il les compare entr'elles, pour les unir si elles conviennent, ou les diviser si elles ne conviennent pas. Exemple, l'homme ayant conceu l'idee du Soleil & celle de la lumiere, il les compare ensemble, & trouvant qu'elles

representent deux choses unies dans la nature, il les unit dans son esprit, & juge qu'elles conviennent entr'elles, en disant que le Soleil est lumineux. Si au contraire il compare les idées du Soleil & des tenebres, il trouve qu'elles luy representent deux choses differentes & même opposées dans la nature, c'est pourquoy il les separe en disant, que le Soleil n'est pas tenebreux.

Le jugement est ou affirmatif ou negatif. Le jugement affirmatif se fait par l'union des Images qui representent des choses qui ne sont pas differentes ou divisées dans la nature. Ex. L'homme est raisonnable : la terre est ronde. Le jugement negatif se fait par la division des Images qui representent des choses differentes, ou separées. Exemple. Le corps n'est pas l'ame, l'homme n'est pas un cheval. C'est pourquoy la Proposition Logique qui est l'Image de nos jugemens, est affirmative ou negative: ce qui fait qu'affirmer chez Aristote, c'est conjoindre, & nier c'est separer.

Comme nos conceptions sont manifestées par les termes ; nos jugemens sont enoncez par les Propositions, dont nous traitterons dans les quatre Chapitres suivans: dont le premier en exa-

minera la nature & ſes parties, le ſecond la diviſion en ſes eſpeces; le troiſiéme la conſiderera reſpectivement par ſon oppoſition & ſes regles. Le quatriéme & dernier nous donnera les maximes les plus neceſſaires à un Logicien pour en tirer de bonnes conſequences.

CHAPITRE I.

De la nature de la Propoſition & de ſes parties.

LA Propoſition en general eſt un diſcours parfait par lequel l'ame manifeſte tous ſes ſentimens, de ſorte que les hommes n'ont point d'autres moyens pour s'entrecommuniquer leurs penſées, tous les diſcours & tous les Livres ne ſont qu'un tiſſu de Propoſitions, & les raiſonnemens mêmes ne ſont autre choſe qu'une liaiſon de propoſitions dépendantes les unes des autres : d'où je conclus que pour bien parler, pour bien écrire & pour bien raiſonner, il faut ſçavoir les regles de faire des Propoſitions juſtes ſur toutes ſortes de ſujets.

Le diſcours eſt ou imparfait dont le

sens n'est pas achevé, parce que l'Esprit attend le reste. Ex. Dieu tout-puissant. Si le Roy fait la guerre : Ou parfait qui remplit l'Esprit de celuy qui l'écoute. Ex. Dieu est tout-puissant. Si le Roy fait la guerre, il vaincra ses ennemis.

Le discours parfait se divise encore en Logique, qui est affirmatif ou negatif, pour exprimer les jugemens de l'entendement par le moyen des Verbes mis à l'Indicatif : ou Grammairien qui exprime tous les autres sentimens de nôtre ame par les autres meufs des Verbes, comme l'Imperatif, l'Optatif, le Subjonctif & l'Infinitif.

Cela supposé la Proposition Logique dont il est icy question, doit estre definie, un discours parfait qui par l'affirmation ou la negation exprime les jugemens de l'Esprit, & la Proposition Morale est un discours parfait qui explique les mouvemens de la volonté.

La Proposition Logique est vraye ou fausse par le raport qu'elle a avec l'entendement dont elle énonce les jugemens. Ex. de la vraye, l'homme est raisonnable, Ex. de la fausse, le corps est immortel.

La Proposition Morale n'est ny vraye ny fausse : mais bonne ou mauvaise par raport à la volonté dont elle énonce les

desirs. Ex. de la bonne, Pleust à Dieu que je peusse convertir les Infidelles: Ex. de la mauvaise; Je voudrois avoir poignardé mon ennemy. Toutes les autres Propositions dont se servent les Grammairiens & les Orateurs pour exprimer les passions ne sont ny vrayes ny fausses, si elles ne sont affirmatives ou negatives, & qu'elles ne soient exprimées par l'Indicatif d'un Verbe. Ex. Ecoutés ô Souverains. Dieux, si les hommes estoient sages.

La Proposition Logique reçoit divers noms suivant differentes considerations. Elle s'appelle Proposition ou premisse par raport à l'argument où elle precede la conclusion: elle s'appelle enonciation, parce qu'elle enonce & met au dehors les jugemens. interpretion, parce qu'elle sert d'interprete à l'ame pour manifester sa pensée. Quand on la propose pour un sujet de Controverse elle s'appelle théme, question, These ou hypothese, fait ou argument: Quãd elle peut estre prouvée probablement tant du côté de l'affirmative que de la negative, elle s'appelle problême: mais quand elle passe pour indubitable, & qu'elle est crüe universellement des plus sages, alors elle s'appelle axiome. Si de ces axiomes on en tire des con-

clusions speculatives, alors ils passent pour des principes de connoissance; mais si on en tire des conclusions pratiques, ce sont des preceptes generaux. Si enfin une Proposition est tirée de plusieurs autres dont elle dépend; elle s'appelle conclusion ou illation, & quelquefois consequence par la liaison qu'elle a dans l'argument avec les propositions precedentes. Nous retiendrons celuy de Proposition, parce qu'il est le plus receu & que nous le devons considerer pour en former de bons raisonnemens dans la Dissertation suivante.

Pour bien considerer le discours qui est le genre de la Proposition, nous examinerons en Philosophes les huit parties dont il est composé, comme autant d'instrumens propres à exprimer toutes sortes de pensées.

Les huit parties d'oraison qui composent le discours sont le nom, le verbe, le pronom, le participe, l'adverbe, la prepositon, la conjonction & l'interjection.

Les noms servent aux Philosophes à exprimer tous les estres qu'ils conçoivent. Ex. Dieu, le Ciel, l'homme: les Verbes servent à exprimer les actions que ces estres produisent dans la nature

& les differences du temps dans lequel elles sont produites.

Les pronoms se mettent à la place des noms ausquels ils se raportent, afin d'éviter les repetitions ennuyeuses des noms dont ils represtentent la place & la signification.

Le participe est un nom adjectif formé d'un Verbe pour signifier une chose & son action circonstanciée du temps Ex. amant est un participe qui signifie un amour present & la personne qui aime.

L'adverbe signifie les differentes manieres d'agir, c'est pourquoy il est inseparable du Verbe qui signifie l'action Ex. le Roy a vaillamment combatu ses ennemis, les Peuples vivent fort heureusement dans la Monarchie Françoise.

La proposition est mise devant les noms dont elle fait le raport avec d'autres Ex. Un Payſan tremble devant un Prince. Le vin mis avec l'eau est salutaire, & sans l'eau il est nuisible.

La conjonction sert à lier toutes les parties du discours suivant que les choses exprimées sont unies ou separées. Ex. l'erreur & le vice sont les maladies de l'esprit & de la volonté.

Enfin l'interjection est la derniere

partie

partie par laquelle on exprime certains mouvemens de l'ame qui nous font entre-couper nos discours. Ex. ô temps, ô mœurs, ah! malheureux Pecheurs.

Quoy qu'il n'y ait pas une de ces huit parties d'oraison qui ne serve à former nôtre discours en exprimant des choses differentes. Cependant les Logiciens ne considerent que les noms & les Verbes dont ils font les parties essentielles de leurs propôsitions, ils laissent volontiers les six autres parties du discours aux Grammairiens & aux Orateurs, parce qu'ils pretendent qu'à proprement parler elles n'ont point de signification que par raport aux noms & aux verbes.

En effet le pronom ne signifie rien plus que le nom, l'adverbe ne signifie rien sans le verbe; le participe se reduit à la signification du nom & du verbe dont il participe la nature; la conjonction & la prepositon & l'interjection ne signifient rien par elles-mêmes, & ne servent qu'à lier les noms & les verbes que nous examinerons plus amplement, afin que la Philosophie nous montre le fondement de la Graminaire qui en est dépendante. Car pour donner des noms aux choses & les bien construire, il en faut sçavoir la raison.

Les noms & les verbes conviennent en ce que ce sont des voix artificielles que les hommes ont inventées comme il leur a plû pour exprimer sensiblement les pensées spirituelles de leurs ames, mais leur difference est que les noms signifient les choses sans parler du temps dans lequel elles existent. Exemple, Dieu, l'homme, la terre; & les verbes signifient les actions des choses avec les differences du temps present, passé, & futur, dans lequel elles se font. Exemple, Dieu a creé l'homme sur la terre qui dans son temps nous produira des fruits.

Quand je dis que le nom & le verbe sont des voix, j'entends des sons articulez & differemment formez par le poulmon, le gosier, le palais, la langue & les lévres de ceux qui parlent; ces voix sont artificielles pour faire voir qu'il y a de deux sortes de paroles, une naturelle qui ne se peut écrire & qui sert à exprimer les passions de l'ame, comme le plaisir qui est declaré par le ris, la colere par le cry, & la douleur par les gemissemens, & l'amour par le chant.

Le langage naturel nous est commun avec les autres animaux qui ont des signes propres à découvrir leurs passions.

Mais la parole artificielle propre à

exprimer nos pensées convient seulement à l'homme, puisque les plus fins & les plus rusés animaux n'ont jamais pû proferer aucune voix artificielle avec intention de signifier quelque chose, ny ranger aucuns sons articulés pour s'entre-communiquer des connoissances necessaires à leur espece.

J'ay adjoûté que les hommes ont choisi les termes tels qu'il leur a plû, pour signifier les choses ausquelles ils les ont imposez, afin de nous faire connoître qu'il n'y a point d'autre raison dans les mots que l'usage, & pour prouver que la diversité des langues n'est provenuë que des differens Estats qui ont choisi des termes differens pour communiquer leurs pensées à leurs Citoyens & les cacher aux estrangers.

Les noms se divisent par les Grammairiens en substantifs & adjectifs, parce qu'ils servent à exprimer des estres qui sont ou des substances ou des accidens, ainsi que nous l'avons vû par les Categories, & les noms adjectifs se raportent aux substantifs, parce que les accidens se raportent aux substances sans lesquelles ils ne peuvent exister.

Le nom substantif est ou propre ou appellatif, parce qu'il convient à une substance qui est singuliere, ou universelle.

Le Verbe eſt actif ou paſſif, parce qu'il exprime un accident qui à l'égard de la cauſe s'appelle action, & à l'égard de l'effet s'appelle paſſion.

Tout verbe ſe reduit au verbe ſubſtantif (je ſuis) qui ſuppoſe & qui marque l'exiſtence, dautant que pour agir il faut eſtre, puis que le neant n'agit point, d'où il s'enſuit que le verbe (eſtre) a ſa ſignification renfermée dans les autres verbes, comme l'exiſtence eſt ſous-entenduë dans l'action. Exemple, I'ayme, ſe reduit au verbe eſtre, en diſant je ſuis aimant.

Les verbes doivent avoir dans la conſtruction de la Grammaire un nominatif en un cas, parce que la Philoſophie nous prouve qu'ils ſont un principe d'une action qui eſt exprimé par le nominatif du verbe, & un terme qui eſt exprimé par ſon cas. Ex. Un Architecte bâtit une maiſon.

Les noms ont ſix cas, parce qu'il faut un nominatif pour declarer & nommer les choſes, un genitif pour en marquer la dépendance ou generation, un datif pour exprimer la maniere de donner ou d'acquerir, un accuſatif pour accuſer, un vocatif pour appeller, & un ablatif pour retrancher une choſe de l'autre.

Les Philoſophes Logiciens ne conſi-

derent proprement que le nominatif des noms, & l'indicatif des verbes, dautant que ce premier cas & ce premier mœuf sont plus propres à faire des propositions affirmatives ou negatives.

Sans poursuivre plus loin les fondemens de la Grammaire raisonnée, establie sur les principes de la Philosophie, & qui dépend particulierement de la Logique ; je diray encore que le nom & le verbe estant des parties du discours en sont differentes en ce que les parties d'un discours signifient separément, & que les parties du nom & du verbe ne signifient pas separément ce qu'elles signifioient auparavant.

Si les parties du nom composé signifient quelques fois, c'est qu'elles sont equivalentes à un discours, ou bien elles ne signifient que par accident.

La proposition est donc definie un discours parfait qui sert à exprimer les jugemens.

Toute proposition simple est composée de deux termes, qui sont les deux mots qui la terminent, & qui en sont comme la matiere. Ces deux termes sont liez par le verbe substantif estre, qui les unit, ou par un autre verbe qui en a la force & qui le renferme. Le premier des termes est appellé le sujet d'u-

ne proposition, & marche ordinairement devant le verbe, & le dernier qui le suit & qui est à la fin s'appelle attribut, parce que la proposition le lie avec le sujet, & luy attribuë. Ex. dans cette proposition, l'homme est raisonnable; l'homme est le sujet & raisonnable est l'attribut, & le verbe (est) est la forme, la copule ou la liaison Philosophique de ces deux termes qui en sont la matiere.

Si on veut oster la liaison d'entre le sujet & l'attribut, on se sert de la particule negative.

Quand le verbe, estre, est expliqué clairement, la proposition est (*de* 3o. *adjacente.*) Ex. l'homme est animal, quand l'attribut est caché dans le verbe; elle est (*de* 2o *adjacente*) l'homme étudie, c'est à dire il est étudiant, ou, (*de* 1o. *adjacente.*) Exemple, il neige, c'est à dire la neige est tombante du Ciel.

Si le verbe estre n'est pas toûjours au milieu comme l'exactitude de la dialectique le demande, c'est que l'élegance & la cadence des periodes les met à la fin, mais de quelque maniere que la proposition soit renversée, elle est toûjours equivalente dans sa signification à une proposition directe.

CHAPITRE II.

De la diviſion des propoſitions.

POVR diviſer methodiquement la propoſition, il la faut conſiderer 1o à l'égard de ſa matiere. 2o à l'égard de ſa forme, 3o à l'égard de ſa quantité, 4o à l'égard de ſa qualité.

La matiere d'une propoſition ſont les deux termes dont elle eſt composée, dont le premier qui precede le Verbe s'appelle le ſujet, & le ſecond qui le ſuit, s'appelle l'attribut.

La propoſition ſe diviſe à l'égard de ſa matiere en ſimple & en composée.

La propoſition ſimple eſt celle qui ſe fait de deux termes, dont le premier qui precede le Verbe, s'appelle le ſujet, & le ſecond qui le ſuit ſe nomme l'attribut. Exemple, la Logique eſt utile.

La propoſition composée eſt celle qui eſt faite de pluſieurs ſimples. Exemple, la Logique & la Morale ſont utiles pour éviter l'erreur & le vice.

La propoſition ſimple, conſiderée à l'égard de la convenance ou de la repugnance de ſes termes, ſe diviſe en

necessaire, en contingente, en possible & en impossible.

La necessaire est celle dont l'attribut a une liaison si forte avec son sujet, qu'il n'en peut estre separé. D'où vient qu'elle est tellement vraye qu'elle ne peut estre fausse. Exemple, Dieu est bon; l'homme est raisonnable.

La contingente est celle dont l'attribut convient avec son sujet, de sorte qu'il peut ne luy pas convenir, d'où vient qu'elle peut estre vraye & fausse. Exemple, l'homme est sçavant.

La possible est celle dont l'attribut ne convient pas au sujet; mais il y peut convenir dans le temps futur, d'où vient qu'elle peut estre vraye ou fausse par rapport à la conformité qu'elle aura avec son objet. Exemple, Pierre sera vertueux.

L'impossible est celle dont l'attribut a une si grande repugnance avec son sujet, qu'il ne luy peut convenir, d'où il s'ensuit qu'elle est tellement fausse, qu'elle ne peut estre vraye. Exemple, l'homme est une brute.

Les propositions necessaires produisent la science, les contingentes & les possibles, l'opinion, & l'impossible quand elle est revêtuë de la vraye semblance, fait naistre l'erreur.

La seconde division des propositions à l'égard de leur matiere, se fait en simples & modales.

Les propositions simples, sont celles qui disent purement que l'attribut convient au sujet sans dire comment. Ex. l'homme est raisonnable, la vertu est desirable.

Les propositions modales sont celles qui ne disent pas seulement que l'attribut convient ou ne convient pas au sujet, mais elles expriment encore la maniere avec laquelle il luy convient. Exemple, il est necessaire que l'homme soit animal, il est contingent qu'il soit beau, il est impossible qu'il devienne vieux, & il est impossible qu'il soit eternel.

Outre ces quatre propositions modales, toutes celles qui contiennent des Adverbes ou des Adjectifs qui en modifient & en déterminent le sens, doivent contre les regles de la Logique vulgaire, passer pour modales. Exemple, il est doux de revoir sa patrie, il est honneste & juste de servir le Roy dans ses Armées. L'homme sage vit heureusement. Les Philosophes raisonnent plus juste que les ignorans, &c.

Il ne suffit pas pour la verité des propositions modales que l'attribut con-

vienne au sujet, mais il faut qu'il luy convienne de la maniere que la proposition l'enonce; par exemple, quand je dis qu'il est necessaire que Dieu soit juste, cette proposition ne peut estre vraye, si la Justice ne convient à Dieu necessairement; car à l'égard d'vn homme juste qui pourroit ne le pas estre elle seroit fausse.

Les propositions composées de plusieurs simples, se divisent par les particules qui les composent, en copulatives, en divisives, en conditionnelles, en causales, en exceptives, en reduplicatives, & en analogiques.

La proposition copulative est celle qui se forme par des conjonctions absoluës. Exemple, le Roy est vaillant & juste; pour la verité parfaite de cette proposition, il faut que tous les attributs conviennent au sujet, autrement elle ne seroit vraye qu'à moitié, si l'vne de ces deux qualitez Royales luy manquoient.

La proposition divisive est celle qui se forme par une particule divisive. Exemple, la Philosophie est ou contemplative ou pratique pour la verité de ces propositions divisives, il faut que l'vn & l'autre des deux attributs opposez puissent convenir au sujet, au-

trement elles sont de fausse supposition. Exemple, on peut dire que les hommes sont ou sains ou malades, mais on ne peut pas dire qu'ils ayent des aîles semblables ou dissemblables à celles d'un Aigle; parce que les hommes n'ont pas d'aîles.

La proposition conditionnelle est celle qui se fait par une particule qui suppose un Antecedent pour en tirer un consequent. Exemple, si le Soleil est levé il est jour, il suffit qu'il y ait une liaison necessaire entre les deux parties de la proposition conditionnelle pour estre vraye. Exemple, si l'homme estoit un cheval il hennniroit. Cette proposition composée est vraye, quoy que l'une & l'autre des simples qui la composent soit fausse. Car l'homme n'est pas un cheval, & ne hennit pas: mais il est vray que s'il estoit cheval, il henniroit.

La proposition causalle est celle qui est composée d'une particule illative, qui fait que l'une des propositions est tirée de l'autre, avec laquelle elle doit avoir une liaison necessaire. Exemple, parce que Philis est belle, elle est aimable. Cette proposition ne peut estre vraye, si les deux simples ne le sont, & que leur liaison le soit. Exemple, il

faut pour la verité de la precedente proposition que Philis soit belle, & qu'elle soit aimable; & de plus, qu'elle soit aimable, parce qu'elle est belle.

La proposition exceptive est celle qui se fait par une particule qui limite le sujet. Exemple, tous les Turcs, excepté le grand Sultan, sont des esclaves. Il suffit pour estre veritable que l'exception soit juste.

La proposition reduplicative est celle qui considere un attribut redoublé, pour en bannir tous les autres. Exemple, le laict comme doux, n'est pas blanc, Dieu entant que juste ne pardonne jamais aux pecheurs. Le propre des reduplications, c'est d'exclure tous les autres attributs d'un sujet pour se reflechir sur un, d'où vient qu'on a comparé les reduplications aux Souverains qui ne souffrent point de compagnons.

La proposition analogique est celle qui est fondée sur une comparaison, & qui est liée par une particule comparative; il suffit pour qu'elle soit veritable que sa convenance soit juste. Exemple, les yeux sont à l'égard du corps ce qu'est la raison à l'égard de l'ame.

Toutes les propositions qui ont plus d'un sujet ou plus d'un attribut, sont composées, & si elles ont en mesme

temps pluſieurs ſujets & pluſieurs attributs ; elles le ſont encore davantage. Exemple, les hommes & les femmes ſont ſujets au peché ; le Philoſophe doit eſtre ſçavant & vertueux : Les Roys, les Empereurs & tous les Souverains du monde ſont ſujets aux maladies & à la mort comme les autres hommes.

Il y a des propoſitions compoſées dans le ſujet & l'attribut avec cette détermination relative, qui fait qu'elles ſont ſimples. Exemple, celuy qui ſe comportera genereuſement dans le cõbat, ſera favoriſé du Roy. Ces propoſitions qui compoſent le ſujet & l'attribut, s'apellent complexes. Exemple, de celles qui ſont compoſées ſans Verbes, Alexandre fils de Philippes de Macedoine a ſubjugué l'Aſie.

Quand une propoſition eſt compoſée de pluſieurs attributs, il faut voir ſi un ou tous conviennent au ſujet, & ſi elle eſt modale, il faut voir de quelle façon ils y conviennent, car autrement elle ne peut eſtre veritable. Exemple, la Philoſophie eſt une qualité qui rend l'homme tres-heureux dans toutes les conditions de la vie civile. En cette propoſition il faut examiner ſi la Philoſophie rend l'homme heureux, ſi elle

le rend tres-heureux ; & dans toutes ſes conditions de la vie civile.

Quand une propoſition marque un attribut qui dit deux choſes, il la faut reſoudre. Exemple, Ceſar a regné à Rome comme un tyran. Car on peut nier qu'il ait regné, & puis quand il auroit regné, on pourroit nier que c'euſt eſté comme un Tyran.

Les propoſitions incidentes ſont ou explicatives ou déterminatives. Exemple, des déterminatives, les hommes qui ont de la Religion ſont plus braves que les Impies. Les Philoſophes qui ſont pieux mépriſent les richeſſes. Ex. des explicatives, la doctrine qui met le ſouverain bien dans la volupté du corps, laquelle a eſté enſeignée par Epicure, eſt indigne d'un Philoſophe Chreſtien.

Si une propoſition déterminée n'eſt vraye dans toute ſa détermination ou modification, elle eſt fauſſe.

Il ne peut y avoir de la verité & de la fauſſeté que dans les propoſitions, ou formelles ou virtuelles, quand l'affirmation ne tombe point ſur la propoſition incidente, alors on ne doit pas dire que la propoſition ſoit fauſſe, car il ne s'agit que de la liaiſon du ſujet & de l'attribut.

Quand les titres ont prévalu, le Philosophe ne se met pas en peine s'ils sont vrais. Exemple, on dit Tres-saint Pere de tous les plus méchans Papes: mais quand il commence à les donner, ils doivent estre vrais.

Nous mêlons assez souvent les idées des choses spirituelles avec les corporelles, & les corporelles avec les spirituelles. Exemple, la nature qui est sage veut se décharger des mauvaises humeurs.

Les propositions expositives sont ou copulatives qui enferment, ou plusieurs sujets, ou plusieurs attributs joints par une proposition affirmative, ou separez par une negative. Exemple, les biens de la fortune accompagnez de ceux du corps, ne rendent pas l'homme heureux. Quelquesfois elles ont plusieurs attributs, & quelquesfois plusieurs sujets. La verité de ces propositions dépend de la convenance ou de la repugnance de toutes les parties dont elles sont composées.

Les propositions disjonctives sont celles dont l'un de plusieurs attributs differens ou opposez, convient ou repugne au sujet. Exemple, les hommes sont vertueux ou vitieux. Autre exemple, les hommes de nostre continent

sont Asiatiques, Affriquains, ou Europeans. La verité de ces propositions opposées dépend de l'opposition necessaire des parties qui ne doivent point avoir de milieu, ou de l'énumeration des parties d'une division parfaite.

Les conditionnelles sont composées par un si, & le sujet est l'Antecedent de l'attribut. Il suffit qu'il y ait de la consequence pour la rendre veritable. Ex. Si l'ame de l'homme est materielle, elle est mortelle. On exprime en François les propositions contradictoires par un Quoyque, ou bien par il n'est pas vray. Exemple, quoy que l'ame fut materielle, Dieu pourroit l'empescher de mourir, ou il n'est pas vray qu'elle soit mortelle, parce qu'elle est materielle, &c.

Les causales sont celles qui contiennent deux propositions liées par un mot de cause. Exemple, malheur aux Impies, parce qu'ils font la guerre à Dieu. Exemple, Tybere ne flattoit ses favoris que pour les perdre. Il faut pour la verité de ces propositions que l'une des propositions soit cause de l'autre. Ce sont des Argumens cachez ou en puissance.

Les relatives sont celles qui enferment quelque comparaison, Exemple,

telle est la vie, telle est la mort des méchans. Les Philosophes sont estimez à proportion de leur sagesse. Les sens sont au corps ce que l'entendement est à l'ame.

Les propositions exceptives sont celles où l'on fait des jugemens differens par un neanmoins, ou un mais. Exemple, la Musique plaist aux oreilles; mais elle ne satisfait pas les autres sens. Un tel a changé de fortune, & non pas d'esprit.

La verité de ces propositions exceptives dépend de la verité des deux parties, & de la separation ou de l'exception que l'on y met.

Les exclusives marquent que l'attribut convient à son sujet privativement à tous autres. Dieu seul est sage, ou le seul François n'est pas constant dans ses modes. Il n'y a que la vertu seule qui rende l'homme heureux. Ie ne sçay qu'une chose, c'est que je ne sçay rien. Le seul salut des vaincus, c'est de n'en point attendre.

Les exceptives sont celles qui affirment un attribut de tout un sujet, à l'exception de quelques inferieurs. Exemple, tous les hommes, horsmis Adam, ont acquis la science par le travail, l'Avare ne fait du bien à ses parens qu'en

mourant. Personne n'est offensé, si ce n'est par luy-mesme.

C'est un deffaut de Logicien de ne pouvoir juger des propositions des Orateurs ou de la conversation, parce que la cadence de la periode, où l'usage veut que le sujet soit mis apres l'attribut. Il est honteux d'obeyr à ses passions. C'est à dire que celuy qui leur obeït est honteux. Exemple, heureux celuy qui est sage aux dépens des autres. Autre exemple, c'est le Roy qui a pris la Flandre, c'est à dire celuy qui a pris la Flandre est le Roy. Il faut faire le mesme jugement des syllogismes où le renversement des propositions ne change rien.

Il y a deux universalitez, la Physique, qui comprend dans la rigueur tout sans rien excepter. Exemple, tout homme est raisonnable; & la Morale qui reçoit quelque exception, parce que dans les axiomes de Morale on se contente que les choses soient telles ordinairement qu'on les affirme, & pour la plus-part. Exemple, toutes les belles filles sont glorieuses; tous les François sont bons soldats, tous les Carteſiens sont vains; tous les vieillards sont défians.

La regle qu'il faut suivre, est de ne contredire ces propositions moralement universelles & vrayes, si on n'a

une raiſon d'en faire voir l'exception.

Il y a des propoſitions Metaphyſiquement univerſelles, quand il arrive rarement qu'elles ayent des exceptions. Exemple, tous les hommes ſont menteurs.

Il y a des propoſitions univerſelles, à l'égard de tous les individus d'un genre. Exemple, tous les hommes ſont des animaux, d'autres ſont univerſelles ſeulement à l'égard de tous les genres des individus. Exemple, tous les animaux eſtoient dans l'Arche de Noé. Autre exemple, ce Magiſtrat a paſſé par toutes les Charges, c'eſt à dire par une charge de chaque ſorte.

Pour les propoſitions particulieres, elles ne ſont pas toûjours marquées par un quelque &c. Mais par des au plurier. Exemple, des Medecins ſoûtiennent que la transfuſion du ſang eſt ſalutaire. Quand il y a les, alors la propoſition eſt univerſelle. Exemple, les Medecins doivent connoiſtre le temperamment du malade.

Il y a des douleurs mortelles, c'eſt à dire quelques douleurs ſont mortelles. Il y a des craintes bien-ſeantes à un homme prudent, &c.

Quand une propoſition eſt ambiguë, ou indefinie, il en faut chercher le ſens

par ce qui la precede, & ce qui la ſuit.

Les propoſitions indefinies dans une matiere neceſſaire, ſe reduiſent à l'univerſalité Phyſique, & dans une contingente elles ne ſe reduiſent pas à la particuliere, comme pluſieurs le pretendent. Mais à l'univerſalité morale. Ex. les François ſont braves, les Italiens voluptueux, & les ſeptentrionnaux yvrognes.

J'avoüe que la Logique des Ecoles, & la moderne qui fait tant de bruit, ſous l'art de penſer, ſont plus capables de confondre l'eſprit que de l'éclaircir par la multitude des preceptes & des ſubdiviſions de propoſitions, dont elles nous accablent; c'eſt pourquoy apres en avoir raporté les principales Regles, je ſuis d'avis que le Lecteur apres les avoir entenduës une fois, ne ſe mette pas en peine d'en charger ſa memoire, puis qu'il ſuffit pour bien juger de la verité d'une propoſition de comparer le ſujet avec l'attribut, pour en connoiſtre naturellement la verité, & ſe preſerver d'eſtre ſurpris des Sophiſtes captieux.

CHAPITRE III.

De l'opposition des propositions, & des regles qui servent à iuger de leur verité.

LEs quatre propositions opposées sont celles qui sont composées des mesmes termes, & qui ont une particuliere repugnance entr'elles à l'égard de leur quantité & de leur qualité, ainsi qu'on le voit par la Table suivante.

L'opposition des propositions singulieres se raporte à la contradictoire, celle des propositions indefinies se raporte à l'opposition contraire dans une matiere necessaire, & à l'opposition sous-contraire dans une matiere contingente.

De deux propositions contradictoires, l'une est toûjours vraye & l'autre fausse.

Les contraires ne peuvent jamais estre toutes deux vrayes, soit dans la matiere contingente, soit dans la necessaire, mais bien dans la matiere contingente.

Les propositions subalternes dans une matiere necessaire peuvent toutes deux estre vrayes, & toutes deux estre fauſ-

ſes ; mais dans la matiere contingente, la particuliere peut eſtre vraye quand l'univerſelle eſt fauſſe.

Les propoſitions ſous-contraires peuvent toutes deux eſtre vrayes dans une matiere contingente, mais non pas toutes deux fauſſes ; mais dans la matiere neceſſaire, quand l'une eſt vraye, l'autre eſt toûjours fauſſe.

Il nous reſteroit à parler de l'equipolence des propoſitions, pour oſter leur oppoſition par l'addition ou la ſouſtraction de la particule negative, & de leur converſion, en les renverſant par le changement du ſujet en attribut; mais comme ces deux matieres ſont de nul uſage dans la Logique, & qu'elles ne ſont propres qu'à renverſer la cervelle des Sophiſtes; nous les laiſſerons acrochez à ces matieres épineuſes pour nous appliquer à des preceptes d'un plus grand uſage.

La propoſition à l'égard de ſa forme eſt ou affirmative ou negative, & en ſuite vraye ou fauſſe, dont voicy les regles.

La verité de l'eſprit eſt la conformité du jugement avec ſon objet, la verité de la parole eſt ſa reſſemblance avec le jugement & la verité de l'écriture; eſt ſa conformité avec la parole, & celle du chifre avec l'écriture vulgaire. Et la verité de la choſe eſt indépendante de l'entendement, & eſt ſa conformité avec l'idée divine ou ſon exiſtence.

Premiere Regle.

LA propoſition eſt vraye quand elle eſt conforme à ſon ſujet, c'eſt à

dire qu'elle unit dans l'esprit les choses qui sont unies dans la nature. Exemple, l'homme est mortel; & qu'elle separe ce qui est separé dans les choses. Exemple, l'homme n'est pas un pur esprit, il faut remarquer qu'il n'y a que l'Indicatif qui sert pour faire des propositions affirmatives ou negatives; les autres meufs des Verbes servent à exprimer les volontez ou les passions des hommes. Ex. venez icy, je voudrois avoir la grace, si j'estois heureux, estre sçavant.

II.

Une chose est veritable par son essence & son existence : car bien que l'esprit conçoive que de l'Orchal est de l'Or, il ne laisse pas d'estre un veritable Orchal par son essence & son existence indépendante de l'entendement.

III.

L'attribut d'une proposition affirmative pour estre vraye, doit convenir au sujet. Exemple, le Soleil est rond ou lumineux, & celuy d'une negative ne luy doit pas convenir. Exemple, le Soleil n'est pas cubique ou tenebreux.

IV.

L'attribut convient ou necessairement au sujet. Exemple, l'homme est un animal; ou contingemment. Exem. l'homme est sçavant; l'air est éclairé.

Quand

V.

Quand l'attribut est necessaire ; alors il est de l'essence comme le genre & la difference. Exemple, l'homme est un animal raisonnable ; ou une proprieté inseparable. Ex. l'homme est visible.

VI.

Les attributs contingens sont absolus. Exemple, l'homme est sçavant, ou respectifs. Ex. l'homme est Pere ou Maistre.

VII.

Jamais les genres ne peuvent recevoir leurs especes pour attributs, ny les especes leurs individus qu'avec limitation. Exemple, quelque animal est homme, quelque homme est pierre.

VIII.

Les differences essentielles & les proprietez sont des attributs reciproques avec leurs sujets. Exemple, tout homme est raisonnable ou risible ; & tout ce qui est raisonnable ou risible est homme. Mais les accidens contingens ou communs, ne se convertissent ou ne se reciproquent point universellement avec leur sujet, mais avec limitation. Exemple, tout corbeau est noir ; mais tout ce qui est noir n'est pas corbeau.

IX.

Les attributs essentiels d'une Cate-

gorie ne peuvent convenir eſſentiellement à un ſujet d'une Categorie differente ; mais accidentellement. Exemple, l'homme n'eſt pas la ſcience, ou la grandeur ; mais il eſt ſçavant ou grand ; & une difference opposée ne peut convenir au ſujet d'une autre eſpece. Ex. la plante ne peut convenir à l'animal.

X.

Quand l'attribut d'une propoſition eſt accidentel, jamais la propoſition ne doit avoir un ſujet univerſel pour eſtre vraye. Exemple, tout homme eſt juſte, nul homme n'eſt juſte, elle peut eſtre vraye & fauſſe en differens temps. Ex. Pierre eſt petit, quand il eſt enfant, & n'eſt plus petit quand il eſt vieux.

XI.

Les attributs accidentels ſe doivent enoncer par un Adjectif ou terme concret (c'eſt à dire composé) pour eſtre vrais ; & jamais par un terme abſtrait (c'eſt à dire ſimple) Exemple, l'homme eſt ſçavant, & non pas l'homme eſt la ſcience, la douceur eſt une qualité, alors l'attribut eſt eſſentiel.

XII.

De deux propoſitions contradictoires, l'une eſt toûjours vraye & l'autre fauſſe, ſoit qu'elles ſoient du temps paſſé, ſoit du preſent, ſoit du futur. Car

une proposition est vraye, quand elle énonce ce qui a esté ou n'a pas esté ; ce qui est ou n'est pas, & ce qui sera ou ne sera pas. Il ne sert de rien de dire que l'on n'en connoist pas la verité, puis qu'elle est veritable indépendemment de nostre connoissance.

XIII.

L'évidence d'une proposition dépend de la conviction des sens ou de l'entendement, qui sont persuadez que la chose ne peut estre autrement. Exemple, de l'évidence des sens, je vois que Pierre a bû, ou qu'il boit. Ex. de l'évidence de l'entendement, le Soleil doit estre plus grand beaucoup de fois que la terre.

XIV.

La probabilité d'une proposition dépend de ce qu'elle panche plus vers l'évidence que vers l'obscurité, ou que la chose se fait plus souvent de la façon qui la rend probable que d'autre. Exemple, il est probable que celuy qui étudie sera sçavant ; parce que cela arrive ordinairement.

CHAPITRE IV.

Contenant les maximes les plus necessaires à un Logicien, pour en tirer de bonnes consequences.

IL est avantageux à un Logicien qui veut argumenter, d'avoir devant les yeux, ou presentes à l'esprit, plusieurs maximes ou propositions generales, necessaires & incontestables dont il puisse appuyer ses conclusions dans ses argumens.

Ces propositions sont appellées premiers principes de connoissance, axiomes, sentences, effata, pronunciata, &c. Et sont telles qu'il suffit de les entendre pour y consentir.

Ces maximes sont ou tres-generales, dont les particulieres sont tirées; ou particulieres dépendantes de ces generales, comme les ruisseaux dépendent de leur source. Ces dernieres sont déterminées à chaque science.

Les plus ordinaires maximes generales & communes à toutes les sciences, sont les propositions suivantes.

Tout estre est ou n'est pas.

Il eſt impoſſible qu'une meſme choſe ſoit ou ne ſoit pas à l'égard de toutes choſes ſemblables.

En toutes ſortes de ſujets l'affirmation ou la negation eſt veritable.

Un tout eſt plus grand que ſa partie.

Une partie eſt plus petite que le tout.

Si des choſes égales vous en oſtez une portion égale, ce qui reſtera ſera égal, ou ſi vous y ajoûtez quelque choſe d'égal, le tout demeurera égal.

Les choſes qui ſont égales à une troiſiéme, ſont égales entr'elles à l'égard de cette troiſiéme.

Les choſes qui ſont le double ou la moitié d'un meſme ſujet étendu, ſont égales entr'elles.

Tout nombre eſt pair ou impair.

Il n'y a point de nombre finy qui ſoit ſi grand qu'il ne puiſſe croiſtre à l'infiny, quoy qu'il demeure toûjours finy.

La nature et a plus forte raiſon l'art ne peuvent rien faire ſans matiere.

Dieu & la nature ne font rien en vain.

Il ne faut point multiplier les eſtres ſans neceſſité.

Le bien eſt ce que toutes choſes deſirent; & le mal ce que toutes choſes abhorrent.

On ne peut haïr le bien en qualité de

bien, ny aimer le mal en qualité de mal, &c.

Pour ce qui est des maximes propres à la Logique, elles sont tirées des lieux communs d'où elle prend ses preuves pour argumenter. Dont chacun aura sa maxime pour s'en servir à former l'argument que l'on en tirera.

Les lieux communs sont ou internes qui sont attachez au sujet, comme la definition, les causes, ou externes qui sont d'authorité, comme les Loix, les témoins.

Premiere Maxime du Genre.

TOut ce qui convient au genre convient à l'espece, c'est à dire ce qui convient au superieur convient à l'inferieur. Exemple, il convient à l'animal d'avoir la vie & le sentiment; il convient aussi à l'homme ou à la brute. Mais tout ce qui convient à l'espece ou à l'inferieur, ne convient pas au superieur, il convient à l'homme d'estre raisonnable; & pourtant il ne convient pas à l'animal en general d'estre raisonnable.

Deuxiéme max de l'espece.

L'espece suppose le genre. Exemple,

s'il y a des hommes, il y a des animaux. Tout ce qui convient à toutes les eſpeces convient au genre. Ex. ſi la prudence, la force, la temperance, & la Juſtice, ſont loüables ; il s'enſuit que toute vertu eſt loüable.

Troiſiéme max. de la difference & de la proprieté eſſentielle.

Là où la difference & la proprieté eſſentielle ſe rencontrent, on y doit trouver l'eſpece. Exemple, là où eſt le raiſonnable & le riſible, là doit eſtre l'homme. La raiſon eſt qu'ils ſont de l'eſſence de l'eſpece qu'ils établiſſent.

Quatriéme max. de la definition.

Ce qui convient à la definition convient aux choſes definies. Exemple, il convient à la Rethorique de perſuader, parce que c'eſt un effet de l'art de bien dire ; donc ſi l'art de bien dire eſt dans Ciceron, la Rethorique y ſera auſſi.

Cinquiéme max. du tout.

Ce qui convient au tout convient aux parties. Exemple, il convient à tous les hommes d'eſtre mortels, donc il con-

viendra à Pierre. *Secundò*, qui dit tout n'excepte rien. Exemple, qui dit que tous les Eleus de Dieu sont sauvez, n'en excepte aucun.

Sixiéme max. des parties.

Ce qui convient à toutes les parties convient au tout. Exemple, il convient aux cinq Zones d'estre habitables, donc il convient de l'estre à toute la terre. *Secundò*, là où les parties ne se rencontrent pas, le tout ne s'y peut rencontrer. Ex. là où il n'y a ny Capitaines ny soldats, il n'y a point d'armée.

Septiéme max. du suiet.

Les accidens dépendent du sujet. Ex. telles sont les maladies, quel est le temperamment du malade. *Secundò*, là où est le sujet, là sont accidens necessaires. Ex. là où est le feu, il y a de la chaleur.

Huitiéme max. des accidens.

Là où sont les accidens, là se doivent rencontrer leur sujet. Exemple, là où il y a de la science, il faut qu'il y ait de l'esprit; là où il y a du laict, il y a eu de la generation.

Neufiéme max. des antecedens.

Supposé l'antecedent, il faut que le consequent s'ensuive. Exemple, supposé qu'il y ait de la beauté, il y aura de l'amour : le cœur est blessé, donc il en mourra.

Dixiéme max. des consequens.

Le consequent n'est jamais sans antecedent. Exemple, on ne peut estre vieux que l'on n'ait esté jeune. Il n'y a point de fruit qu'il n'y ait eu des fleurs.

Onziéme max. de la cause.

L'effet ressemble à sa cause. Exemple, d'un bon arbre il en sort de bon fruit ; d'une bonne fin viennent de bonnes actions ; une chose demeurant la mesme, produit toûjours la mesme chose.

Douziéme max. de l'effet.

L'effet suppose l'existence de la cause. Exemple, s'il est jour, le Soleil est levé. Il y a des creatures, donc il y a un Createur.

Treiziéme max. des semblables.

Il faut faire le mesme jugement des choses semblables. Exemple, comme la Politique apprend à gouverner les Estats, l'Oeconomique doit apprendre à gouverner les familles.

Quatorziéme max. des dissemblables.

Les choses dissemblables doivent avoir des attributs differens, ou plûtost opposez. Exemple, si un Roy merite l'amour de ses sujets, un Tyran merite leur haine.

Quinziéme max. des égaux.

Quand deux choses sont égales, ce qui convient à l'un convient à l'autre. Exemple, si un Pere doit estre honoré de ses enfans, une Mere le doit estre pareillement.

Seiziéme max. des relatifs.

Dans les relatifs l'existence de l'un suppose l'existence de l'autre. Exemple, il n'y a point de Pere sans fils, ny de fils sans Pere.

Dix-ſeptiéme max. des comparatifs.

La comparaiſon ſe fait ou du plus ou au moins. Exemple, ſi cent Loüis n'ont pû le corrompre, dix ne le corrompront pas, ou du moins au plus. Ex. ſi celuy qui frape un Juge eſt digne de mort, à plus forte raiſon celuy qui le tuë: ou d'égal à égal. Ex. ſi l'honneur attire l'ambitieux, les plaiſirs attireront le voluptueux.

Dix-huitiéme max: des contraires.

Les contraires ſont chaſſez par leurs contraires. Exem. la chaleur détruit le froid.

Dix neufiéme max. des repugnans.

Il repugne de trouver un effet contraire à la cauſe qui le produit. Exem. il l'aime, donc il n'en a pû médire.

Vingtiéme max. des privatifs.

Si de deux termes privatifs l'un convient à un ſujet, l'autre ne luy peut convenir. Exemple, s'il eſt riche, il n'eſt pas pauvre; s'il eſt jour, il n'eſt pas nuict. 2o on ne peut paſſer de la priva-

tion à l'acte, quand la puiſſance naturelle eſt détruite.

Vingt-uniéme max. des contradictoires.

L'une des propoſitions contradictoires eſt toûjours vraye, & l'autre toûjours fauſſe en toute ſorte de matieres.

Vingt-deuxiéme max. de l'authorité divine.

L'authorité divine eſt infaillible, à cauſe que Dieu ne peut eſtre trompé ny nous tromper; c'eſt pourquoy il faut croire religieuſement tout ce qu'il a dit.

Vingt-troiſiéme max. de l'authorité humaine.

Ce qui eſt approuvé de tout le monde, ou de la plus grande partie, ou des plus ſages & des plus authoriſez en chaque choſe, ne doit pas eſtre improuvé. Ex. l'amour des parens, l'éducation des enfans, le reſpect des Magiſtrats, la ſeureté des Ambaſſadeurs, &c.

Il faut s'accommoder au temps, ſe connoiſtre, rien de trop, &c.

VI. DISSERTATION Logique.

De la definition & de la division.

AVant que d'entrer en matiere, il faut remarquer qu'il y a quatre principes de connoissance, dont tous les hommes, soit sçavans ou ignorans, sont obligez de se servir pour exprimer leurs pensées.

Ces principes de connoissances sont la definition, la division, l'argumentation & la methode, que les Philosophes appellent instrumens des sciences, parce qu'il les faut avoir en main pour y travailler avec facilité & certitude; moyens de sçavoir, parce que l'esprit s'en sert pour acquerir toute sorte de veritez dans la recherche des sciences; nous leur donnons le nom de principes de connoissance, parce qu'ils nous servent de lumiere pour découvrir tout ce que nous avons dans l'ame.

La definition nous explique la nature d'une chose en general. La division nous le fait connoître clairement & en-

tierement par le nombre & l'ordre de ſes parties. L'argumentation nous aprend à raiſonner juſte, ſur toute ſorte de matieres, pour leur attribuer ce qui ne leur convient pas. Et la methode nous fait diſpoſer par ordre toutes ces connoiſſances precedentes.

La definition nous dit ce qu'une choſe eſt, la diviſion combien il y en a; l'argument ce qui luy convient, & la methode nous enſeigne de quelle façon nous en devons diſcourir. D'où je conclus, qu'il n'y a point d'autres moyens que ceux-là pour travailler aux ſciences & pour former toutes ſortes de diſcours qui ne ſont qu'un choix de definitions, de diviſions & de raiſonnemens, diſpoſez en un bel ordre par la methode; afin de manifeſter les matieres qui y ſont traittées.

Adjoûtés qu'on peut faire un défi à tout homme de s'expliquer autrement. Que par ces quatre principes de connoiſſance qui ſuffiſent pour décider toutes ſortes de queſtions.

Il nous reſte donc à en découvrir les regles & à traitter en particulier de la definition & de la diviſion dans les deux Chapitres ſuivãs, renvoyant l'augmentation & la methode aux deux dernieres parties de la Logique.

CHAPITRE I.

De la definition en general, de ses regles, & de ses parties.

LA definition est d'un si grand usage dans les sciences, & mesme dans les discours les plus familiers, que sans elle on ne peut expliquer la nature d'aucune chose ; & de quelque façon qu'on la considere, on ignorera toûjours ce qu'elle est, si on n'en connoît la definition.

Il n'y a rien de plus naturel à l'esprit, d'abord qu'il s'applique à la connoissance de quelque matiere, que d'en vouloir découvrir la nature & l'essence par une definition parfaite qui luy doit expliquer ce qu'une chose est en general, & comme elle doit estre distinguée de toutes les autres choses qui sont dans la nature.

La definition se definit un principe de connoissance qui nous explique une chose en general, & qui nous sert à dire ce qu'elle est ; Exemple, l'homme est un animal raisonnable, la Physique est la science des choses naturelles.

Regles pour bien definir.

1. Regle. Toute definition doit estre composée de deux parties ; sçavoir du genre qui marque la convenance de la chose definie ; & de la difference qui sert à distinguer cette même chose de toutes les autres : mais elle est exacte quand elle est faite par le genre prochain qui contient tous les autres genres, & par la difference essentielle & immediate qui la distingue de toutes les autres especes.

2. Regle. Avant que de definir les choses, il faut prendre garde qu'elles ne soient pas equivoques ; car en ce cas là il les faut diviser pour oster la confusion que les differentes significations d'un mot equivoque causeroient dans l'esprit de ceux à qui l'on parle: d'où je conclus cet important precepte de diviser les choses equivoques avant que de les definir, comme aussi de definir les choses univoques quand elles sont generalles avant que de les diviser ; mais aprés avoir definí une chose generale, il la faut diviser en ses parties pour definir ces mêmes parties separement & exactement. Prenons pour exemple la division de l'estre & des Categories.

C'est par ce même precepte qu'il faut accorder les Autheurs qui disputent, sçavoir qui doit preceder par ordre de Doctrine de la division ou de la definition ; ausquels je réponds que la division des choses equivoques precede la definition des choses generalles, & que celle cy doit estre suivie de la division avant que de definir les choses en particulier.

3. Regle. Il faut que la definition soit d'égale étendüe avec la chose definie, ce qu'on appelle estre juste, parce qu'elle n'a rien de superflu pour obscurcir, ny rien de deffectueux pour que l'esprit découvre tout ce que l'on definit ; c'est à dire que la definition doit convenir à toutes les choses definies & point à d'autres. Exemple. L'animal raisonnable convient à tous les hommes en particulier, & ne convient point à une autre espece.

4. Regle. La definition doit estre faite par un discours plus clair que la chose qu'on doit definir, autrement ce seroit plûtôt un enigme pour cacher la chose dont on parle, qu'un principe de connoissance pour la découvrir. D'où vient que ce qui est definy n'entre pas dans la definition, parce qu'il seroit plus & moins clair que soy-mesme.

5. Regle. La definition doit estre courte, autant qu'elle le peut estre, sans obscurité, parce qu'il faut qu'elle entre facilement dans la memoire pour faire naître la science : & si elle estoit longue, on ne pourroit la retenir ny l'apprendre avec plaisir.

6. Regle. Il faut cinq conditions pour qu'une chose soit definie dans la rigueur d'une juste definition.

Primò, il faut que la chose definie soit un estre réel, afin d'estre veritable & intelligible pour estre connu & declaré par sa definition. C'est pourquoy les estres de raison, les privations, les negations n'estant pas des estres veritables & réels, ne peuvent proprement estre définis, & les descriptions qu'on en fait doivent estre tirées de l'estre auquel elles appartiennent, comme du sujet où elles se rencontrent, & de la chose à laquelle elles sont opposées. Exemple, la nuict est la privation de la lumiere du Soleil dans l'air ; l'aveuglement est l'absence de la veuë dans les yeux de l'animal.

Secundò, il faut que ce qu'on définit soit en estre par soy, car les estres par accident estant composez de parties opposées, ne se peuvent définir ensemble ayant des natures, & par conse-

quent des definitions differentes. Ex. le blanc ne se peut définir, sans separer la blancheur du sujet, en expliquant l'un & l'autre separément.

Tertiò, il faut que la chose définie soit universelle, car les choses doivent estre necessaires pour estre définies avec certitude, & dépoüillées de leur singularité pour estre clairement connuës, la difference singuliere & individuelle estant toûjours ignorée.

Quartò, il faut qu'une chose soit genre subalterne ou espece pour estre définie; car le genre souverain n'ayant rien au dessus de soy ne peut estre définy.

Quintò, ce qu'on veut définir doit estre [redacted] borné; car ce qui est infiny surpassant dans sa maniere d'estre toutes sortes de limites, il surpasse aussi les bornes de l'esprit humain qui est finy; & ainsi il ne peut estre compris dans un des principes de connoissance dont il se sert; il faut donc conclure que l'infiny ne se connoist qu'indefiniëment, suivant la pensée de Descartes.

Sextò, Les substances se divisent par leur genre prochain, qu'on trouve par la methode de composition, en comparant les choses qui approchent davantage les unes avec les autres. Exemple, le genre prochain de l'homme, c'est l'a-

nimal, parce que c'est sa prochaine convenance, pour trouver la difference on a besoin de la methode analitique, ou division, comme il faut diviser le genre pour trouver la difference qui le détermine. Exemple, l'animal est ou raisonnable ou irraisonnable.

Les instrumens soit naturels, comme les bras, l'œil, le nez, ou artificiels comme un marteau, une plume, se définissent par la difference qu'on tire de leur usage & fonction. Exemple, l'œil est un organe pour voir, le nez pour odorer, le pinceau est un instrument pour peindre, & la plume pour écrire.

8o Les accidens peuvent aussi bien estre définis par une difference essentielle que la substance, parce qu'ils ont leur essence propre & particuliere, par laquelle ils peuvent estre definis & connus. Exemple, la Physique est la science des choses naturelles, & la Logique l'art de bien raisonner.

Les accidens se définissent par le genre prochain, & la difference essentielle tirée de plusieurs sources de l'objet, du sujet, de la façon de tendre de l'objet par la poursuite & l'éloignement, si on tire la difference du lieu, du temps, de la cause finalle, ou efficiente, c'est description.

Quand Aristote dit que les accidens ne se définissent point, il faut entendre avec leur sujet, & non pas separément. Exemple, le blanc ne peut estre défiy que separément.

La definition doit estre connuë par elle-mesme, & ne peut estre démontrée, parce qu'il n'y a rien qui precede les parties essentielles dont elle est composée ; C'est pourquoy celuy qui nie les definitions nie les principes dont il faut convenir, & si quelquefois on les prouve, & mesme la definition, c'est toûjours (*à posteriori*) c'est à dire par leur proprieté & leurs effets.

Ie conclus de là que la definition sert de moyen à celuy qui raisonne, pour faire une bonne demonstration, parce qu'elle contient les parties essentielles de son sujet, qui sont la source des proprietez qu'on peut démontrer par leur propre cause, qui est l'essence contenuë dans la definition.

Il faut icy remarquer, que les definitions & divisions ne sont affirmatives ny negatives, & par consequent ny vrayes ny fausses, mais bonnes ou mauvaises, suivant la conformité qu'elles ont avec leur regle. Quand le verbe affirmatif estre, se rencontre avec la definition & division, il en fait des propo-

sitions; ce qui nous fait conclure évidemment que ces deux principes de connoissance appartiennent à la seconde action de l'esprit.

Comme il arrive souvent qu'on ignore les termes dont on se sert pour exprimer les choses, la definition qui les explique est du mot ou de la chose.

La definition du mot se fait ou par l'explication de l'etimologie. Exemple, la Philosophie signifie l'amour de la sagesse, ou par traduction d'une langue inconnuë à une connuë. Exemple, le mot Alemand Got signifie Dieu en François: ou par reduction d'un terme de l'art à un mot usité ou vulgaire. Ex. Gueulle en Blazon signifie rouge.

La definition des choses est ou essentielle & parfaite, qui explique la nature d'une chose par son essence, & s'appelle proprement definition, ou accidentelle & imparfaite, qui explique la nature du sujet par des accidens, & reçoit le nom de description.

La definition essentielle & parfaite est ou Metaphysique, qui se fait par le genre & la difference. Exemple, l'homme est un animal raisonnable ou Physique, qui se fait par la matiere & la forme. Exemple, l'homme est un composé du corps humain, & de l'ame raisonnable.

La deſcription eſt ou propre ou Metaphorique; la premiere ſe fait en expliquant la nature d'une choſe par ſes accidens. Exemple, l'homme eſt le plus noble & le plus majeſtueux de tous les animaux; la ſeconde explique la nature d'une choſe par comparaiſon, & rapport avec une autre choſe avec laquelle elle eſt ſemblable. Exemple, la Morale eſt la medecine de l'ame, un Docteur ſera nommé la lumiere du ſiecle. Ces deſcriptions metaphoriques ſont les plus nobles expreſſions d'une langue, quand elles ſont faites ſuivant les loix de la Rethorique, mais elles ſont plus propres & plus uſitées des Orateurs, & particulierement des Poëtes que des Philoſophes qui ſe contentent de la verité toute nuë.

Comme il y a de deux ſortes d'accidens, le propre & le commun, il s'enſuit qu'il y a de deux ſortes de deſcriptions, dont l'une ſe fait par les proprietez d'un ſujet. Exemple, l'homme eſt un animal riſible & admiratif, l'autre ſe fait par des accidens communs & contingens. Exemple, l'homme eſt ſçavant, vertueux, mais parce qu'il ſe rencontre dans chaque ſujet des accidens differens; ſçavoir ſa quantité, ſa qualité, ſon action, ſa paſſion, ſon lieu, ſon

temps, sa situation & son avoir; il se fait de differentes descriptions par tous ces accidens, qui sont la plus ample matiere de la Rethorique & de la Dialectique, & la source la plus feconde d'où elles tirent ses raisonnemens.

La description d'une chose par sa proprieté sert pour la discerner d'avec toutes les autres, ausquelles cette proprieté ne convient pas, & vaut presque autant que la definition essentielle pour expliquer une chose, d'où vient qu'Aristote s'en sert fort souvent, au lieu de la difference essentielle, comme lors qu'il definit le bien par la convenance, ou parce qu'il est desirable ou communicatif, qui ne sont que les proprietez du bien, dont la difference essentielle est d'estre parfait.

J'ajoûte encore qu'on est obligé de se servir des proprietez des choses, ou de plusieurs accidens communs qui conviennent à une chose seulement, au lieu de la difference essentielle ou forme substantielle, qui est presque toûjours ignorée, comme entre tous les animaux, nous ne connoissons que celle de l'homme seulement qui est le raisonnable, prenant la proprieté des autres animaux, pour distinguer & établir leur essence.

est important de remarquer qu'on ne peut définir proprement & dans la rigueur d'une parfaite definition que fort peu de choses, d'où je conclus qu'au deffaut des definitions parfaites, il faut avoir recours aux descriptions qu'on en peut faire, & souvent découvrant la nature des choses par des accidens sensibles, comme par les proprietez, les causes, les effets, qui sont comme le dehors des choses dont on parle, & par consequent plus manifestes aux yeux du vulgaire; c'est pourquoy il arrive que les belles descriptions sont plus avantageuses pour nous faire entendre que les definitions; ainsi on connoistra mieux l'amour ou quelque autre passion par les riches descriptions que nous en ont fait les Poëtes, que par les definitions.

Cecy sera plus clairement connu par la Table suivante, inventée pour soulager la memoire.

CHAPITRE II.

De la division de son usage & de ses regles.

L'Ordre des principes de connoissance demande qu'apres avoir examiné une chose en general par la definition, nous venions à descendre dans le particulier de la mesme chose par la division, qui examine jusqu'aux moindres parties, & s'il est permis de le dire, les démonte piece à piece, & les considere de si prés, qu'elle nous en donne une connoissance beaucoup plus claire & plus parfaite que la definition, qui ne nous la represente que confusément & en general.

La division est un moyen si necessaire pour acquerir les sciences, que sans son secours on ne les peut expliquer clairement; c'est par les divisions que l'ordre & la netteté se coulent dans nos discours; c'est par ce moyen qu'on évite l'erreur, la confusion, les equivoques, & les raisonnemens captieux qui nous surprennent, si nous ne sçavons discerner toutes choses par la division,

qui se definit une claire & entiere connoissance des parties d'un tout.

Pour prouver que la division donne une claire connoissance des parties divisées; il faut supposer que l'esprit connoist claisement & parfaitement une chose, lors qu'il en connoist les parties & leur ordre: Or est-il que les divisions exactes doivent estre faites avec ordre & raison d'ordre, toutes les parties dépendant les unes des autres avec liaison, afin que par ce moyen l'esprit passe de la connoissance des unes à la connoissance des autres, pour les comprendre clairement & distinctement.

La division doit encore faire connoistre entierement les parties d'un tout; ce qu'elle fait par le moyen des trois principes qui se rencontrent dans toute bonne division, par lesquels il faut terminer toutes les questions qui se peuvent faire. Ces principes sont le nombre & la raison qui le justifie, l'ordre & la raison de cét ordre, la definition par la convenance & la difference, dont on parlera plus amplement cy-apres.

IL eſt neceſſaire d'obſerver qu'entre toutes les diviſions precedentes qui ſont toutes utiles dans les ſciences, la plus ordinaire & la plus uſitée dans la Philoſophie, c'eſt celle-là qui paſſe des choſes generales aux choſes particulieres, qui eſt une methode propre à enſeigner les ſciences inventées ; dans cette façon de diviſer il faut mettre devant les choſes plus generales, & deſcendre par ordre aux particulieres. Au lieu que dans la diviſion d'un tout en acte & Phyſique, il faut commencer par les plus grandes parties pour trouver les plus petites ; nous trouverons des exemples de la premiere façon de diviſer dans les Categories, & de la ſeconde dans la Geographie.

Regles pour bien diviſer.

LA premiere eſt que la diviſion doit eſtre juſte, le tout qui eſt diviſé eſtant d'égale étenduë avec les parties, & les parties avec le tout, de ſorte que l'un n'excede pas l'autre ; d'où vient que ces diviſions ſont fauſſes, l'animal eſt ou raiſonnable ou irraiſonnable, ou immortel. Tout animal eſt terreſtre ou volatile, la premiere diviſion eſt mon-

ſtrueuſe, contenant trop de parties ; la derniere eſt deffectueuſe en contenant trop peu.

La ſeconde eſt, que les parties doivent eſtre oppoſées, ou tout au moins differentes & diſtinguées les unes des autres, autrement il ne ſe pourroit faire de diviſion, puiſque c'eſt par là que les parties ſont établies pour donner lieu à la diſtinction, il faut que les parties ſoient immediatement oppoſées pour rendre la diviſion plus claire, comme on diviſe la ſubſtance en corporelle & ſpirituelle, & non pas en animée & inanimée, il s'enſuit de l'oppoſition des parties d'une diviſion qu'il faut éviter la coincidence, qui arrive quand les parties oppoſées ſont contenuës les unes dans les autres.

La troiſiéme eſt que les diviſions dépendent les unes des autres, contenant des ſubdiviſions miſes dans un tel ordre, qu'on puiſſe rendre raiſon pourquoy on les aura ainſi diſpoſées ; d'où je conclus qu'il faut condamner la pluſpart des diviſions de l'école qui ſont ſans ordre, & placées queuë à queuë comme des canards quand ils volent.

La quatriéme nous oblige à ne diviſer pas en trop de parties qui pourroient confondre l'eſprit & embaraſſer la me-

moire ; car l'esprit a coûtume de s'égarer dans les détours des longues & ennuyeuses divisions, qui ont encore cela de mal qu'elles embarrassent la memoire ; chercher les plus petites parties, c'est plûtost reduire en poudre les matieres que les diviser ; on est aussi obligé de diviser assez, & suivant la necessité qu'on a des parties. Il arrive en cecy comme en toute autre chose, que l'excez & le deffaut sont blâmables, suivant les sentimens des sages (*ne quid nimis*) & de Seneque (*idem est minima ac nulla divisio*) ne point diviser & trop diviser font naistre également la confusion.

Il faut autant que l'on peut diviser en deux membres, mais on ne le peut pas toûjours comme en la division des cinq sens, des quatre vertus morales, des trois chœurs des Anges, & de plusieurs autres choses.

Toutes choses ou generales ou composées se peuvent diviser ; d'où vient que ce principe de connoissance a une tres-grande étenduë, & est d'un merveilleux usage dans la recherche de la verité, sans le secours des divisions nos discours, mesme les plus familiers, sont sans ordre, sans netteté, & le plus souvent remplis de froids equivoques d'erreur & de confusion.

En un mot, pour bien discerner toutes choses & les distinguer les unes des autres, pour les comparer & pour les examiner parfaitement, & pour en parler clairement & facilement, il faut de necessité employer des Tables dont l'utilité est trop grande pour ne la pas examiner amplement, avant que de finir ce Chapitre.

Ce qui a obligé les Philosophes à enseigner les sciences par Tables, qui sont des divisions gravées : C'est qu'elles soulagent la raison & la memoire, qui sont les deux seules facultez que la nature a données à l'homme pour devenir sçavant.

Les Tables contiennent seulement les principes de connoissance en peu de mots & par ordre ; ce qui peut faire éviter la multitude & la confusion, qui empeschent nostre esprit de connoistre la verité, & la memoire de l'apprendre & de la retenir ; En effet, cette fidele dépositaire des sciences n'est accablée que par la multitude & la confusion de toutes les connoissances qui se rencontrent dans un discours continu, ennuyeux & mal ordonné, que l'on évite par des Tables où les matieres sont divisées en un bel ordre, & qui donnent encore à l'esprit des principes generaux pour

terminer une infinité de questions particulieres qui en dépendent.

On peut encore ajoûter à l'avantage des Tables bien disposées, qu'elles produisent la netteté & la beauté dans les sciences, & qu'un Orateur s'en peut servir pour parler avec facilité sur la matiere qu'elles contiennent, & faire un discours ordonné, afin de s'insinuer agreablement dans l'esprit & dans la memoire, au lieu que sans le secours des Tables, il n'employera tout au plus qu'un docte galimatias composé de riches connoissances volées de part & d'autre dans de bons Autheurs, qui faute d'estre ordonnées n'auront point d'autre effet que de rebuter les esprits par leur confusion.

Si quelqu'un vouloit soûtenir qu'il n'importe pas de sçavoir les choses avec un ordre si rigoureux; & pourveu qu'on les sçache qu'il importe peu de l'ordre, je le convaincray en luy faisant voir que toutes les choses du monde sont un effet de la sagesse divine qui les a disposées par ordre; c'est pourquoy la connoissance qu'on en peut avoir n'est pas veritable, si elle ne represente l'ordre dans lequel Dieu a creé ces choses pour les connoistre telles qu'elles sont.

Je croy que pour donner une plus

haute impreſſion de l'ordre des ſciences qui en fait la beauté, il ne ſera pas inutile de faire voir par induction generale, que l'eſſence de la beauté dépend de l'ordre; la beauté du monde dépend de l'ordre & de l'harmonie de l'Univers; la beauté de la vertu, de l'ordre de la partie ſuperieure de l'ame, à ſçavoir de la ſoûmiſſion de la raiſon & de la volonté à Dieu, & de l'aſſujettiſſement de la partie inferieure à la ſuperieure, à ſçavoir des ſens à la raiſon, & des paſſions à la volonté. La beauté d'une armée de l'ordre qui y eſt gardé, d'où vient qu'elle n'a plus ny force ny beauté quand elle eſt en deſordre, la beauté d'un bâtiment dépend de ſa ſymmetrie; celle d'un eſtat de l'ordre de toutes les parties qui doivent conſpirer au bien public, ſans ſe heurter dans ce mouvement qui les y doit toutes conduire; la beauté humaine meſme ſi imperieuſe ſur les cœurs, ne conſiſte-elle pas dans l'ordre des parties du corps humain pour en faire la proportion, & dans l'ordre des quatre humeurs qui en font la ſanté, & ce vif éclat du teint qui ſurprend les yeux, & ſe rend Maiſtre de l'ame, il faut donc dire de meſme que la beauté des ſciences dépend de leur ordre.

Dans les Tables on trouve de deux sortes de divisions ; l'une est des choses, l'autre des propositions. Mon sentiment est, qu'il ne faut diviser que les choses, & qu'au lieu de la division des propositions, il faut le discours continu pour expliquer les choses plus nettement que par la division des propositions, qui n'est qu'un ordre arbitraire de quelques propositions generales, dont les Autheurs de ces divisions pretendent qu'il se faut servir pour decider toutes les questions qui se peuvent faire sur quelque matiere.

Il est difficile de prouver telles divisions, qui dépendent du choix & du caprice de celuy qui les a faites, ajoûtez encore qu'elles sont bien steriles & bien courtes pour expliquer nettement ce que le discours continu peut traiter amplement, d'une façon moins embarrassante, plus aisée, plus ordinaire & plus intelligible.

Je loüe pourtant ceux qui les ont inventées & qui s'en sont servis : mais ils me pardonneront si je croy avec le plus grand nombre des Sçavans, que les questions de Philosophie sont plus aisées à enseigner en discours continus que par des Tables qui traitent les matieres en si peu de mots, qu'elles sont ou ob

ſcures, ou qu'elles ne les traitent que ſuperficiellement.

Je ſçay auſſi qu'il y a d'autres moyens de ſçavoir que la diviſion ; les quatre principes de connoiſſance enſemble n'en valent-ils pas bien un ſeul ? ou ſi vous rapportez tous les autres à celuy-là, vous les confondez ; & vous vous confondez vous-meſme.

Quand il eſt queſtion de ſçavoir ce qu'une choſe eſt, il faut la definition ou la deſcription. Vous auriez beau diviſer pour ſçavoir ce que c'eſt, vous n'en viendriez jamais à bout.

Pour connoiſtre les principes, les cauſes, les proprietez, les parties, les effets, les rapports, l'exiſtence, le lieu, le temps, &c. Il faut le raiſonnement expliqué par l'argument pour vous découvrir ces choſes, & la methode conduira voſtre eſprit avec ordre dans ces queſtions.

J'avouë bien que la diviſion eſt neceſſaire pour avoir une parfaite connoiſſance des parties d'un tout ; mais elle n'eſt pas le ſeul moyen dont il ſe faut ſervir pour devenir ſçavant.

Pour ſçavoir parfaitement une diviſion, il faut connoiſtre trois choſes, le nombre des parties, la preuve de ce nombre, l'ordre des parties avec la rai-

son de cét ordre : la definition de chaque partie par sa convenance & sa difference.

Quand la division est bien faite, on trouve le nombre par les derniers mots de la Table exactement faite ; la preuve s'en fait en lisant la Table entiere, qui doit estre faite de propositions necessaires, c'est à dire tellement vrayes, qu'elles ne puissent estre fausses.

L'ordre & la raison d'ordre se connoist en comparant les parties de la division les unes avec les autres.

La definition se trouve en commençant par le premier mot de la Table, & la parcourant de degré en degré, jusques à ce que vous rencontriez la partie que vous voulez definir.

Les premiers degrez de la division marquent les convenances, & en montant de degrez en degrez, on trouve les differences propres à former la definition.

Il est à remarquer que pour la briéveté des definitions, il suffit de prendre la derniere convenance appellée genre prochain, & la derniere differente, nommée immediate, qui fait distinguer la chose definie de toutes les autres, avec lesquelles l'esprit les pouvoit confondre.

DISSERTATION.

De la troiſiéme action de l'eſprit, qui eſt le raiſonnement expliqué par l'Argument.

APres avoir appris à bien concevoir dans la premiere partie, à bien juger dans la ſeconde, nous devons nous efforcer dans cette troiſiéme partie de trouver l'art de raiſonner juſte ſur toute ſorte de matieres; & comme l'homme n'eſt homme que par la raiſon qui luy donne l'empire ſur toutes les choſes du monde, il n'y a point de connoiſſance qu'il doive preferer à celle de l'argument qui luy fournit les regles infaillibles pour la conduite de ſes raiſonnemens.

Le raiſonnement eſt la troiſiéme action de l'eſprit, par laquelle il paſſe d'une connoiſſance à une autre, ou bien par laquelle il lie ou delie dans ſes connoiſſances les choſes ſuivant qu'elles ſont enchaînées ou oppoſées dans la nature comme les cauſes avec leurs effets, & les effets avec leurs cauſes.

Tout ainſi que le jugement eſt com-

posé de plusieurs conceptions, le raisonnement est composé de plusieurs jugemens, dont les uns servent à découvrir les autres, & comme les conceptiõs s'énoncent par les termes, les jugemens par les propositions; le raisonnement est manifesté par l'argument que nous definirons icy un principe de connoissance qui nous fait raisonner juste sur toute sorte de matieres.

Dans tout Argument il y a trois choses à considerer, sçavoir l'antecedent qui est la proposition qui va devant, & qui sert de preuve ou de raison pour établir le consequent, qui est la proposition qui se tire de l'antecedent, & qu'on appelle conclusion. La troisiéme chose est la connoissance qui est la liaison du consequent avec son antecedent, où la raison naturelle qui fait suivre l'un de l'autre, à cause de la dépendance naturelle qui est entre ces deux choses. Exemple, dans cét Argument.

Le Soleil est levé; donc il est jour. La premiere proposition est l'antecedent, la seconde est le consequent, & la suite necessaire qui se rencontre entre le lever du Soleil sur nostre horison & le jour, en fait la consequence.

Pour bien distinguer le consequent & la consequence, qui sont deux choses

que l'on confond fort ſouvent dans l'Ecole, il faut obſerver que ſouvent le conſequent peut eſtre vray, & la conſequence fauſſe. Exemple, l'homme eſt raiſonnable; donc la neige eſt blanche: ou bien la conſequence peut eſtre vraye & le conſequent faux. Exemple, la plante eſt un animal; donc elle a du ſentiment.

Il y a ſix eſpeces d'Argumens, ſçavoir le ſyllogiſme qui eſt le plus parfait de tous, & celuy dont la Philoſophie doit ſe ſervir pour convaincre. L'Antiméme, qui eſt un ſyllogiſme tronqué pour abreger le diſcours, l'induction, l'exemple, la gradation, & le diléme.

Pour diſpoſer methodiquement une matiere auſſi obſcure & épineuſe comme celle des Argumens. Nous traiterons dans le premier Chapitre des ſyllogiſmes ſimples & compoſez. Dans le ſecond nous traiterons des cinq autres eſpeces d'argumens, & des moyens de les reduire au ſyllogiſme le plus parfait de tous & le plus ſerré, & par conſequent le plus propre à chercher la verité dans l'explication des ſciences; & dans la troiſiéme nous traiterons des ſyllogiſmes demonſtratifs, des topiques, & des ſophiſmes.

Comme tout ſyllogiſme eſt ou ſimple

ou composé, & que celuy-cy suppose le simple, l'explication du simple precedera celle du composé.

CHAPITRE I.

Du syllogisme simple, de sa matiere, de sa forme & de sa division en ses especes.

LE syllogisme est un Argument composé de trois propositions, dont les deux premieres appellées promisses, doivent estre si bien disposées qu'elles produisent necessairement la verité d'une troisiéme appellée conclusion. Exemple.

Toute vertu est loüable,
La Justice est une vertu:
Donc la Justice est loüable.

Il faut considerer quatre choses pour bien faire un syllogisme, sçavoir les trois termes dont il est composé, qui sont sa matiere éloignée, les trois propositions qui sont sa matiere prochaine, la forme ou liaison des trois termes appellée figure du syllogisme, & la forme ou la liaison des propositions, pour

les faire univerſelles ou particulieres, affirmatives ou negatives, appellée mode ou maniere de raiſonner.

Tout le ſecret pour bien raiſonner, & de conduire avec methode ſes raiſonnemens; c'eſt de trouver & diſpoſer dans ſon eſprit les trois termes dont on veut faire un raiſonnement.

Ces trois termes ſont, le petit terme, ou le premier qui eſt le ſujet de la concluſion que l'on veut prouver, c'eſt à dire du problême ou de ce qui eſt en queſtion, le grand terme ou le troiſiéme qui eſt l'attribut de la meſme concluſion; & le ſecond terme, ou le moyen qui eſt l'antecedent ou la raiſon, que l'on prend comme une verité plus connuë, afin d'établir la concluſion, dont il eſt different, & dans laquelle il ne peut jamais entrer. Exemple, du petit terme, du grand terme & du moyen,

2. ou moyen terme,
bonne

1. ou petit terme, 3. ou grand terme.
La Juſtice eſt loüable.

Dans tout bon ſyllogiſme il n'y peut jamais avoir ny plus ny moins que trois termes, parce que l'on ne raiſonne que

pour faire voir qu'un troisiéme, à sçavoir l'attribut convient à un premier qui est le sujet; & que pour cela il faut avoir une mesure commune, qui est le second terme qui sert de moyen pour joindre l'attribut avec le sujet, ou l'en separer. C'est donc une regle generale qui cõprend toutes les autres, que tous les faux syllogismes, sophismes ou paralogismes doivent necessairement avoir quatre termes, puis qu'ils ne concluent pas, c'est pourquoy l'on y répond, & l'on en fait voir l'erreur en distinguant l'un des termes, pour faire voir qu'il y en a quatre.

On trouvera facilement les trois termes pour raisonner, ou dans la forme philosophique, ou hors la forme, d'une maniere serrée, ou d'une façon plus libre & plus étenduë comme dans la conversation: Si on considere que tout ce que nous pouvons énoncer au monde, nous l'expliquons par des propositions, dont les unes sont évidentes au sens & à la raison, & alors elles n'ont point besoin de preuve, puisque rien n'est plus clair, & qu'elles servent mesme de preuve aux autres; mais les autres propositions sont obscures & douteuses, & alors on a besoin de les prouver & de les éclaircir par un principe plus clair

qui donne lieu de faire un raisonnement.

Pour raisonner, il faut donc voir la proposition obscure & douteuse qu'on veut prouver, appellée question ou problême, dont le sujet vous donnera le petit terme & l'attribut le grãd terme.

Apres avoir vû ce que l'on veut prouver, il faut s'interroger & demander pourquoy, la raison qu'on trouvera pour établir le problême ou resoudre la question proposée servira de terme moyen pour en faire un Argument. Ex. si on veut prouver ce problême, l'homme est mortel, on demandera pourquoy, & l'on trouvera que c'est parce qu'il est composé des quatre elemens; si on veut prouver que la Logique est utile, on demandera pourquoy, & on trouvera que c'est pour éviter l'erreur, alors on a les trois termes pour faire un raisonnement dans la forme & hors de la forme, & celuy qui suivra cette methode, sera toûjours net dans ses raisonnemens.

Mais si on doute du moyen ou de la raison qu'on apporte pour établir ce qui est en question; il la faut prouver par une autre raison, passant ainsi de principe en principe, ou montant de raison en raison, jusqu'à ce qu'on soit

parvenu au premier principe évident par soy-mesme, qui sert de premier fondement pour appuyer toutes les autres raisons & conclusions prochaines ou éloignées qui en sont déduites, & qui y doivent estre rapportées avant que l'esprit en soit demonstrativement convaincu.

Observons encore pour comprendre l'art de raisonner juste, qu'il ne faut que lier dans nos connoissances par des Argumens affirmatifs, les choses qui sont liées & inseparables dans la nature, & y separer par des Argumens negatifs les choses qui sont differentes, separées & opposées dans la nature. Mais la connoissance de cette liaison ou de cette opposition, ne dépend pas de faire des Argumens, l'art de nostre experience, & un grand fond de genie qui nous donne la connoissance de toutes les matieres dont nous devons bâtir nos raisonnemens.

Les trois termes estant liez ensemble dans le syllogisme par leur figures, on en fait en les repetant chacun deux fois trois propositions, qui sont la matiere prochaine des syllogismes.

La premiere de ces trois propositions s'appelle communément majeure, ou simplement proposition; & c'est celle

qui contient, le grand terme avec le moyen.

La ſeconde s'appelle mineure ou aſſomption.

La troiſiéme ou derniere eſt la cõcluſiõ.

La forme des termes, communément appellée figure, n'eſt autre choſe que la liaiſon des trois termes pour en tirer une legitime concluſion.

Il y a quatre figures, ſuivant la diſpoſition du terme moyen avec le grand & le petit terme. La preuve de ce nombre eſt évidente, ſi nous conſiderons que le terme moyen dont dépend la figure, eſt ou au commencement de la majeure & à la fin de la mineure, & c'eſt la premiere figure d'Ariſtote, où il eſt à la fin de la majeure & de la mineure; & c'eſt la ſeconde, où il eſt au commencement de la majeure & de la mineure; & c'eſt la troiſiéme, où enfin le terme moyen eſt à la fin de la majeure & au commencement de la mineure; & c'eſt la quatriéme & derniere figure que j'eſtime avec les Philoſophes Gallien & Gaſſendi, la plus naturelle, la plus facile de toutes, & celle à laquelle ſe rapportent toutes les manieres de raiſonner des trois figures d'Ariſtote, comme nous le ferons voir cy-apres. Ces trois figures d'Ariſtote ſont expliquées par

ce petit vers Latin. (*Sub, præ, prima: bis præ, ſecunda: tertia, bis ſub.*

Exemple de la premiere figure dans cette matiere. L'homme eſt riſible, parce qu'il eſt raiſonnable.

Tout ce qui eſt raiſonnable eſt riſible,
L'homme eſt raiſonnable:
Donc l'homme eſt riſible.

Exemple de la ſeconde figure dans cette matiere; nulle vertu n'eſt un vice; parce qu'elle eſt deſirable.

Nul vice n'eſt deſirable,
Toute vertu eſt deſirable:
Donc nulle vertu n'eſt un vice.

Exemple de la troiſiéme figure dans cette matiere; le Marbre a de l'étenduë, parce que c'eſt un corps.

Tout corps a de l'étenduë,
Quelque corps eſt du Marbre:
Donc le Marbre a de l'étenduë.

Exemple de la quatriéme figure dans cette matiere, Tout homme eſt vivant, parce qu'il eſt animal.

Tout homme eſt animal,
Tout animal eſt vivant:
Donc tout homme eſt vivant.

Toutes ces quatres figures ſont fondées ſur ces deux axiomes, que l'on appelle *dictum de omni*, ou *dictum de nullo*; c'eſt à dire que quand un troiſiéme terme convient au ſecond, & que le ſecond convient au premier, le troiſiéme convient neceſſairement au premier; mais au contraire, ſi un troiſiéme terme repugne au ſecond, & que le ſecond convienne au premier, ou bien quand le troiſiéme terme convient au ſecond, & que le ſecond repugne au premier, il faut que le troiſiéme & le premier repugnent entr'eux, autrement ces deux axiomes ſont expliquez en cette façon, quand deux choſes conviennent à une troiſiéme, elles conviennent entr'elles, ou ſi elles repugnent à une troiſiéme, elles repugnent entr'elles. Suppoſons par exemple qu'il y ait trois arches, ſi la premiere & la troiſiéme ſont égales à la ſeconde, elles ſont égales entr'elles; ſi au contraire la premiere & la troiſiéme ſont inégales à la ſeconde, elles ſeront inégales enſemble.

Nous rejetterons de noſtre Logique

l'usage de la seconde, & de la troisiéme figure d'Aristote premierement, parce qu'elles sont imparfaites & defectueuses, en ce que la seconde ne prouve que des conclusions negatives, comme on le peut voir par ses modes, & que la troisiéme ne prouve que des conclusions particulieres, bien qu'elle en ait d'affirmatives & de negatives.

Secondement, parce qu'elles sont indirectes obscures, & qu'elles choquent le sens commun, dautant que la seconde figure renverse le grand terme de la conclusion qu'elle fait sujet du moyen dans la majeure, & que la troisiéme figure renverse le petit terme qu'elle fait attribut du moyen dans la mineure contre la nature des termes, dont la disposition doit estre la mesme dans les premisses que dans la conclusion ; c'est pourquoy apres qu'Aristote a donné les moyens de faire des Argumens imparfaits dans ces deux figures, il donne des regles pour les reduire aux quatre modes parfaits de la premiere figure.

Nous rejettons par la mesme raison les cinq modes imparfaits de la premiere figure, parce que la conclusion en est indirecte par le renversement du sujet en attribut, & qu'il y a des regles de les reduire aux quatres premiers modes parfaits.

faits. Mais il eſt bien plus aiſé de n'argumenter jamais que parfaitement, puiſque cela eſt naturel & facile, que de faire avec difficulté, & contre l'ordre de la nature, des argumens imparfaits, pour donner la geſne à ſon eſprit pour les reduire aux modes parfaits, & de ſe fatiguer l'eſprit à comprendre un nombre de preceptes ridicules & inutiles pour en faire la reduction; la peine qu'a euë Ariſtote à les trouver, & ſes Sectateurs à les comprendre, eſt un juſte châtiment de leur fauſſe ſubtilité.

Il n'y a pas moins d'imprudence à donner des regles de faire des ſyllogiſmes imparfaits dans la ſeconde & troiſiéme figure, & dans les modes indirects de la premiere, pour les détruire & les reduire aux parfaits qu'il y en auroit à un Architecte qui donneroit les regles de faire de méchans bâtimens pour les abatre avec beaucoup de peine, ſi-toſt qu'ils ſeroient faits, & recommencer à remuer les materiaux, pour en refaire de parfaits, ſuivant les veritables regles de l'Architecture qu'il devoit d'abord mettre en uſage pour abreger le temps & la peine. Le mode ou la figure des propoſitions eſt leur diſpoſition, pour en tirer une bonne concluſion, eu égard à leur quantité & à leur qualité.

Tout le myſtere des modes vous ſera découvert par les mots artificiels de la regle barbara, ſuivant ces deux maximes des propoſitions, *aſſerit A. negat E. verum generaliter ambæ aſſerit I. negat O. particulariter ambo.* C'eſt à dire qu'une propoſition en A. eſt univerſelle affirmative en E. univerſelle negative, en I. particuliere affirmative en O. particuliere negative.

La regle des modes eſt (*Barbara, celarent darii ferio.*) Pour les modes directs de la premiere figure *baralipton, celantes dabitis fapeſmo, friſeſomorum.* Pour les modes indirects de la premiere. Pour la ſeconde. *Caſare, cameſtres, feſtino baroco.* Pour la troiſiéme. *Darapti felapton, diſamis datiſi, bocardo, feriſon.*

Pour entendre ces mots artificiels, il faut prendre les trois premieres ſillabes de chaque mot artificiel, les rapporter aux trois propoſitions de chaque figure, & ſuivant la nature de la voyelle qui denote les propoſitions, les faire affirmatives ou negatives, univerſelles ou particulieres; par exemple: *Barbara* denote un ſyllogiſme de la premiere figure qui doit avoir trois propoſitions univerſelles affirmatives, parce qu'il y a trois *A.* dans le mode *Barbara.*

Nous ne nous mettons point en peine

des consones de ces mots artificiels, parce que comme nous avons condamné les modes imparfaits, & que nous en évitons la reduction, nous éviterons pareillement l'usage & les exemples de tous les autres modes compris dans la susdites regles, hormis les quatre premiers de *barbara*, *celarent*, *darii ferio*, qui sont seuls suffisans pour prouver facilement & clairement toute sorte de conclusions.

Pour prouver cette verité & faire voir qu'il suffit de bien sçavoir pratiquer ces quatre modes, suivant la disposition de leur voyelle, il n'y a qu'à considerer que l'on ne raisonne que pour prouver une conclusion. Or est il que toute conclusion est ou universelle affirmative, & alors il faut la prouver en *barbara*, ou universelle negative, & alors il faut la prouver en *celarent*, ou particuliere affirmative, qu'il faut prouver en *darij*, ou particuliere negative qu'il faut prouver en *ferio*. Et ainsi on aura par ces quatre modes naturels, clairs & faciles, le moyen de prouver toute sorte de conclusions, sans s'embaraller l'esprit à raisonner dans les autres modes difficiles, obscurs & imparfaits, que l'on doit reduire aprés à ces quatre icy.

Je dis plus, c'est que l'usage des voyel-

les suffit pour nous faire éviter l'explication des regles generales & particulieres des syllogismes, qui bien que tres-vrayes, ont plus d'embarras que d'utilité, & l'experience nous fait voir qu'apres les avoir appriſes avec beaucoup de peine, on ne s'en ſert jamais dans le progrez des ſciences, ou l'on ſuit plûtoſt le bon ſens en raiſonnant par la liaiſon des matieres, que l'on ne pratique avec exactitude les regles du ſyllogiſme. Donnons des exemples des quatre modes de la premiere figure d'Ariſtote. Exemple du mode *Barbara*, ſur cette matiere. Tout homme eſt vivant, parce qu'il eſt animal.

Barbara.	Tout animal eſt vivant, Tout homme eſt animal: Donc tout homme eſt vivant.

Exemple du mode, *Celarent*, ſur cette matiere. Nul vice n'eſt deſirable, parce qu'il eſt odieux à Dieu.

Celarent.	Nulle choſe odieuſe à Dieu n'eſt deſirable, Tout vice eſt odieux à Dieu: Donc nul vice n'eſt deſirable.

Exemple du mode *Darii*, ſur cette ma-

tiere. Loüis XIV. doit estre obey, parce qu'il est Roy.

Darii.
Tout Roy doit estre obey,
Loüis XIV. est Roy :
Donc Loüis XIV. doit être obey.

Exemple du mode *Ferio*, sur cette matiere. Cromvel ne doit pas estre mis au rang des Rois d'Angleterre, parce qu'il a esté Tyran.

Ferio.
Nul Tyran ne doit estre mis au rang des Rois,
Cromvel a esté Tyran :
Donc Cromvel ne doit pas estre mis au rang des Rois.

La quatriéme figure qui fait le moyen attribut de la majeure & sujet de la mineure, me semble la plus naturelle & la plus facile de toutes, parce qu'elle met le moyen entre le sujet qui est le petit terme, & l'attribut qui est le grand terme, & ainsi l'esprit ne passe pas d'une extremité à l'autre, c'est à dire du petit terme au grand terme, que par le moyen qui sert de mesure & de liaison pour joindre le grand & le petit terme ensemble. Par exemple, si je veux prouver que tout homme est vivant, parce

qu'il est animal, je disposeray naturellement & clairement mon Argument en cette façon ; tout homme est animal, tout animal est vivant, donc tout homme est vivant.

Dans cette figure le terme d'animal est veritablement moyen, puis qu'il est mis entre le sujet & l'attribut, & je puis dire que la premiere figure qui commence par le moyen dans la majeure, & qui finit dans la mineure, est en quelque sorte indirecte, parce qu'elle commence par le second terme qui est le moyen, au lieu qu'il est naturel de commencer par le premier pour aller au second, & du second au troisiéme. Secondement, la quatriéme figure a cela davantageux, que la majeure doit estre toûjours affirmative ; c'est pourquoy l'esprit n'a qu'à examiner si les deux termes de la mineure conviennent ou ne conviennent pas pour en faire la figure conjonctive, ou la figure disjonctive, qui sont les deux figures dont nous jugeons que le Logicien se doit servir pour prouver toutes sortes de conclusions.

La figure conjonctive ou affirmative est fondée sur cét axiome. Quand un second terme convient au premier, & que le troisiéme convient au second ; il faut que le troisiéme convienne au pre-

mier par le moyen du second. Exemple, l'animal convient à l'homme ; le vivant convient à l'animal, donc le vivant convient à l'homme. Autre exemple, le Roy est dans Paris, Paris est dans la France, donc le Roy est dans la France.

La figure disjonctive ou negative est fondée sur cét axiome, quand un second terme convient à un premier, & que le troisiéme repugne au second, le troisiéme doit necessairement repugner au premier. Exemple, il convient à l'homme d'estre animal ; il repugne à l'animal d'estre immortel, donc il repugne à l'homme d'estre immortel. Autre exemple, la France est dans l'Europe, l'Europe n'est pas dans l'Asie, donc la France n'est pas dans l'Asie.

FIGVRE CONIONCTIVE ou affirmative.

majeure ou proposition affirmative — *Moyen* — mineure ou assomption affirmative

Sujet — conclusion affirmative — Attribut

FIGVRE DISIONCTIVE ou negative.

proposition affirmative — *Moyen* — assomption negative

Sujet — conclusion negative — Attribut

CHacune de ces deux figures a trois modes, le general, le particulier, & le mixte; dont il faut apporter des exemples pour en faciliter l'intelligence.

Exemple du mode general affirmatif sur cette matiere. L'homme est vivant, parce qu'il est animal.

Tout homme est animal,
Tout animal est vivant:
Donc tout homme est vivant.

Exemple du mode affirmatif particulier sur cette matiere. Jesus-Christ nous a rachetez, parce qu'il est mort pour nous.

Jesus-Christ est mort pour nous,
Celuy qui est mort pour nous nous a rachetez:
Donc J. Christ nous a rachetez.

Exemple du mode mixte sur cette matiere. Alexandre est glorieux, parce qu'il a esté conquerant.

Alexandre a esté conquerant,
Tout conquerant est glorieux:
Donc Alexandre est glorieux.

Exemple du mode general negatif ſur cette matiere. Nul avare n'eſt heureux, parce qu'il eſt eſclave des richeſſes.

Tout avare eſt eſclave des richeſſes ;
Nul eſclave des richeſſes n'eſt heureux :
Donc nul avare n'eſt heureux.

Exemple du mode negatif particulier ſur cette matiere. Judas n'eſt pas innocent, parce qu'il a vendu Jeſus-Chriſt.

Judas a vendu Jeſus-Chriſt,
Celuy qui a vendu J. C. n'eſt pas innocent :
Donc Judas n'eſt pas innocent.

Exemple du mode negatif mixte ſur cette matiere. La Canicule n'eſt pas un chien, parce que c'eſt un Aſtre.

La Canicule eſt un Aſtre,
Tout Aſtre n'eſt pas un chien :
Donc la Canicule n'eſt pas un chien.

La derniere raiſon qui me fait preferer la quatriéme figure aux trois figures

d'Aristote, c'est que tous les modes de ces trois figures se raportent aux modes de nostre quatriéme figure sub-divisée en deux figures, donc chacune contient trois modes ; sçavoir deux generaux, deux particuliers où se doivent reduire tous les Arguméns des figures d'Aristote, & outre cela nos deux figures sont plus generales, puis qu'elles ont deux modes particuliers pour faire des syllogismes tres-parfaits & tres-ordinaires, dont Aristote n'a point fait mention.

Nous ne nous servirons point icy des mots artificiels de la quatriéme figure appellée Galenique, parce qu'ils sont inutils pour expliquer nostre quatriéme figure double, qui a plus de modes que celle de Galien, & dont l'usage par nos trois doubles modes, est tres-naturel & aisé.

Je sçay que les Partisans d'Aristote ont de coûtume de dire que nostre quatriéme figure est la premiere renversée par le changement de la mineure en la place de la majeure : Mais je peux dire que leur premiere est la nostre renversée, & ainsi nos plaintes seront égales, au lieu que je leur puis répondre que nostre quatriéme figure est plus naturelle, puis qu'elle va du premier terme au second, & du second au troisiéme,

& qu'il n'y a qu'elle qui place le moyen entre les deux termes dont il fait la liaison.

On peut demander si j'approuve l'usage de la premiere figure d'Aristote, à quoy je répons, que n'estant differente de nostre quatriéme figure que par la transposition des premisses, l'usage en est également bon.

Des Syllogismes composez.

APres avoir parlé du sylogisme simple, il faut traiter du composé, qui est un Argument formé de l'assemblage d'une ou de plusieurs propositions composées.

Il y a quatre sortes de syllogismes composez, le conditionnel ou hypotetique; le proportionnel, le disjonctif ou divisif, & le copulatif.

Le syllogisme conditionel est celuy qui contient dans sa majeure cette particule si, avec un antecedent & un consequent qui la composent: De sorte que dans la mineure on affirme l'antecedent pour affirmer le consequent dans la conclusion, ou bien l'on nie l'antecedent dans la mineure, pour nier le consequent dans la conclusion. Exemple.

Si le Soleil eſt levé, il eſt jour,
Or eſt-il que le Soleil eſt levé :
Donc il eſt jour.

Exemple du ſyllogiſme conditionel negatif de l'antecedent.

Si le Soleil eſt levé, il eſt jour ;
Le Soleil n'eſt pas levé :
Donc il n'eſt pas jour.

Il faut remarquer que tout ſyllogiſme abſolu, en mettant la particule ſi, peut devenir conditionel, & en oſtant la particule ſi, le ſyllogiſme conditionel devient abſolu, ce qui eſt beaucoup plus avantageux, puiſque l'uſage des ſyllogiſmes conditionels eſt blâmé de tous ceux qui raiſonnent directement ; c'eſt pourquoy il vaut beaucoup mieux reduire le ſyllogiſme conditionel à l'abſolu en diſant :

Quant le Soleil eſt levé, il eſt jour,
A preſent le Soleil eſt levé :
Donc à preſent il eſt jour.

Pour la verité du ſyllogiſme conditionel, il faut que le conſequent ſoit bien tiré de l'antecedent ; c'eſt à dire

qu'il y ait une liaison necessaire entre l'un & l'autre, afin que l'affirmation de l'antecedent emporte celle du consequent, ou que la negation de l'un emporte la negation de l'autre; c'est pourquoy la verité de la conclusion dépend de la verité de la mineure, & cét Argument conditionel n'a pas plus de force que si l'on prenoit seulement la mineure pour en faire cét enti-méme.

Le Soleil est levé,
Donc il est jour.

L'argument conditionel se rapporte ou à la figure affirmative, ou à la figure negative, ainsi que l'experience le fait voir.

Le syllogisme proportionel est celuy dont la majeure est composé de deux parties, qui ont une convenance ou proportion entr'elles; de sorte que ce qui convient à l'une des parties dans la mineure, est censé convenir à l'autre partie de la majeure dans la conclusion. Ex.

Deux se rapportent à quatre comme quatre se raportent à huit;
Or est-il que deux sont la moitié de quatre:
Donc quatre sont la moitié de huit.

Autre exemple.

La Justice est à l'égard des Estats ce qu'est le fondement à l'égard d'une edifice,
En renversant le fondement, on renverse tout l'edifice :
Donc en renversant la Justice, on renverse les Estats.

Tous les syllogismes proportionels sont justes & bons, quand la convenance des deux choses que l'on compare est juste. Exemple.

L'hyver est à l'égard de l'année ce qu'est la vieillesse à l'égard de la vie ;
Or est-il que la vieillesse est la plus triste partie de la vie humaine :
Donc l'hyver est la plus triste saison de l'année.

Le syllogisme disjonctif ou divisif, est celuy dont la majeure est composée de deux ou de plusieurs propositions, divisées par la particule ou, dont la negation de l'une dans la mineure, enferme l'affirmation de l'autre dans la conclusion, ou l'affirmation de l'une

dans la mineure, enferme la negation de l'autre dans la conclusion. Exemple.

Ou il est jour ou il est nuit,
il est jour,
Donc il n'est pas nuit, autrement il est nuit :
Donc il n'est pas jour.

Les syllogismes divisifs sont tres-frequens, à cause de l'usage des divisions ; mais si la division n'est juste, ou que les parties opposées n'ayent point de milieu, ou que l'énumeration des parties ne soit pas bien faite, on ne conclud jamais veritablement.

Le syllogisme copulatif est celuy qui est composé de particules absoluës. Ex.

Celuy qui étudie est loüable, & celuy qui n'étudie pas est blâmable.
Les sçavans étudient, & les ignorans n'étudient point :
Donc les sçavans sont loüables, & les ignorans sont blâmables.

On peut encore rapporter au syllogisme composé les exclusifs, les exceptifs & les reduplicatifs, dont il suffit de produire des exemples.

Exemple de l'Excluſif.

Tout ce qui eſt libre eſt raiſonnable,
Le ſeul eſprit eſt libre :
Donc le ſeul eſprit eſt raiſonnable.

Exemple de l'Exceptif.

Tout Apoſtre qui a aimé Jeſus-Chriſt eſt Saint;
Tous les Apoſtres, excepté Judas, ont aimé Jeſus-Chriſt :
Donc tous les Apoſtres, excepté Judas, ſont Saints.

Exemple des Reduplicatifs.

Tout homme, entant que raiſonnable, eſt immortel,
Pierre eſt homme :
Donc Pierre, entant que raiſonnable, eſt immortel.

CHAPITRE II.

Des autres especes d'Argumens qui sont moins parfaits que le syllogisme.

IL y a cinq especes d'Argumens imparfaits, sçavoir l'enti-méme, l'induction, l'exemple, le dilesme avec la gradation, dont les Philosophes se servent quelquesfois, quoy que l'usage en soit plus frequent parmy les Orateurs.

L'enti-méme est un Argument composé de deux propositions, dont l'une s'appelle antecedent, & l'autre consequent, autrement l'enti-méme est un syllogisme tronqué par le retranchement d'une des premisses, soit la majeure, soit la mineure, qui demeure dans l'esprit de celuy qui raisonne, mais qu'il retient pour abreger son discours. Exemple.

Tout homme est mortel:
Donc Pierre est mortel.

Si celuy avec lequel nous raisonnons ne connoist pas la proposition que l'on retranche dans l'enti-méme, il faut de necessité faire un syllogisme entier pour

luy faire voir la liaison de l'antecedent avec le consequent, ce qui se fait en reduisant l'enti-méme au syllogisme par l'expression de la premisse qu'on avoit retenuë dans l'esprit. Exemple, dans le precedent enti-méme, en ajoûtant la mineure.

Tout homme est mortel,
Pierre est homme:
Donc Pierre est mortel.

L'enti-méme se peut encore faire quelquesfois par une particule causale ou illative en cette façon: Pierre est mortel, parce qu'il est homme, Philis est aimable, parce qu'elle est belle.

L'enti-méme se prend chez Aristote pour un Argument probable ou topique, tels sont tous les Argumens des Astrologues, & des devins par les conjectures.

L'enti méme estant ou affirmatif ou negatif, il se peut rapporter à nostre quatriéme figure conjonctive ou disjonctive.

L'induction est un Argument qui prouve une conclusion universelle par le dénombrement des choses singulieres, par Exemple, que tout homme est mortel, parce que chaque homme en particulier est mortel. Cét Argument

fait voir à l'esprit la verité claire & sensible dans les choses singulieres qu'il ne connoissoit que confusément dans les choses universelles.

Le fondement de l'induction est que l'universel n'est pas different des choses singulieres prises ensemble, & que le tout n'est que l'assemblage de toutes ses parties; c'est pourquoy ce qui se conclud de toutes les parties se doit entendre du tout. Exemple,

L'invention est utile aux Orateurs;
La disposition, l'elocution, la memoire & la prononciation leur sont avantageuses:
Donc toute la Rethorique est utile aux Orateurs.

Autre Exemple.

Pierre est mortel, Paul est mortel,
Tous les hommes qui ont vécu & qui vivent sont mortels, & on doit faire le mesme jugement de tous ceux qui vivront:
Donc tout homme est mortel.

Iamais l'induction n'est juste, si elle ne comprend le dénombrement de toutes les parties, puisque une seule par-

tie exceptée empesche la verité de la conclusion universelle? C'est pourquoy l'induction n'a point de lieu quād le dénombrement va à l'infini, & l'on ne doit jamais conclure avec ces termes (& ainsi du reste) s'il n'y a une parfaite ressemblance ou egalité entre les membres de l'induction; par Exemple, si je conclus que le François est blanc, l'Anglois, l'Alemand, le Suedois, & que j'ajoûte apres plusieurs de ces exemples, & ainsi du reste: ce qui ne sera pas vray à cause des Negres, je ne puis pas conclure par cette fausse induction que tout homme soit blant.

On dit communément que l'induction est la Mere des Sciences, parce que l'esprit ayant vû plusieurs fois sensiblement la verité dans de frequentes experiences, comme la Rhubarbe purger la bile dans Socrates, dans Callias, & plusieurs autres, il en a fait ce principe de Medecine, donc la Rhubarbe purger la bile. Autrement l'esprit ayant éprouvé dans plusieurs generations particulieres que la nature employoit une matiere à faire chaque chose, & dans plusieurs corruptions qu'elle laissoit une matiere, il en a formé ce beau principe de Physique, la nature ne produit rien du neant, & ne reduit rien au neant.

D'où on a conclu qu'elle ne fait rien qu'assembler les matieres dans les generations, & les diviser dans les corruptions.

L'exemple est un Argument par lequel on conclud une chose d'une autre qui luy est semblable. Exemple, la gloire militaire a fait triompher par tout les Romains; donc la mesme gloire militaire qui anime les François, les fera triompher par tout. Aristote dit que pour augmenter par l'exemple, il faut que les deux sujets de l'antecedent & du consequent soient semblables par exemple, que les François ayment autant la gloire militaire que les anciens Romains; car la moindre disparité des deux sujets fait que l'exemple ne conclud pas, ce qu'on appelle vulgairement clocher, c'est à dire n'estre pas juste.

L'exemple s'appelle encore un Argument fondé sur la parité ou la convenance de deux choses semblables. Ex. la medecine du corps en chasse la douleur: donc la Philosophie, qui est la Medecine de l'ame, en doit chasser l'erreur. Cét Argument est fondé sur cette convenance, que l'erreur est la maladie de l'esprit, comme la douleur est la maladie du corps.

La verité de l'exemple est fondée sur une proposition universelle, qui comprend les deux parties de l'exemple, comme si Pierre est mortel, Paul doit estre mortel, parce que ces deux propositions particulieres sont contenuës dans cette proposition universelle tout homme est mortel. Mais cét exemple-cy n'est pas veritable, Pierre est sçavant, parce qu'il a etudié: donc Paul qui a étudié sera sçavant, parce que les deux propositions qui forment l'exemple, sont appuyées sur cette proposition universelle, tout homme qui étudie est sçavant, laquelle n'est pas vraye.

Le dilême est un Argument composé d'une ou de plusieurs propositions divisives & opposées, dont chaque partie presse également l'adversaire; c'est pourquoy on l'appelle Argument cornu, parce que celuy contre qui on le fait est comme s'il estoit entre deux cornes, qui l'embarassent si fort, qu'en se retirant de l'une, il s'enfonce dans l'autre. C'est pourquoy toutes les parties de cét Argument concluent affirmativement ou negativement du tout, ce qu'on a conclu de chaque partie. Exemple, si vous estes Advocat, ou vous deffendrez la Justice ou l'injustice; si vous deffendez la Justice, vous déplairez aux

hommes, qui pour l'ordinaire sont injustes; si vous deffendez l'injustice vous déplairez à Dieu, qui est l'equité mesme; par consequent si vous estes Advocat, vous déplairez à Dieu ou aux hommes, ou cét autre dilême si celebre chez Epicure. Pour ne point craindre la douleur. Toute douleur est legere ou violente; si elle est legere elle est longue, & par consequent supportable; si elle est violente elle est courte, parce que ou elle est surmontée, ou elle surmonte bientost le patient; c'est pourquoy toute douleur est supportable dans l'opinion d'Epicure.

Il n'y a point d'Argument qui soit plus facile à retorquer contre l'adversaire que le dilême. Le plus celebre des dilêmes retorquez, est celuy dont Evatelus, disciple de Protagoras, se servit contre son Maistre, & que son Maistre retorqua contre luy, devant les Juges. Evatelus avoit promis à Protagoras une grande recompense s'il le rendoit assez sçavant & assez eloquent pour gagner la premiere cause qu'il plaideroit, la premiere qu'il plaida fut pour ne rien donner à son Maistre Protagoras, qu'il attaqua par ce dilême, ou je gagneray le procez, par lequel je pretends ne vous rien devoir, ou je le perdray; si je le gagne

gagne je ne vous dois rien ; si je le perds la convention de vous payer est nulle, & ainsi que je le perde ou que je le gagne, je ne dois pas estre condamné à vous donner aucune recompense.

Protagoras se leva sur le champ & luy retorqua ce mesme dilême, si vous gagnez vostre cause, vous me devez par la convention, si vous la perdez vous me devez par ma demande, partant gagnez ou perdez vous me devez. Les Juges surpris & ne sçachant que decider, renvoyerent le jugement du procez aux siecles à venir, & ne prononcerent autre chose sur la question que *mali corui, malum ovum.* C'est à dire un chicanneur ne produit que des chicannes, & tel Maistre tel disciple.

Pour répondre au dilême qui nous presse de toutes parts, quand on ne peut le retorquer, il faut soudre toutes les parties qui nous pressent. Exemple, si quelqu'un demande, estes-vous encore yvrogne, il faut dire ny je ne le suis point, ny je ne l'ay point esté, parce que le oüy ou le non vous condamneroit.

Il faut encore observer qu'un dilême est vicieux, quand la proposition disjonctive sur lequel il est fondé ne comprend pas tous les membres de la division. Exemple du dilême dont les An-

ciens Philosophes se servoient pour ne point craindre la mort. Ou nostre ame perit par la mort, & alors nous sommes incapables de douleur, ou si elle survit au corps, c'est pour estre plus heureuse; donc il ne faut pas craindre la mort. Ce dilême est faux, puisque outre l'aneantissement de l'ame & la felicité immortelle, elle peut passer dans un estat de tourmens eternels que les Chrestiens appellent l'Enfer.

La gradation est un Argument composé de plusieurs propositions, dont l'attribut de la premiere est le sujet de la seconde, & ainsi du reste, jusques à ce que l'attribut de la derniere soit lié avec le sujet de la premiere. Exemple, tout homme est animal, tout animal est vivant, tout vivant est un corps, tout corps est une substance: donc tout homme est une substance.

Il n'y a gueres d'Argumens plus beaux que la gradation, mais aussi plus sujet à nous tromper, si nous n'y observons ce precepte qui nous fait voir que le petit terme est le sujet de la conclusion, le grand terme son attribut, & tous les autres termes moyens sont autant de sylogismes qui doivent estre veritables dans leur matiere & dans leur forme, pour prouver la conclusion de la negation.

La gradation eſt vicieuſe quand elle eſt établie par une cauſe par accident, ou qui n'eſt pas neceſſaire. Exemple, un homme yvre eſt ſans jugement; celuy qui eſt ſans jugement ne peche point; celuy qui ne peche point garde les Commandemens de Dieu: donc celuy qui s'enyvre garde les Commandemens de Dieu; cette gradation eſt fauſſe, parce que l'yvreſſe eſt une cauſe par accident de la perte du jugement, laquelle ne peut empeſcher un homme de pecher, puis qu'il avoit de la raiſon quand il a commencé à s'enyvrer.

CHAPITRE III.

Des ſyllogiſmes demonſtratifs, des topiques ou probables, & des ſophiſmes ou captieux.

LE ſyllogiſme demonſtratif qui engendre la ſcience, eſt celuy qui eſt compoſé de propoſitions neceſſaires, c'eſt à dire tellement vrayes, qu'elles ne peuvent eſtre fauſſes.

Le ſyllogiſme topique qui produit l'opinion, eſt celuy qui eſt compoſé de propoſitions contingentes ou proba-

bles, c'est à dire qui peuvent estre vrayes & fausses.

La demonstration doit estre vraye, pour estre distinguée de l'erreur qui est fausse, elle doit estre certaine pour estre distinguée de l'opinion qui est douteuse, elle doit estre evidente pour estre distinguée de la foy divine qui est obscure, & enfin elle doit estre une connoissance universelle, pour estre distinguée de la connoissance des choses singulieres qui dépend des sens.

Une proposition de la demonstration est plus connuë en trois manieres, quant à nous quand elle est evidente aux sens, quant à sa nature quand elle est evidente à l'esprit, quant à nous & quant à sa nature, lors qu'elle est evidente aux sens & à l'esprit, qui sont les deux lumieres que la nature nous a données pour connoistre la verité; celle qui suppose la connoissance d'un effet par sa cause, que l'on appelle (*à priori*) est plus connuë quant à sa nature, c'est à dire par l'esprit que quant à nous, c'est à dire par le sens; mais la connoissance d'une cause par son effet, appellée (*à posteriori*) est plus connuë quant à nous; c'est à dire par nos sens, que par sa nature, c'est à dire par l'esprit.

Une proposition paroist evidente,

lors que nous en sommes persuadez par la conviction des sens ou de la raison, mais elle est tres-evidente quand elle est manifestée par ces deux lumieres ensemble, comme cette proposition cy. Un tout est plus grand que sa partie.

Les choses singulieres sont plûtost connuës que les choses universelles, & les effets que leur cause; d'où je conclus, que toute la certitude & l'evidence des principes generaux dépend de l'evidence des choses singulieres connuës par les sens, & l'on ne connoist mesme aucune cause que par ses effets; c'est pourquoy contre l'ordre de l'Ecole, la demonstration d'une cause par ses effets, d'une chose universelle par les choses singulieres, devroit estre appellée une demonstration *à priori*, & non pas *à posteriori*; puisque la connoissance des effets precede & produit celle des causes, & que l'experience des choses singulieres a produit les principes des sciences dont ils sont le fondement.

Les lieux dont le Logicien doit tirer ses demonstrations, sont le genre, l'espece, la difference, la proprieté, la definition, la cause necessaire, ou l'effet necessairement dépendant, pour en faire des syllogismes affirmatifs; mais pour raisonner negativement, il suffit

de trouver un moyen opposé ou different. L'usage de tous ces Argumens est si clair, qu'il n'est pas besoin de perdre le temps à en apporter des exemples.

Le syllogisme topique ou probable est celuy qui sert à disputer vray-semblablement sur toute sorte de sujets, & qui n'a point d'autre matiere que la contingente; car bien que cét Argument ait plus d'évidence que d'obscurité, cependant il laisse toûjours du doute dans l'esprit, que la chose peut estre autrement qu'on ne la conclud; c'est pourquoy il est plus propre aux Orateurs qui n'ont pour but que de persuader, qu'aux Philosophes qui ont pour fin de convaincre.

L'opinion que ce syllogisme fait naître, a cela de commun avec la foy humaine qu'elle est douteuse; mais la foy humaine est fondée sur l'authorité de celuy qui parle, & l'opinion sur la probabilité des raisons qu'on apporte. Car pour la Foy divine, bien qu'elle n'ait pas l'evidence de la demonstration, elle en a la certitude, à cause de l'authorité infaillible du S. Esprit, sur laquelle elle est appuyée.

Nous ne parlerons point icy de tous les lieux communs dont le Logicien peut tirer des Argumens probables,

puisque nous les avons déja expliquez dans le Traité de la proposition, & que le sens commun est plus necessaire pour raisonner probablement, que non pas la connoissance de ces lieux, puisque l'experience de toutes les personnes sçavantes qui préchent & qui raisonnent le mieux dans le monde, nous fait voir qu'ils ne se servent point de cette methode artificielle des Ecoles, témoin tant d'Avocats & de Predicateurs, qui parlent tres-eloquemment, & qui ont toûjours de la matiere de reste sans aller frapper à la porte de tous ces lieux communs pour en tirer des preuves, suivant la deffense de Quintilien.

La nature, la consideration attentive du sujet, la connoissance de diverses veritez les fait produire, & l'on raisonne juste, parce qu'on a de la science & de l'esprit, & non pas parce qu'on a un magazin importun de lieux communs; on s'en sert sans les connoistre.

Il nous sera donc plus important de découvrir les sophismes qui peuvent jetter nostre esprit dans l'erreur; d'où vient qu'ils sont appellez Paralogismes, parce qu'ils sont contraires à la raison, & n'ont que l'apparence d'estre veritables, & pour fin de nous surprendre.

Nous pouvons passer sous silence la pluspart des sophismes dont on a coûtume de traiter dans l'Ecole, parce qu'ils sont pueriles & ridicules. Il nous suffira d'en découvrir icy dix des plus ordinaires, où l'esprit humain est sujet de tomber.

Le premier est quand on prouve autre chose par ce qui est en question, appellé par Aristote, *Ignoratio elenchi*; c'est à dire l'ignorance de ce qu'on doit prouver contre son adversaire; c'est où Aristote a peché, & où pechent encore les Carteſiens, quand pour attaquer les atômes, ils font la guerre aux indivisibles Mathematiques, dont il n'est point question entre eux & les Democritiens.

Le deuxiéme est quand on suppose pour vray ce qui est en question; ce qui est contraire à la raison, qui doit prouver toute proposition par un principe asseuré, les Carteſiens tombent dans ce sophisme, quand ils ôstent la connoissance aux animaux, dont ils ne font que des machines, parce que la matiere ne connoist point, puisque son essence est d'estre un estre étendu, & de ne point penser, ce qui est en question entr'eux & leurs adversaires, aussi bien que leur grand principe qu'ils suppo-

sent, en disant sans raison, que tout estre se divise en estre étendu, & en estre qui pense, quoy que les Gassendistes ayent de bonnes raisons pour faire voir que les estres étendus ont des pensées, & que l'estre qui pense a de l'étenduë.

Le troisiéme sophisme est quand on prend pour cause ce qui n'est point cause. Ce qui arrive par l'union de plusieurs causes avec un mesme effet. C'est ainsi que les Peripateticiens attribuoient à la crainte du vuide mille effets qui dépendent de la pesanteur de l'air, ainsi qu'on l'a demontré depuis peu. C'est encore par ce sophisme que les Cartesiens concluent que c'est au mouvement de l'eau qu'il faut attribuer la dissolution du sucre & du sel, quoy qu'elle puisse venir plus vray-semblablement de la fermentation des parties ignées qui sont dans l'un & dans l'autre, comme nous le ferons voir en Physique.

Le quatriéme est le dénombrement imparfait, quand on conclud en n'apportant pas toutes les parties d'une division, comme lors que les libertins concluent qu'il n'y a rien à craindre apres cette vie, parce qu'on sera ou plus heureux, ou que l'on cessera d'estre; & cependant ils oublient qu'ils peuvent

ſurvivre & eſtre accablez du dernier malheur, qui eſt la damnation.

Le cinquiéme eſt de juger d'une choſe par ce qui ne luy convient que par accident. On tombe dans ce mauvais raiſonnement quand on prend les ſimples occaſions pour la veritable cauſe, comme lors qu'on dit que le zele de la Religion eſt cauſe de pluſieurs malheurs; par exemple du maſſacre de la S. Barthelemy. On y peche encore quand on tire une conſequence abſoluë, ſimple & ſans reſtriction de ce qui n'eſt vray que quelquesfois & par accident; par exemple, que les Medecins tuent tous les hommes malades, parce que cela arrive quelquesfois.

Le ſixiéme eſt d'argumenter du ſens diviſé au ſens compoſé, ou du ſens compoſé au ſens diviſé; ainſi Dieu a dit que les aveugles voyent, ce qui ne peut eſtre vray que dans le ſens diviſé, que les riches n'entreront point dans le Royaume des Cieux, cela s'entend dans le ſens compoſé; c'eſt à dire tant que leur cœur demeurera attaché aux richeſſes.

Le ſeptiéme eſt de raiſonner de ce qui eſt vray à quelque égard, à ce qui eſt vray ſimplement, *à dicto ſecundum quid, ad dictum ſimpliciter*; C'eſt ainſi

qu'on se trompe tous les jours quand on conclud que ce qui est vray en petit le sera en grand à proportion ; c'est à dire, de juger de la possibilité d'une grande machine par une petite. On se trompe tous les jours dans la Morale, en faisant des maximes generales de ce qui n'a reüssi qu'à quelques-uns, en concluant d'un temps à l'autre, & ainsi du reste.

Le huitiéme est quand on abuse de l'ambiguité des mots ; ce qui se fait en diverses manieres, & dont on se peut deffendre en distribuant le mot ambigu en ses differentes significations.

Le neufiéme est quand on tire des principes indubitables d'une induction deffectueuse ; c'est ainsi que ce sont trompez tous les Anciens Philosophes, faute d'avoir fait beaucoup d'experiences physiques pour établir leurs principes.

Le dixiéme & dernier sophisme est celuy où nous tombons tous les jours, quand nous jugeons de la verité des choses, ou par nostre inclination dominante, ou par les préjugez de la jeunesse, ou par la tyrannie des mauvaises coûtumes, & generalement par tout ce qui peut empescher nostre raison d'agir librement, & de s'attacher à la verité toute pure.

DISSETATION VII. & derniere.

De la disposition de nos pensées expliquée par la Methode.

LA dispositiõ est la quatriéme operation de l'esprit par laquelle nous ordonnons nos conceptions, nos jugemens, & nos raisonnemens sur une matiere, pour en former un discours regulier, ou une science methodique.

La disposition ou l'arrengement de nos connoissances, nous sert à representer l'ordre naturel que Dieu a établi parmi tous les estres qui composent l'harmonie de ce grand Univers, qui a esté creé avec ordre, puis qu'il est un effet de la Sageſſe divine, c'est pourquoy toutes les plus claires, & les plus parfaites idées que nous ayons des choses naturelles sont toûjours fausses, si elles sont formées sans ordre: car pour estre vrayes, elles doivent estre representées telles qu'elles sont dans la nature. Or comme Dieu a ordonné toutes les creatures, il faut neceſſairement que l'esprit qui en est le Peintre, en represente l'ordre pour les copier veritablement & parfaitement.

Comme la disposition des Sciences est expliquée par la methode; nous tâcherons d'en discourir en general dans le premier Chapitre de cette Dissertation; & dans le second, nous parlerons des maximes necessaires pour traiter methodiquement toutes les Sciences.

CHAPITRE I.

De la definition & de la division de la methode, & des avantages que nous en devons attendre.

LA Methode en general est definie, l'art de disposer nos idées pour inventer des raisons pour en bien juger, & pour choisir les meilleurs, afin de les expliquer clairement à ceux que nous voulons enseigner. Il s'ensuit de cette definition, qu'il y a trois especes de Methodes: La premiere, est la Methode d'invention: La seconde, est la methode de jugement; & la troisiéme, est la methode de doctrine.

Mais d'autant que toute la Logique n'est à proprement parler qu'une methode qui sert d'instrument pour acquerir les Sciences, & que nous y avons déja traitté des preceptes qui regardent l'invention & le jugement, je

me contenteray d'expliquer icy en finissant les maximes de la Methode de doctrine, qui est necessaire, tant pour aprendre facilement les Sciences, que pour les bien enseigner.

La methode est, ou Analitique, c'est à dire de resolution de la fin dans les moyens, du tout dans ses parties, des choses universelles dans les choses singulieres, des causes dans leurs effets : ou Synthetique, c'est à dire, de composition ou de reduction, des moyens à la fin, des parties au tout, des choses singulieres aux universelles, & des effets en leurs causes : l'une & l'autre composent la methode de doctrine, & se peuvent expliquer parfaitement par la comparaison d'une Genealogie, dont on fait la preuve en montant & en descendant.

Comme toute methode consiste dans l'ordre, il est bō de remarquer qu'il y en a de trois sortes ; sçavoir, l'ordre de la nature que la raison ne fait pas, mais qu'elle trouve établi dans le monde par la Sagesse divine, & qu'elle doit suivre en expliquant les choses naturelles : l'ordre que la raison prescrit à la volonté, qui est celuy des sciences morales : & l'ordre arbitraire que la raison se prescrit en expliquant les sciences Logiques.

L'ordre est si necessaire dans tous les discours, & particulierement dans les Sciences; que Plutarque nous assure que c'est parler sans lumiereque de parler sans ordre. En effet, un discours mal ordonné est plûtost un ridicule galimatias pour dégoûter les esprits bienfaits, qu'une piece d'eloquence & de force pour les persuader; & je ne trouve aucune difference entre la sagesse & la folie, sinon que la premiere consiste dans l'ordre des connoissances humaines, & la derniere dans leur desordre. C'est ce qui a fait dire que les foûs ont souvent plus d'esprit & plus de connoissances que les sages; mais que les sages ont des connoissances reglées, & que les foûs en ont de dereglées.

Il est necessaire de remarquer qu'il n'y a presque aucun Autheur, qui suivant le caractere particulier de son genie, n'ait une methode singuliere de traiter la science qu'il veut enseigner, & qui ne cherche des raisons pour improuver les autres methodes, & pour faire valoir la science afin d'authoriser son ouvrage. Cependant c'est un défaut, & il fait une injustice de condamner tout ce qui n'est point de luy, & de vouloir asservir l'esprit de ceux à qui il adresse son discours à suivre sa maniere de parler & d'écrire. Pour

moy, j'estime que toutes les methodes sont bonnes quand elles sont fondées en raison, & qu'elles expliquent clairement les matieres ; & celles qui sont les plus vsitées doivent estre preferées aux autres, parce qu'elles sont plus intelligibles.

Quoy que la methode soit fort necessaire dans les sciences ; cependant il en faut user avec moderation pour éviter l'abus des Pedans, qui s'amusent à chicaner de la methode, quand il s'agit de développer les matieres qui sont en question. C'est pourquoy si on avoit banni de la Philosophie & de la Theologie Scolactique, les questions de cette chicanneuse methode qui nous dérobe les veritez de la terre & du Ciel, on en auroit retranché les deux tiers, pour faciliter aux curieux le moyen de les aprendre en peu de temps. Mais pour éviter l'erreur que nous condamnons ; venons aux maximes de la methode.

CHAPITTE II.

Des maximes necessaires pour observer vne bonne methode dans les Sciences.

Premiere Maxime.

COmme les mots sont les veritables portraits des choses, & que le Phi-

losophe ne les considere que pour découvrir la verité; la premiere maxime de la methode l'engage à choisir des termes simples, clairs, & vsitez, dans l'explication des sciences.

Les termes doivent estre simples pour éviter l'ostentation du discours figuré, qui est plus propre aux Orateurs pour émouvoir, qu'aux Philosophes qui doivent convaincre; ils doivent estre clairs, afin qu'estant intelligibles, l'esprit ne s'attache qu'à la connoissance des choses; ils doivent enfin estre vsitées, afin que les sciences ne soient pas renduës mysterieuses pour estre dérobées au public, qui en doit estre éclairé afin d'aprendre à bien vivre.

Cette maxime nous oblige donc à condamner toutes les manieres de voiler la verité par des fables, des enigmes, des paraboles, & generalement par toutes les methodes d'enseigner, qui ont besoin d'explication; elle nous fait encore rejetter tous les termes de l'art que l'Ecole employe pour obscurcir la verité, ou pour faire perdre le temps aux Ecoliers qu'en veulent sçavoir l'explication. Si par malheur l'usage receu nous oblige à nous en servir, ce doit toûjours estre apres les avoir expliquez par leur reductiõ aux termes communs & vsitez de tout le monde.

Seconde Maxime.

Cette seconde maxime de la methode de doctrine, qui est une suite de la premiere, consiste à faire convenir de bonne foy les Philosophes de la signification des mots, avant que d'examiner la verité des choses qui sont en question : faute d'observer ce precepte, on les voit assez souvent faire des questions pueriles & Grammairiennes touchant les mots ; comme les Stoïciens l'ont fait en abusant du mot de passions pour les condamner toutes, & du mot de vertu pour soûtenir qu'elle est seule capable de rendre l'homme heureux.

Cette mesme maxime nous doit encore faire éviter les termes équivoques, & les propositions ambiguës, dont le double sens peut faire naistre l'erreur dans l'esprit des Auditeurs, pour nous servir toûjours de termes intelligibles par eux-mesmes, ou déja expliquez avant que d'établir l'état de la question.

Quand les termes sont obscurs, on les doit expliquer, ou par leur etimologie ; comme le mot de Philosophie signifie l'amour de la sagesse, ou par traduction d'une longue inconnuë en la nostre, comme ce mot Hebreu (Jehova, veut dire Dieu) en François ; ou par reduction d'un terme de l'art en un

terme vsité, comme ce terme de blason, (Synople) veut dire (vert) en l'égage vulgaire.

Troisiéme Maxime.

Apres que la methode nous a découvert la signification des mots; elle doit passer à la découverte des choses. Mais pour le faire avec ordre; la troisiéme maxime engage les Philosophes à chercher l'estat de la question pour bien disputer, & pour rechercher la verité de bonne foy.

Sans l'observation de ce precepte, les Philosophes disputent infructueusement; & au lieu d'aprofondir les matieres, ils sortent hors de la question honteusement pour eux, en produisant de part & d'autre un docte & ridicule galimatias de propositions incidentes qui n'éclaicissent en aucune façon la matiere dont il s'agit, & qui ne decident aucune des questions proposées.

Quatriéme Maxime.

L'estat de la question estant une fois bien établie; la methode engage à trouver des principes ou des preceptes generaux qui soient tres-assurez & tres-évidens, afin d'en tirer toutes les conclusions speculatives & pratiques qui sont necessaires pour expliquer les matieres dont il s'agit, & pour terminer toutes les questions particulieres qui en dépendent. La raison qu'on peut aporter de cette verité est,

que les sciences consistent dans la connoissance des principes qui servent à nous rendre leur objet intelligible, comme la lumiere nous sert à nous rendre les couleurs visibles ; & que les arts consistent dans un choix de plusieurs preceptes generaux à nous conduire dans toute sorte d'ouvrages. Par exemple, celuy là est sçavant Physicien qui a des preceptes pour connoistre les choses naturelles, & celui-là est un adroit Architecte qui a tous les preceptes necessaires pour conduire toute sorte de bastimens. Ce qui me fait conclure que la plus belle regle de la methode, & la plus avantageuse à ceux qui étudient, est de leur enseigner les sciences par de bons principes, & les arts par de beaux preceptes. C'est un moyen infaillible d'éviter la multitude infinie, & la confusion ordinaire des questions & des conclusions particulieres qui ont esté faites, & qui se peuvent faire dans les sciences & dans les arts : Quoy qu'elles puissent, & qu'elles doivent toutes estre terminez par les principes, ou par les preceptes generaux qui en sont les fondemens.

Cinquiéme Maxime.

Il ne faut recevoir aucun principe, ny aucun precepte pour évident, dont l'esprit ne soit convaincu d'une matiere qu'aucune personne de bon sens ne

puisse former vne instance contraire pour le combattre : car alors le fondement estant incertain, tout ce qui seroit appuyé dessus seroit ruineux, c'est à dire sujet à l'erreur. C'est sur cette maxime que Descartes a établi ce principe de sa methode, laquelle pour éviter toute préoccupation d'esprit engage un Philosophe à ne recevoir aucune chose pour vraye, qu'on ne la connoisse évidemment estre ; c'est à dire, de ne comprendre rien plus dans nos jugemens que ce qui se presente si clairement à nostre esprit, que nous n'avons aucun sujet d'en douter.

Les Geometres sont fort attachez à ce precepte; parce que faisant un veû de ne rien avancer dans cette science qui ne soit demonstratif ; apres la definitiõ des termes dõt ils se servent, ils ne mãquent pas à vous faire convenir de leurs Axiomes, soit en les démontrant, ou tout au moins en les supposant ; afin qu'apres vous en avoir fait demeurer d'accord, ils en puissent tirer, s'ils raisonnent justes, des conclusions demonstratives, & qui soient dans le dernier degré d'évidence. *6. Maxime.*

Quand par les regles precedentes on aura trouvé des termes clairs, & des axiomes indubitables pour expliquer les matieres dont on doit traiter, il faut avant que de passer plus loin, les definir

exactement, afin d'en faire connoistre la nature en general, & dire precisement ce qu'elles sont par leurs genres qui en marquent la convenance, & par leurs differences qui nous empeschent de les confondre lors qu'elle nous sert a en faire un iuste discernement.

Septiéme Maxime.

Aussi-tost que l'on a défini les choses pour les cõnoistre en general; l'ordre de doctrine engage à les bien diviser pour les connoistre en particulier, afin que l'esprit les démonte, s'il m'est permis de le dire, pour les examiner piece apres piece; en descendant methodiquement de la connoissance des choses generales aux particulieres pour les expliquer clairement & entierement.

Les divisions sont exactes quand elles font voir le nombre, la raison du nombre des parties divisées, quand elles sont faites avec un ordre raisonné qui fait preceder les choses plus generales pour éviter les redites; & enfin quand on y trouve la convenance & la difference de toutes les parties dont on se sert pour les définir reparement.

Huictiéme Maxime.

Les choses equivoques & ambiguës doivent estre divisées en leurs differétes significations avant que d'estre definies; mais les choses sinonimes doivent estre definies en general avant que d'estre di-

visées ; mais elles doivent estre divisées avant que d'estre definies dans le particulier.

Cette maxime nous oblige encore à partager les choses composées si exactement, & les disposer en un si bel ordre; que les Maistres ayent de la facilité à les enseigner, & les disciples à les aprendre. Il faut pour cela diviser par ordre chaque genre en toutes ses especes, separer chaque composé en toutes ses parties, & resoudre chaque difficulté en tous ses cas, & la considerer en toutes ses circonstances.

Neufiéme Maxime.

Cette 9. maxime suppose toutes les precedentes qui établissent leurs principes, soit par des axiomes incontestables, soit par des propositions déja démontrées, soit enfin par des definitions & des divisions receuës; elles consistent à lier tellement les principes les uns avec les autres par les regles de l'argument, que l'esprit puisse remonter de toutes les conclusions jusques aux premiers principes evidens par eux-mesmes, desquels il doit descendre par ordre pour démontrer toutes les conclusion qu'il veut établir.

Dixiéme Maxime.

Pour traiter methodiquement les sciences, il n'y faut rien introduire qui leur soit étranger & éloigné de leur objet,

comme aussi il ne faut obmettre aucune des questions qui peuvent éclaircir la matiere dont elles traitent. Le premier defaut rend les sciences confuses & monstrueuses, & le dernier les rend defectueuses & estropiées.

Onziéme Maxime.

La plus grãde facilité que les Maistres puissent aporter dans l'explication des sciences, est de commencer par des choses faciles à connoistre pour conduire l'esprit des Etudians à la connoissance des choses plus difficiles à comprendre, ce qui se fait en expliquant les choses generales par des inductions particulieres, en representãt les estres insensibles par comparaison aux estres sensibles, & generalement en reduisant toutes nos idées aux objets qu'elles representent.

12. Maxime.

La 12. & derniere maxime de la methode de doctrine engage ceux qui veulent enseigner clairement les sciences, à ne pas tant songer à se satisfaire en parlant suivant leur sens & la perfection de la science qu'ils expliquent, qu'à s'accommoder à la capacité & au genie de leurs auditeurs. C'est de l'observation de ce precepte qu'on doit attendre le fruit des sciences, ausquelles la methode sert d'entrée, comme elle sert de fin à la Logique.

FIN.

une
r la
nier
& de-

tres
des
ho-
uire
nce
dre,
cho-
arti-
ſen-
enſi-
ou-
pre-

me-
qui
en-
aire
erfe.
ent,
au
ob-
at-
elles
ſert

TABLE DE LA DEFIN

- La definition est, ou
  - Du nom qui se fait
    - Par son etimologie, comme le mot de
      mour de la Sageſſe.
    - Par un autre terme plus clair que celuy
      ple, un mot de l'art eſt expliqué par de
      langue inconnuë par un langage connu
  - De la choſe qui eſt ou
    - Eſſentielle & parfaite, qui eſt la definition ou
      - Metaphyſique, par
        - Le genre prochain
          autres genres.
        - La difference pro
          ſeule diſtingue u
          tres.
      - Phyſique qui ſe fait par
        - La matiere qui r
          eſt commun aux c
        - La forme ſubſtan
          rence, en ce qu'el
          matiere.
      - Metaphorique qui ſe fait p
        des choſes les unes avec le
        du ſiecle pour un Docteur,
        Capitaine.
    - Accidentelle & imparfaite qui eſt la deſcription ou
      - Propre par les accidens d'un ſujet qui ſont ou
        - Propres & inſepar
          de la difference eſ
          pour diſtinguer l
          tité eſt diviſible
        - Communs qui ſe tirent ou
          - De la
            finale
            des e
          - Desau
            Careg
            de la
            paſſio
            téps, d

DEFINITION.

comme le mot de Philoſophie ſignifie ; l'a-

s clair que celuy que l'on explique exem-
t expliqué par des termes vulgaires, & une
n langage connu.

Le genre prochain, à cauſe qu'il contient les
autres genres

La difference prochaine ; à cauſe qu'elle
ſeule diſtingue une eſpece de toutes les au-
res.

La matiere qui répond au genre en ce qu'il
eſt commun aux choſes définies.

La forme ſubſtantielle qui répond à la diffe-
rence, en ce qu'elle diſtingue & annoblit la
matiere.

que qui ſe fait par comparaiſon & raport
les unes avec les autres, Exemple, lumiere
our un Docteur, foudre de guerre pour un

Propres & inſeparables, & ſe mettent au lieu
de la difference eſſentielle, eſtant infaillibles
pour diſtinguer les choſes; Exemple, la quan-
tité eſt diviſible, meſurable.

Communs qui ſe tirent ou

- De la cauſe efficiente, de la cauſe finale, de la cauſe exemplaire, des effets.
- Des autres accidens cõpris dans les Categories ; ſçavoir, de la quãtité, de la qualité, de l'action, de la paſſion, de la relation, du lieu, du tẽps, de la ſcituation, & de l'avoir.

TABLE DE LA DIVISION.

- Du mot equivoque, ou analoque en ſes differentes ſignifications, pour éviter l'erreur & la confuſion qui en pourroit naître en prenant une ſignification pour l'autre.
- La diviſion eſt, ou
  - De la choſe qui eſt ou
    - Du tout en puiſſance Metaphyſique ou intellectuel en ſes parties qu'il contient ſous ſoy. C'eſt à dire, d'une choſe generale en particulieres, ou
      - Du genre en ſes eſpeces par ſes differences ſpecifiques, comme de l'animal en homme, & en beſte par le raiſonnable, & l'irreſonable.
      - De l'eſpece en tous ſes individus, par ſes differences numeriques, comme de l'homme en Pierre, Paul, &c.
    - Du tout en acte Phyſique ou réel en ſes parties dót il eſt compoſé, & qu'il contient en ſoy qui ſont ou
      - Eſſentielles. ou
        - Phyſiques; ſçavoir, en matiere & en forme; exemple, l'homme ſe diviſe en corps & en ame Metaphyſique; ſçavoir, en genre, & en differéce; ex. l'hõme ſe diviſe en animal & en raisõnable.
        - Heterogenées, c'eſt à dire, de differente nature, comme l'anato-

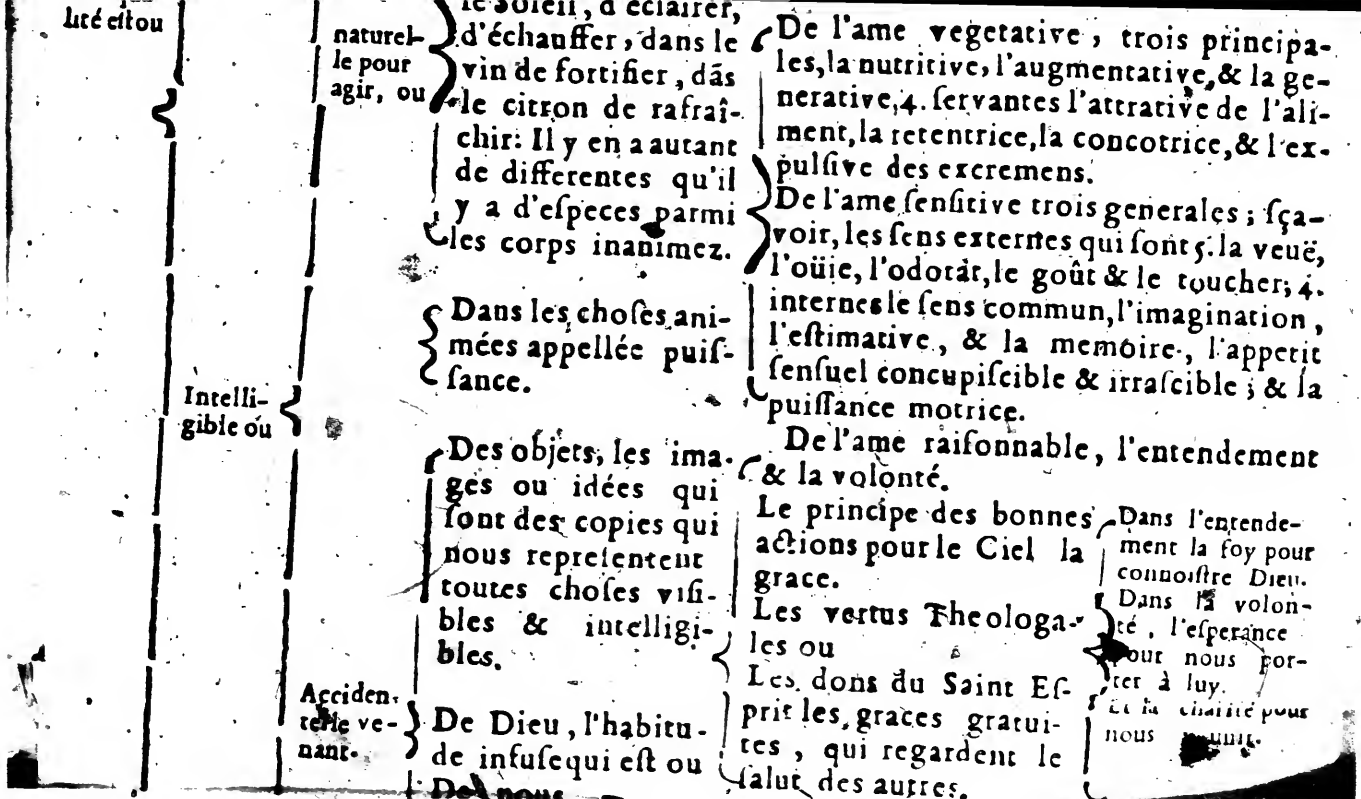
La diuision est, ou

- choſe qui est ou
  - Du tout en acte Phyſique ou réel en ſes parties dõt il eſt compoſé, & qu'il contient en ſoy qui ſont ou
    - ou
      - ſçavoir, en genre, & en differẽce; ex. l'hõme ſe diviſe en animal & en raiſõnable.
    - Integrantes, ou
      - Heterogenées, c'eſt à dire, de differente nature, comme l'anatomie diviſe le corps humain en chair, os, ſang, nerf, muſcles, cartillages, &c.
      - Homogenées, ou de meſme nature, comme la diviſion d'une pinte d'eau en douze verres de la meſme eau.
  - Du ſujet en accidens, comme les hommes ſont, ou vertueux, ou vicieux.
  - De l'accident en ſujets, comme les maladies ſont, ou du corps, ou de l'ame.
  - D'un accident en d'autres accidens differens, comme les arts ſont, ou loüables, ou blâmables

TABLE DE LA QVALITE'.

La qualité est ou

- Sensible, ou par
  - Un sens, ou
    - par la veuë, la lumiere, & les couleurs ; ex. le blanc, le noir, &
    - par l'oüie, le son, l'aigu, le grave, &c.
    - par l'Odorat, les odeures, ex. les douces, les puantes, &c.
    - par le goût les saveurs, ex. l'amer, l'acide, &c.
    - par le toucher ; les premieres qualitez, le chaud, le froid, le sec, l'humide ; quelques secondes, le dur, le mol, le rude, le pesant, le leger, &c.
  - Deux sens, de la veuë & du touchet, qui est ou
    - La figure qui est la disposition exterieure des corps inanimez, & artificiels, comme d'une pierre, d'une maison.
    - La taille, qui est la disposition exterieure du corps des animaux, comme de l'homme & du cheval.
- naturelle pour agir, ou
  - Dans les choses inanimées appellée vertu ou qualité naturelle, cõme dãs le Soleil, d'éclairer, d'échauffer, dans le vin de fortifier, dãs le citron de rafraîchir : Il y en a autant de differentes qu'il y a d'especes parmi les corps inanimez
  - De l'ame vegetative, trois principales, la nutritive, l'augmentative, & la generative, 4. servantes l'attrative de l'aliment, la retentrice, la concotrice, & l'expulsive des excremens.
  - De l'ame sensitive trois generales ; sçavoir, les sens externes qui sont ; la veuë


luté est ou
naturelle pour agir, ou
le Soleil, d'éclairer, d'échauffer, dans le vin de fortifier, dãs le citron de rafraîchir: Il y en a autant de differentes qu'il y a d'especes parmi les corps inanimez.
Dans les choses animées appellée puissance.
Intelligible ou
Des objets, les images ou idées qui sont des copies qui nous representent toutes choses visibles & intelligibles.
Accidentelle venant.
De Dieu, l'habitude infuse qui est ou
De nous
De l'ame vegetative, trois principales, la nutritive, l'augmentative, & la generative, 4. servantes l'attrative de l'aliment, la retentrice, la concotrice, & l'expulsive des excremens.
De l'ame sensitive trois generales; sçavoir, les sens externes qui sont 5. la veuë, l'oüie, l'odorat, le goût & le toucher; 4. internes le sens commun, l'imagination, l'estimative, & la memoire, l'appetit sensuel concupiscible & irrascible; & la puissance motrice.
De l'ame raisonnable, l'entendement & la volonté.
Le principe des bonnes actions pour le Ciel la grace.
Les vertus Theologales ou
Les dons du Saint Esprit les graces gratuites, qui regardent le salut des autres.
Dans l'entendement la foy pour connoistre Dieu.
Dans la volonté, l'esperance pour nous porter à luy.
et la charité pour nous unir.

le leger, &c.

Deux sens, de la veuë & du toucher, qui est ou

- La figure qui est la disposition exterieure des corps inanimez, & artificiels, comme d'une pierre, d'une maison.
- La taille, qui est la disposition exterieure du corps des animaux, comme de l'homme & du cheval.

La qualité ou

naturelle pour agir, ou

- Dans les choses inanimées appellée vertu ou qualité naturelle, cõme dãs le Soleil, d'éclairer, d'échauffer, dans le vin de fortifier, dãs le citron de rafraîchir: Il y en a autant de differentes qu'il y a d'especes parmi les corps inanimez.

Intelligible ou

- Dans les choses animées appellée puissance.
  - De l'ame vegetative, trois principales, la nutritive, l'augmentative, & la generative, 4. servantes l'attrative de l'aliment, la retentrice, la concotrice, & l'expulsive des excremens.
  - De l'ame sensitive trois generales; sçavoir, les sens externes qui sont 5. la veuë, l'oüie, l'odorat, le goût & le toucher; 4. internes le sens commun, l'imagination, l'estimative, & la memoire, l'appetit sensuel concupiscible & irrascible; & la puissance motrice.
  - De l'ame raisonnable, l'entendement & la volonté.

- Des objets, les images ou idées qui sont des copies qui nous representent

Le principe des bonnes actions pour le Ciel la

Dans l'entendement la foy pour connoistre Dieu.

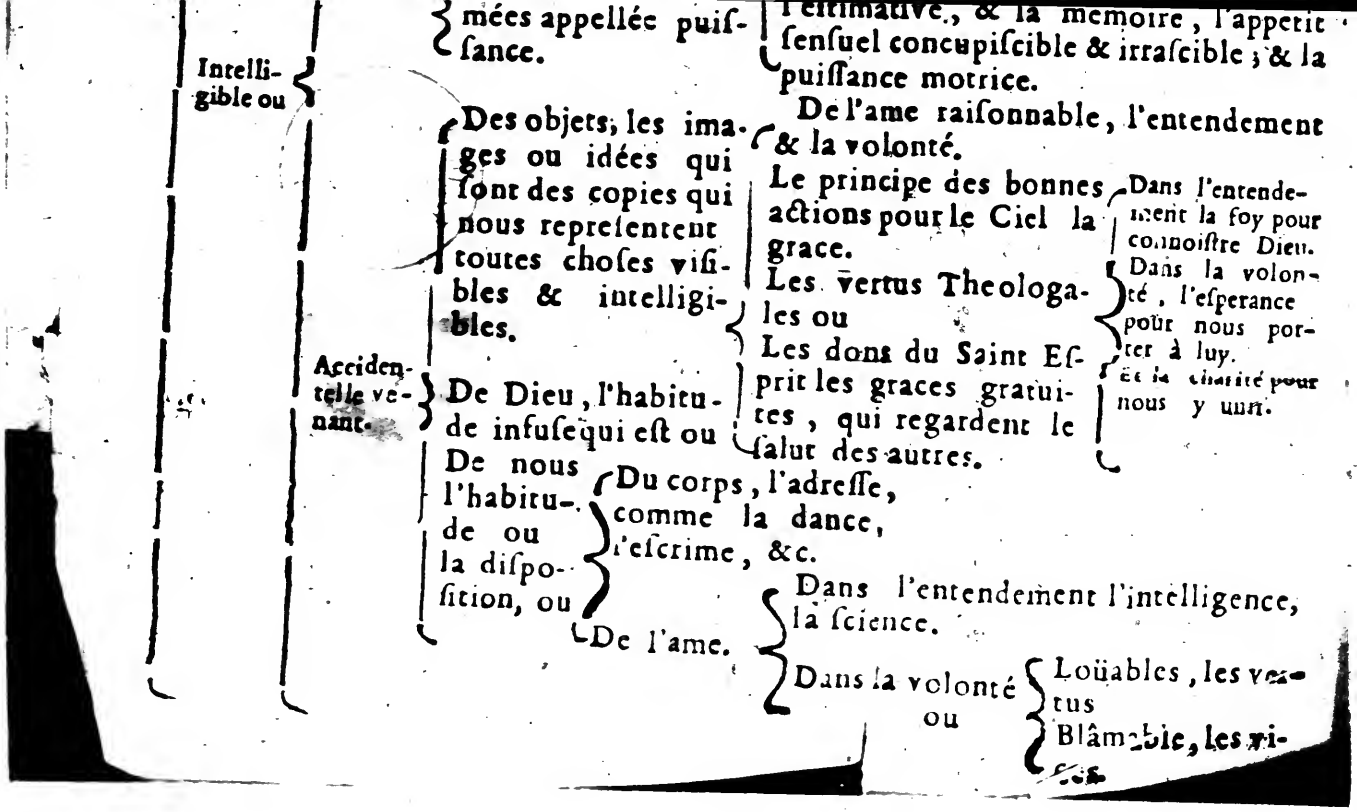
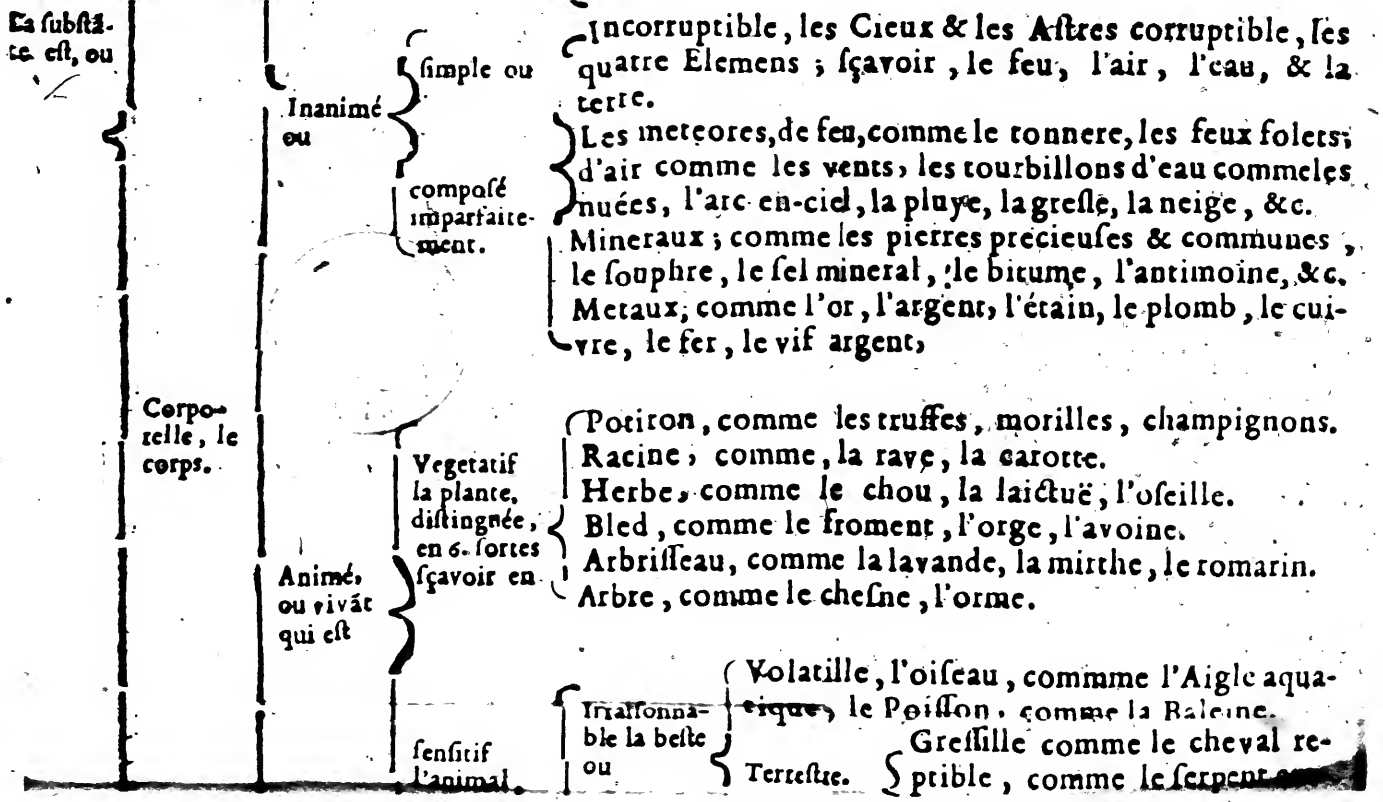
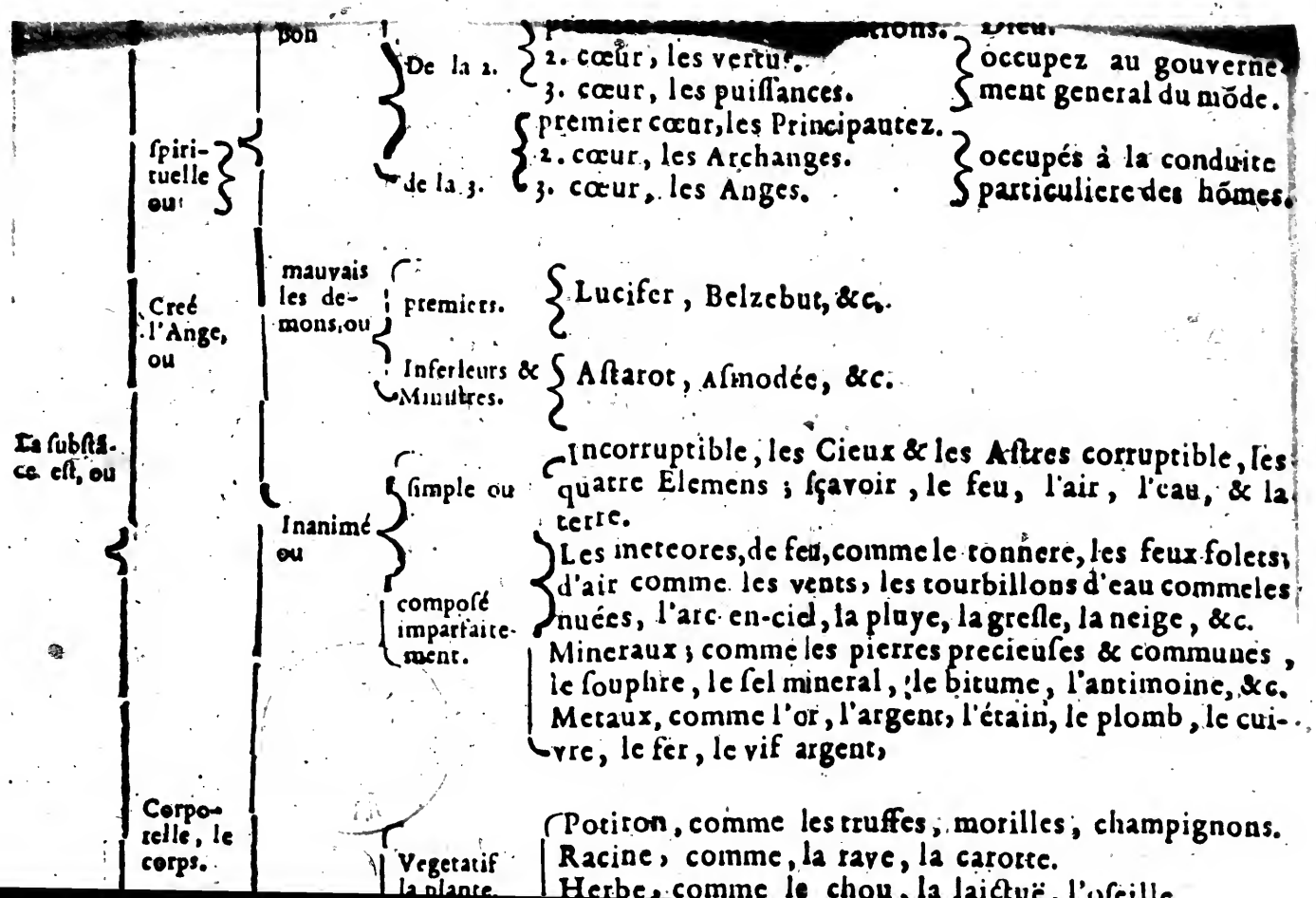
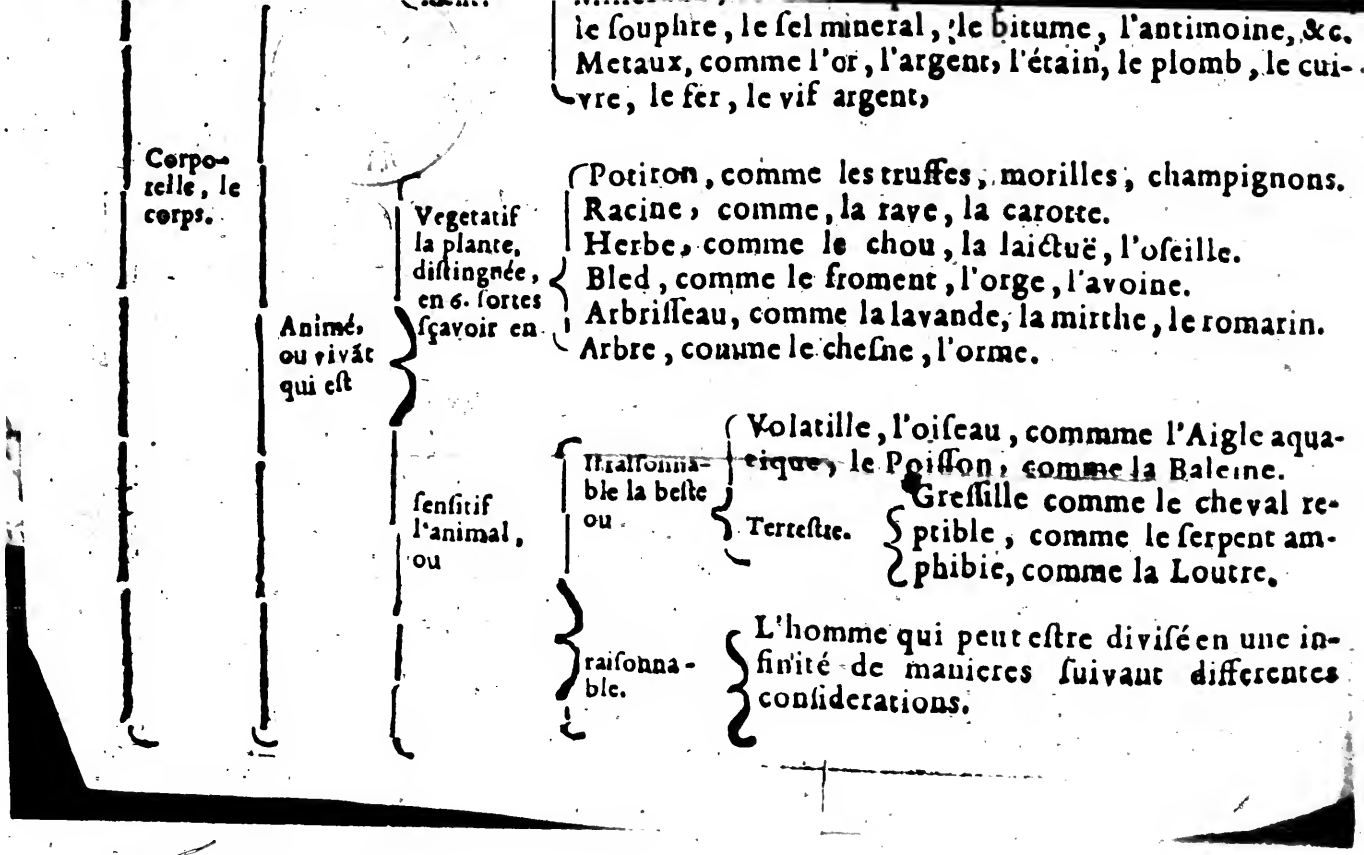

mées appellée puissance.
l'estimative, & la memoire, l'appetit sensuel concupiscible & irrascible ; & la puissance motrice.
Intelligible ou
De l'ame raisonnable, l'entendement & la volonté.
Des objets, les images ou idées qui sont des copies qui nous representent toutes choses visibles & intelligibles.
Le principe des bonnes actions pour le Ciel la grace.
Dans l'entendement la foy pour connoistre Dieu.
Les vertus Theologales ou
Les dons du Saint Esprit les graces gratuites, qui regardent le salut des autres.
Dans la volonté, l'esperance pour nous porter à luy.
Et la charité pour nous y unir.
Accidentelle venant
De Dieu, l'habitude infuse qui est ou
De nous l'habitude ou la disposition, ou
Du corps, l'adresse, comme la dance, l'escrime, &c.
De l'ame.
Dans l'entendement l'intelligence, la science.
Dans la volonté ou
Loüables, les vertus
Blâmable, les vices.

TABLE DE LA SVBSTANCE.

- Increé Dieu.
- La substance est, ou
  - Creé l'Ange, ou
    - spirituelle ou
      - Bon
        - De la premiere hierarchie.
          - premier cœur, les Cherubins.
          - 2. cœur les Seraphins.
          - 3. cœur, les Trosnes.
          - } occupez à contempler, aimer Dieu, & adorer Dieu.
        - De la 2.
          - premier cœur les dominations.
          - 2. cœur, les vertus.
          - 3. cœur, les puissances.
          - } occupez au gouvernement general du mõde.
        - de la 3.
          - premier cœur, les Principautez.
          - 2. cœur, les Archanges.
          - 3. cœur, les Anges.
          - } occupés à la conduite particuliere des hõmes.
      - mauvais ou les demons,
        - premiers. — Lucifer, Belzebut, &c.
        - Inferieurs & Minutres. — Astarot, Asmodée, &c.
    - Inanimé ou
      - simple ou — Incorruptible, les Cieux & les Astres corruptible, les quatre Elemens ; sçavoir, le feu, l'air, l'eau, & la terre.
      - composé imparfaitement — Les meteores, de feu, comme le tonnere, les feux folets; d'air comme les vents, les tourbillons d'eau comme les nuées, l'arc en-ciel, la pluye, la gresle, la neige, &c.
      - Mineraux ; comme les pierres precieuses & communes


La substãce est, ou
Inanimé ou
simple ou
composé imparfaitement.
Incorruptible, les Cieux & les Astres corruptible, les quatre Elemens ; sçavoir, le feu, l'air, l'eau, & la terre.
Les meteores, de feu, comme le tonnere, les feux folets; d'air comme les vents, les tourbillons d'eau comme les nuées, l'arc en-ciel, la pluye, la gresle, la neige, &c.
Mineraux ; comme les pierres precieuses & communes, le souphre, le sel mineral, le bitume, l'antimoine, &c.
Metaux; comme l'or, l'argent, l'étain, le plomb, le cuivre, le fer, le vif argent,
Corporelle, le corps.
Animé, ou vivãt qui est
Vegetatif la plante, distingnée, en 6. sortes sçavoir en
Potiron, comme les truffes, morilles, champignons.
Racine, comme, la rave, la carotte.
Herbe, comme le chou, la laictuë, l'oseille.
Bled, comme le froment, l'orge, l'avoine.
Arbrisseau, comme la lavande, la mirthe, le romarin.
Arbre, comme le chesne, l'orme.
sensitif l'animal.
Irraisonnable la beste ou
Volatille, l'oiseau, comme l'Aigle aquatique, le Poisson, comme la Baleine.
Terrestre.
Gressille comme le cheval reptible, comme le serpent


La substance est, ou
Creé l'Ange, ou
spirituelle ou
bon
De la 2.
2. cœur, les vertus.
3. cœur, les puissances.
occupez au gouvernement general du mõde.
de la 3.
premier cœur, les Principautez.
2. cœur, les Archanges.
3. cœur, les Anges.
occupés à la conduite particuliere des hõmes.
mauvais les demons, ou
premiers.
Lucifer, Belzebut, &c.
Inferieurs & Minstres.
Astarot, Asmodée, &c.
Inanimé ou
simple ou
Incorruptible, les Cieux & les Astres corruptible, les quatre Elemens; sçavoir, le feu, l'air, l'eau, & la terre.
composé imparfaitement.
Les meteores, de feu, comme le tonnere, les feux foletz; d'air comme les vents, les tourbillons d'eau comme les nuées, l'arc en-ciel, la pluye, la gresle, la neige, &c.
Mineraux; comme les pierres precieuses & communes, le souphre, le sel mineral, le bitume, l'antimoine, &c.
Metaux, comme l'or, l'argent, l'étain, le plomb, le cuivre, le fer, le vif argent,
Corporelle, le corps.
Vegetatif la plante.
Potiron, comme les truffes, morilles, champignons.
Racine, comme, la raye, la carotte.
Herbe, comme le chou, la laictuë, l'oseille.


le souphre, le sel mineral, le bitume, l'antimoine, &c.
Metaux, comme l'or, l'argent, l'étain, le plomb, le cuivre, le fer, le vif argent,
Corporelle, le corps.
Animé, ou vivãt qui est
Vegetatif la plante, distingnée, en 6. sortes sçavoir en
Potiron, comme les truffes, morilles, champignons.
Racine, comme, la rave, la carotte.
Herbe, comme le chou, la laictuë, l'oseille.
Bled, comme le froment, l'orge, l'avoine.
Arbrisseau, comme la lavande, la mirthe, le romarin.
Arbre, comme le chesne, l'orme.
sensitif l'animal, ou
Irraisonnable la beste ou
Volatille, l'oiseau, commme l'Aigle aquatique, le Poisson, comme la Baleine.
Terrestre.
Gressille comme le cheval reptible, comme le serpent amphibie, comme la Loutre.
raisonnable.
L'homme qui peut estre divisé en une infinité de manieres suivant differentes considerations.